
U d'/of OTTAWA
39003001657070

LES

HEURES SÉRIEUSES

D'UNE JEUNE PERSONNE

LES HEURES SÉRIEUSES D'UNE JEUNE PERSONNE

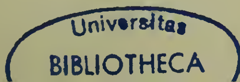
PAR

CHARLES SAINTE-FOI

HUITIEME EDITION

PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

1884



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR



Depuis longtemps le livre que nous publions aujourd'hui nous était demandé : mais les sollicitations les plus vives n'avaient pu triompher de notre répugnance et vaincre notre opposition. Il nous semblait impossible, en effet, après avoir publié les *Heures sérieuses d'une jeune femme*, de faire pour les jeunes personnes un livre du même genre sans tomber dans des répétitions et des redites qu'on ne pardonne guère

à un auteur, et que celui-ci doit moins encore se pardonner à soi-même. Il nous semblait que, dans le premier de ces ouvrages, nous avions épuisé la matière, et qu'il ne nous restait plus rien à dire, même aux jeunes personnes, qui pouvaient y trouver, en partie, ce qu'il leur importe le plus de savoir, quoiqu'il n'ait point été fait spécialement pour elles. Nous avons craint, en résistant plus longtemps aux instances qui nous étaient faites, de nous opposer aux desseins de la Providence, qui sait faire de grandes choses avec de petits moyens, et tirer le bien des choses même les plus médiocres. Mettant donc de côté toute considération personnelle et tout amour-propre d'auteur, nous avons entrepris l'œuvre qu'on nous imposait en quelque sorte, dans l'espérance qu'elle pourra être utile à quelques âmes, et

que Dieu, pour qui nous l'avons faite, la bénira et en tirera sa gloire.

Il nous était impossible, dans ce nouvel ouvrage, d'omettre les sujets que nous avions déjà traités dans le premier : c'eût été retomber dans les inconvénients qu'on voulait éviter, puisque les jeunes personnes, à qui nous nous adressons ici, auraient été obligées d'aller chercher dans les *Heures sérieuses d'une jeune femme* ce qu'elles ne trouveraient point dans ce livre. Or parmi les raisons pour lesquelles on nous engageait à le publier, la principale peut-être, et celle qui a fait le plus d'impression sur nous, c'était que le premier de ces ouvrages, s'adressant à des femmes déjà mariées, contenait plusieurs choses qui doivent encore être ignorées d'une jeune personne, et qu'il était important, à cause de cela, de leur présenter un nouveau livre qui

pût leur rendre inutile le premier. Le même sujet d'ailleurs peut et doit même quelquefois être traité d'une manière différente, selon que l'exige la variété de ceux à qui l'on s'adresse. Il est des choses sur lesquelles on doit insister avec force, quand on parle à une jeune femme, et que l'on doit traiter légèrement, au contraire, lorsque l'on parle à une jeune personne. Il y a, de plus, des sujets qui sont en quelque sorte inépuisables, et que l'on pourrait traiter dix fois sans tomber dans des redites ennuyeuses. La plupart des sujets qui touchent à la religion sont de ce genre ; car ils participent jusqu'à un certain point de la nature de l'infini, et toute l'industrie d'un auteur, en les traitant, consiste à varier les formes et les aspects sous lesquels il les présente. C'est ce que nous avons essayé de faire dans ce

livre. Puisse-t-il produire tout le bien que nous nous sommes proposé en l'écrivant ! C'est la plus douce récompense que nous attendions de notre travail.

LES

HEURES SÉRIEUSES

D'UNE JEUNE PERSONNE



CHAPITRE Ier

De l'importance de la jeunesse; des difficultés et des dangers que les femmes rencontrent dans la vie, et de la nécessité de les prévenir.

De toutes les époques de la vie, la plus importante est celle où l'on peut le mieux, en usant bien du présent, réparer le passé et préparer l'avenir; celle qui, placée, pour ainsi dire, à

une égale distance de l'enfance et de l'âge mûr, participe à la fois des avantages de l'une et de l'autre, et présente en même temps les fleurs de la première et les fruits du second. Pour préparer l'avenir nous avons toujours plus ou moins besoin du passé : car cette préparation exige une certaine maturité de jugement et une force de volonté que l'expérience seule peut donner. L'enfant, il est vrai, dénué d'une expérience qui lui soit propre, pourrait, en s'appropriant celle des autres, suppléer ce qui manque à son âge, et disposer l'avenir sans attendre les leçons souvent rudes et humiliantes du passé. Mais, par un malheureux concours de circonstances, et bien souvent sans qu'il y ait beaucoup de leur faute, la plupart des enfants arrivent à l'adolescence et à la jeunesse sans avoir profité des avantages si précieux que

leur offrait ce premier âge de la vie, où l'âme, semblable à une cire molle, peut recevoir jusqu'au fond le plus intime de son être l'empreinte du bien, de la grâce et de la vertu. Les vices ou l'insuffisance d'une première éducation, des exemples contagieux, de funestes leçons peut-être, ou du moins la légèreté de l'esprit et du caractère, jointe à celle de l'enfance, ont fait perdre à plusieurs les avantages de cet âge, et rendent déjà nécessaires un retour et une réparation du passé, à une époque de la vie qui ne devrait connaître que l'espérance. Heureuses encore les âmes qui n'ont à réparer dans leur enfance que des négligences et des légèretés, et qui n'ont jamais senti le poids humiliant d'une faute grave et délibérée! Hélas! cette pureté, cette innocence si commune autrefois parmi les enfants, devient plus rare chaque

jour. Beaucoup parmi eux ont connu le péché avant d'avoir senti les passions qui nous y sollicitent, et la pointe acérée du remords a précédé dans leur cœur l'attrait perfide du plaisir. Plusieurs ont reçu du péché cette triste expérience, cette vieillesse prématurée qui, loin d'éclairer l'esprit, l'obscurcit et l'aveugle; qui, loin de fortifier la volonté, l'affaiblit et l'énerve.

Et c'est ici surtout qu'apparaît dans tout son éclat l'importance de la jeunesse. A cet âge, en effet, le péché n'a pas encore jeté dans l'âme des racines profondes; il n'est pas encore devenu une de ces habitudes invétérées qui pénètrent, pour ainsi dire, jusqu'à la moelle des os, envahissent et souillent à la fois de leur contagion l'âme et le corps, forment dans la première des instincts, des penchants, des désirs tellement violents, qu'il faut pour les

vaincre d'immenses efforts, et laissent dans le second des plis si nombreux et des empreintes si profondes, qu'il faut beaucoup de temps et de peine pour les y effacer. Si les passions que soulève la jeunesse livrent des assauts terribles à la vertu, et exposent le cœur aux séductions du plaisir, elles lui rendent aussi le bien plus facile, en lui donnant un attrait dont l'âge émousse bien souvent la vivacité. L'ardeur qu'elles communiquent pour le mal, vous pouvez la tourner au bien: ce sont des coursiers jeunes et vigoureux que Dieu a mis à votre disposition, et qui attendent vos ordres. Attelés au char de votre volonté, ils vous conduiront dans les voies que vous ouvrirez à leur impétuosité. Que ce soit dans les sentiers du vice ou de la vertu, peu leur importe: ce qu'ils demandent, c'est de marcher, c'est de courir, et de

ne pas languir dans une inaction qui les tue. Ce qu'il leur faut, c'est une volonté ferme qui tienne bien les rênes, c'est une intelligence calme et habile à la fois qui sache les manier et ne perde pas contenance quand ils s'emportent.

Les arbres, quand ils sont jeunes, penchent du côté où on les tourne, et prennent facilement le pli qu'on essaie de leur donner. Il en est de même du cœur dont l'âge n'a point encore ralenti l'ardeur ni attiédi les désirs. Son énergie et sa vivacité, il les porte partout, dans le bien comme dans le mal. Semblable à ces coursiers généreux qui, à peine tombés, se relèvent, il se retourne vers Dieu par un vif élan de repentir et d'amour, dès qu'il a eu le malheur de s'en détourner par le péché. Soyez donc pleine de confiance et d'espoir, jeune âme à qui la main libé-

rale de Dieu a ouvert le printemps de la vie ; soyez reconnaissante envers lui pour un si grand bienfait, et profitez avec une sage économie des ressources qu'il met à votre disposition. Lors même que le passé vous rappellerait quelques tristes souvenirs, ne vous alarmez point ; mais, prenant espoir et courage, regardez devant vous, considérez l'avenir, et semez-y largement les germes de ces belles vertus que la grâce fait éclore, et dont les fruits abondants nourriront votre vieillesse et répareront la stérilité de vos premières années.

Votre avenir est assuré, si vous comprenez bien l'importance de cette époque de la vie où vous entrez, et la grandeur de ses résultats pour tout le reste de votre vie. Servez-vous de vos fautes mêmes comme d'éperons pour aiguillonner votre volonté lâche et pa-

resseuse, et que le besoin de réparer le passé, se joignant dans votre esprit à celui de préparer l'avenir, vous inspire des résolutions généreuses et un désir ardent d'acquérir toutes les vertus nécessaires à votre sexe, à votre position et aux devoirs qu'elle vous impose. Regardez l'avenir d'un œil calme et ferme, sans vous en exagérer les difficultés, mais aussi sans vous en dissimuler les périls. La première condition, pour conjurer un danger, c'est de le connaître ; et l'ignorance qui nous cache les piéges que nous devons éviter, est, après le penchant qui nous les fait rechercher, le plus grand malheur pour l'homme, et l'effet le plus désastreux de ce péché que nous a transmis le premier ancêtre de notre race.

Les femmes, même dans les conditions les plus modestes, ne peuvent

plus guère espérer aujourd'hui cette vie douce, calme et paisible que leur promettaient autrefois des mœurs plus pures et des habitudes plus pieuses. Si le monde, malgré ce désir immodéré de réformes et d'innovations qui le travaille, n'a pas encore essayé sérieusement de tirer la femme du cercle où la Providence a renfermé l'activité de son esprit et de sa vie; s'il a consenti jusqu'ici à la laisser éloignée du théâtre et du bruit des commotions politiques, il est bien difficile que le contre-coup n'en arrive pas jusqu'à elle, et qu'elle garde la douce sérénité de son âme au milieu de ces événements qui emportent dans leurs tourbillons impétueux la vie de son mari, de ses enfants, de son père ou de ses frères. S'il lui était facile autrefois de préserver son cœur des séductions du monde et des piéges dangereux de la vanité ou du plaisir, grâce

à ces habitudes plus modestes et plus sévères à la fois qui renfermaient dans le cercle de la famille ses pensées, ses affections et ses jouissances, il n'en est plus de même aujourd'hui, depuis qu'une malheureuse nécessité, décorée du vain titre de convenance, la force d'aller chercher dans des sociétés plus bruyantes, plus nombreuses, et par conséquent moins choisies, des distractions pour lesquelles elle n'est point faite, et qui ne délassent ni son corps, ni son esprit, ni son cœur.

Je ne sais quel besoin de mouvement et de jouissance, quelle agitation fébrile s'est emparée de toutes les âmes, de tous les âges, de toutes les conditions. Pour tous, aujourd'hui, vivre, c'est sentir son être bouleversé par quelque violente secousse. Le calme d'une vie modeste et pure n'apparaît à l'imagination que comme un

sommeil monotone et fastidieux : la jeune fille elle-même, à peine sortie de l'asile où s'écoula son adolescence, rêve, dans les pensées incertaines et inquiètes de son âme, aux émotions que lui promet une vie plus mobile et plus agitée. Instruite par je ne sais quels enseignements précoces, que lui apportent de toutes parts et à tous les instants les exemples qu'elle a sous les yeux, les paroles qu'elle entend, et, pour ainsi dire, l'air qu'elle respire, elle connaît, ou plutôt elle devine et goûte par avance les faux plaisirs que ses rêves lui promettent.

C'est là, sans contredit, l'un des plus mauvais signes de notre époque. Jusqu'ici, en effet, les femmes, fidèles pour la plupart à la vocation de Dieu et aux devoirs de leur condition, avaient su garder et entretenir dans la famille ce feu sacré de la vertu qui fait les

grandes âmes, et de la piété qui fait les saints. Leur cœur, semblable à l'arche d'alliance, avait conservé intactes ces tables de la loi divine qui rappellent à l'homme ses devoirs et ses espérances. Elles n'avaient pas encore arrêté leurs yeux sur la terre, et regardaient noblement le ciel. Elles avaient su échapper à cette contagion des intérêts et des désirs de la terre, et porter plus haut leurs pensées et leurs désirs. Que deviendra la société, si, privée des ressources que lui offraient leurs vertus, elle ne rencontre plus aucun obstacle sur cette pente rapide où l'entraînent la cupidité et l'amour du plaisir? Que deviendront les générations futures, si elles ne sont plus sanctifiées dans le sanctuaire de la famille par les bienveillantes influences de la femme, et prémunies contre les séductions du vice par cet arome de grâce

et de vertu qu'exhale le cœur d'une mère ?

Armez-vous donc de force et de courage, et que la vue des difficultés qui vous attendent, loin d'abattre votre âme, lui donne, au contraire, une nouvelle énergie. Moins vous trouverez de secours et d'appui dans les choses ou dans les personnes au milieu desquelles vous vivrez, plus vous devrez vous appliquer à fortifier votre esprit et votre cœur, et apprendre de bonne heure à chercher en Dieu et en vous-même ce que vous chercheriez inutilement ailleurs. Attendez-vous à voir diminuer de jour en jour le nombre de ces âmes saintes et fortes à qui l'on peut demander avec assurance conseil, appui ou lumière. Pour vous peut-être, comme pour beaucoup d'autres, la vie sera un désert qu'il vous faudra traverser presque seule, sans rencontrer une autre

âme qui vous tende la main, et dont le regard réponde aux besoins ou au vide de la vôtre. Sur le point d'entreprendre ce pèlerinage de la vie, qui sera peut-être pour vous long, fatigant et douloureux, faites une ample provision de force, de patience, de vertu et d'énergie. Et si, heureusement trompée dans vos craintes, vous sentez le chemin qui conduit à l'éternité s'aplanir sous vos pieds, vous aurez encore été sage et prudente dans vos prévisions et dans votre conduite ; car il ne faut pas moins de force bien souvent pour supporter le bonheur que pour souffrir l'infortune. Le bonheur ici-bas est quelque chose de si rare, et qui semble si peu en rapport avec la nature et la fin dernière de l'homme, qu'il fait presque toujours ployer sous son faix ceux qui le rencontrent sur leur route, et que, pour être porté noblement, il exige une pré-

paration qui ne demande ni moins de temps ni moins d'efforts que la douleur et l'infortune. Et celle ci a peut-être vaincu moins d'âmes que celui-là, et fait moins de victimes.

CHAPITRE II

Des illusions de la jeunesse, du prix du temps à cet âge de la vie.

Votre âge est l'âge des illusions, des vifs désirs, des fraîches espérances. La jeunesse est comme une fée dont la baguette magique évoque les images les plus gracieuses et les fantômes les plus séduisants. Cette ignorance des tristes réalités de l'avenir est un don de la bonté divine, qui, pour ne pas nous rendre la vie trop amère, jette un voile bienfaisant sur les peines qui nous y attendent; et c'est en nous cachant l'a-

venir qu'elle nous laisse un peu jouir du présent. Aussi loin de moi la pensée de déchirer le voile qui protége votre heureuse ignorance, et de vous rendre le présent trop amer en vous alarmant à l'excès sur l'avenir. Mais, outre ce voile sacré que la main de Dieu tient étendu sur les misères de cette vie, il en est un autre plus épais que l'imagination se tisse elle-même, et qu'elle jette avec une perfide complaisance sur les objets qu'il nous importe le plus de connaître, et sur les piéges que nous devons éviter : voile séduisant et trompeur, qui, en nous faisant voir les choses sous un faux jour, nous expose aux plus déplorables illusions et à d'inévitables dangers.

Dieu permet que nous ignorions beaucoup de choses ; mais il ne veut pas que nous nous trompions sur aucune. Il est la vérité même, et l'erreur ne peut ja-

mais avoir en lui son principe et sa source. Si la prudence et le respect pour l'œuvre de Dieu me font un devoir de laisser sur vos chastes ignorances le voile qui les protége, je me croirais coupable, si je n'essayais de déchirer celui sous lequel votre imagination essaie de cacher ses illusions et ses erreurs. Je ne veux point troubler le présent par des inquiétudes exagérées; mais je ne veux point non plus vous laisser dissiper votre avenir par de fausses espérances. Je veux que, tout en jouissant avec reconnaissance et simplicité du bonheur ou de la paix que Dieu vous donne en cette belle saison de la vie, vous profitiez du calme et du repos qu'il vous offre pour préparer l'avenir, et pour en prévenir les douleurs et les amertumes. Pendant que vos mains sont pleines de semences précieuses, dont chacune peut devenir une

fleur ou un fruit ; pendant que le sol est encore frais et humide, je veux que vous y jetiez, sous l'œil de Dieu, ces semences qu'il vous a données en abondance, afin que sa lumière et sa chaleur, les pénétrant de leurs divines influences, puissent y développer les germes qu'elles contiennent, et que vous amassiez plus tard une riche moisson de belles vertus, de saintes joies et de mérites aux yeux de Dieu et des hommes. Je veux vous apprendre à tirer de vous-même tout le parti que vous en pouvez tirer, et vous donner cette connaissance de vous-même qui éclaire votre esprit sans troubler votre cœur. Je ne veux ni vous décourager, ni vous exalter, ni vous flatter, ni vous abattre, mais seulement vous fortifier et vous instruire.

Ne croyez pas que le fleuve de la vie coule toujours pour vous comme au-

jourd'hui, abondant, profond, calme et limpide, entre deux rives fleuries et verdoyantes. L'âge appauvrira ses eaux, et ôtera à ses rivages leur charme et leur fraîcheur. Le souffle des passions, semblable à un vent impétueux, soulèvera, plus d'une fois peut-être, le limon qui repose au fond de son lit, et le fera remonter à sa surface, dont il troublera la limpidité. Il viendra un jour, et ce jour ne tardera pas, où, dépouillée de tous les avantages extérieurs qui plaisent aux sens, vous n'aurez plus que ces qualités moins apparentes, mais plus solides, qui contentent l'esprit et le cœur, et attirent les regards de Dieu et des anges. La jeunesse passera bien vite, bien plus vite que vous ne le pensez; et l'âge qui lui succèdera durera bien plus longtemps que le premier. Songez donc principalement à celui-là, puisque c'est le plus long, et que l'autre n'est

qu'un court passage qui conduit à lui.

Si vous aviez un long séjour à faire en un lieu dont vous ne seriez séparée que par un court trajet, serait-il raisonnable de votre part de songer moins au but de votre course qu'aux instants rapides qui doivent vous y conduire? La jeunesse n'est pas un temps d'arrêt, mais un temps de passage et de préparation. Elle est, pour tout le reste de la vie, ce qu'est pour le laboureur le temps des semailles, ce qu'est pour le jardinier le temps de la floraison. Oh! si vous compreniez bien le prix de chaque heure, pendant cette période si importante de la vie, la valeur et la gravité de chaque pensée de votre esprit, de chaque sentiment de votre cœur, avec quel soin ne veilleriez-vous pas sur tous les mouvements de votre âme, et jusque sur les habitudes extérieures de votre corps!

Cette pensée fugitive qui se présente à votre esprit et l'effleure de son aile rapide et légère, c'est bien peu de chose en apparence; s'y arrêter et s'y complaire peut vous paraître bien indifférent en soi. Ce sentiment qui, à peine formé, commence à germer dans votre cœur, et y produit des mouvements si imperceptibles, que vous n'en avez qu'une conscience obscure et confuse, ce n'est rien à la première vue. Ce regard, échappé à votre volonté dans un moment où votre vigilance s'est assoupie, vous paraît une bagatelle. Plus tôt ou plus tard, ce serait peu de chose en effet. Plus tôt, l'impression serait vive, il est vrai, mais elle manquerait de consistance, et la légèreté de l'enfance l'aurait bientôt remplacée par une autre. Plus tard, elle serait superficielle et légère, et se perdrait facilement dans la multitude des soins et des pensées qui

absorbent l'âge mûr. Mais dans la jeunesse, tout ce qui tombe dans l'âme va jusqu'au fond, et en pénètre, pour ainsi dire, la substance. Les impressions ont encore la vivacité de la jeunesse, et participent déjà à la fermeté de l'âge mûr.

Cette pensée, c'est peut-être le premier anneau d'une chaîne de pensées et d'images qui feront le tourment de votre conscience et le désespoir de votre vie. Ce sentiment que vous laissez voltiger dans votre cœur sans défiance et sans précaution, c'est peut-être le germe d'une inépuisable moisson de craintes, de regrets, de remords et de chagrins. Ce regard imprudent, c'est peut-être la première étincelle d'un incendie que rien ne pourra éteindre plus tard, et qui consumera vos plus belles espérances. Si vous ignorez encore combien il peut tenir de choses dans un

regard, rappelez-vous l'exemple de David. Savez-vous ce qu'il y avait dans ce regard qu'il jeta sur la femme d'Urie, du haut de la terrasse de son palais? Il y avait deux crimes dont vous ne devez pas même connaître le nom; il y avait toute une vie de douleur, de repentir, d'amertume et d'angoisses; il y avait une source de regrets et de larmes si profonde et si large, qu'elle sert encore à alimenter et à exprimer la douleur et le repentir des âmes imprudentes qui ont cédé à l'attrait des sens. L'humanité tout entière vit encore aujourd'hui de ce fonds de tristesse et d'amertume que trente siècles n'ont pu tarir. Et pourtant David avait déjà atteint l'âge mûr, qui donne à l'esprit plus de fermeté, et à la volonté plus de consistance: David était chéri de Dieu; c'était un juste, affermi depuis longtemps dans le bien, et sur lequel le

Seigneur avait des desseins particuliers de miséricorde. Quel exemple terrible! quelle leçon effrayante et instructive à la fois!

Jeune âme, n'attendez pas qu'une triste expérience vienne vous apprendre la puissance d'un regard, et vous fasse payer par une vie entière de regrets et de larmes un moment d'imprudence. Est-il dans la création matérielle rien d'aussi beau, d'aussi bienfaisant que le rayon de lumière et de chaleur qui nous vient du soleil? Est-il, parmi les choses matérielles, une image plus vive de la bonté de Dieu pour nous? Et cependant que ce rayon tombe après une pluie sur les jeunes fleurs de la vigne, il les flétrit aussitôt. C'est qu'il n'y a rien d'aussi frêle, d'aussi délicat qu'un être au moment où il se forme et prend sa consistance. Il y a pour tous les êtres vivants des époques critiques qui de-

mandent les plus grandes précautions. Il y a sous ce rapport entre l'âme et le corps une correspondance parfaite : et le caractère se forme et se développe selon les mêmes lois qui règlent le développement de la constitution physique de l'homme. Ignorez-vous quels ménagements exigent ces organes nobles et privilégiés où gît principalement la vie du corps, au moment où ils acquièrent leur plein développement ? Ignorez-vous que, dans la fraîcheur de l'air que respire votre poitrine et qui enrichit votre sang, il y a pour vous un germe de mort, qui impose à vos parents des précautions qui vous paraissent peut-être excessives, et qui fait le tourment des nuits de votre mère ?

Or ce que la poitrine est dans le corps humain, le cœur l'est dans l'âme. C'est par lui que nous aspirons cet air spirituel et divin qui entretient notre vie,

et qui, composé des trois éléments du vrai, du bien et du beau, entoure et pénètre notre âme jusqu'à son fond le plus intime. Il est comme l'organe respiratoire de notre esprit. Pour lui, de même que pour la poitrine, il y a une époque de développement et de crise, qui demande des soins infinis, et cette époque, c'est l'âge où vous êtes. Une émotion trop vive, une pensée indiscrète, un regard imprudent, c'en est assez pour troubler ce travail intéressant et délicat par lequel se forme votre constitution morale, pour hâter en vous le développement du cœur, et pour donner à cette faculté si importante une précocité funeste ou une fausse direction. Votre mère, inquiète et toujours tremblante pour votre santé, écarte avec une tendre sollicitude tous les dangers qui lui pourraient porter atteinte. Mais sa vigilance n'égale point

encore celle de votre ange, et les soins qu'il prend pour éloigner de votre âme tout ce qui pourrait en ternir la pureté ou en troubler le repos et l'harmonie. C'est à vous que l'Esprit-Saint adresse cette parole des Proverbes, ch. IV, ỳ. 3 : *Garde ton cœur avec toutes sortes de soins, car c'est de lui que procède la vie.* Telle est la source, tel est le ruisseau qui en découle ; tel est le cœur, telle est la vie qui en procède. Ceci est vrai, surtout de la jeunesse, et surtout pour la femme.

CHAPITRE III

Le cœur de la femme : de la nécessité de le bien régler pendant la jeunesse.

La plus humble, la plus chaste, la plus sainte de toutes les femmes, celle qui fut l'honneur de votre sexe, et qui mérita, avec le titre de mère de Dieu, la gloire d'être placée au-dessus de toutes les créatures, Marie, en répondant au salut de sa cousine Élisabeth, qu'elle était allée visiter, nous a révélé l'existence d'une faculté de l'âme qu'aucun philosophe n'avait connue, qu'aucun sage n'avait découverte, et dont

n'avait parlé aucun prophète. Dieu, qui dispose toutes choses avec sagesse, a voulu que cette faculté nous fût révélée par une femme visitant une autre femme ; et cette femme est sa Mère. C'est que cette faculté paraît avec bien plus d'éclat dans la femme, et exerce sur toute sa vie une influence bien plus décisive encore que chez l'homme. Je veux parler de l'esprit, ou plutôt de l'intelligence du cœur, de cette patience intime qui fait comme le fond et le sanctuaire de l'âme, où s'opèrent les chastes recueillements de l'humilité et les dispersions lamentables de l'orgueil. (Év. selon saint Luc, ch. I, ℣. 51.)

L'intelligence de la femme est dans son cœur. C'est de celui-ci, comme d'une source profonde, que lui viennent, et les pensées qui élèvent son esprit, et les pensées qui l'inclinent vers la terre. C'est lui qui est la clef de

toutes les puissances de son âme : de sorte que celui qui a su s'emparer une fois de son cœur gouverne en souverain tout son être, et y exerce un pouvoir de fascination dont aucun autre ne saurait donner l'idée. Dieu, qui dispose chaque être pour le but qu'il s'est proposé en le créant, a creusé dans le cœur de la femme un abîme qu'aucune affection humaine ne peut ni combler ni épuiser, parce qu'il voulait poser, pour ainsi dire, son être tout entier dans l'amour, et lui rendre faciles et nécessaires les sentiments les plus nobles et les sacrifices les plus héroïques. C'est par elle qu'il voulait entretenir dans la famille et dans la société la charité, la tendresse, la compassion et le dévouement, l'amour enfin à tous ses degrés et sous toutes ses formes.

Il a voulu que dans la famille l'enfant fût porté, pour ainsi dire, et élevé

sur le cœur de la femme et sur l'intelligence de l'homme, comme sur les deux bras d'un seul et même être. Il a voulu que, dans la société, la pensée de celui-ci donnât la lumière qui éclaire, et que l'amour de celle-là fournît la chaleur qui échauffe et vivifie, et que la vie morale de l'humanité jaillît ainsi, comme un seul et même rayon, de ces deux éléments réunis en un foyer commun. Il a voulu posséder seul ces trésors de tendresse et de dévouement dont il a enrichi le cœur de la femme, être le but suprême de ces élans qui en partent incessamment comme des traits enflammés, et se réserver le secret d'en calmer les agitations et les inquiétudes, comme les oscillations de l'aiguille aimantée ne cessent qu'au moment où elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Il a fait le cœur de la femme large et profond, afin que son dévouement puisse

suffire à tous les besoins qu'il doit satisfaire, soit dans la société, soit dans la famille; mais en même temps il l'a fait trop vaste pour qu'aucun objet créé puisse en remplir la capacité. Et lorsque, oubliant le but sublime pour lequel elle a été créée, elle se penche vers la terre au lieu de regarder le ciel, et disperse son amour sur les créatures au lieu de le concentrer en Dieu son créateur, il se fait dans son âme un vide et un malaise inexprimables; elle éprouve des lassitudes, des déchirements, des angoisses et des défaillances qui l'avertissent qu'elle a manqué sa voie, et qui l'y ramènent presque toujours.

Vous pouvez juger par là combien il vous importe de garder votre cœur, et d'en surveiller exactement tous les mouvements; puisque, le cœur étant, pour ainsi dire, la principale pièce de votre âme, dès qu'il est gagné, il entraîne

toutes les autres. C'est lui, en effet, qui les gouverne et leur communique le mouvement qu'il a reçu lui-même. C'est lui qui donne à l'esprit de la femme la plupart de ses conceptions; et l'objet dont il est préoccupé devient inévitablement l'unique objet de toutes les pensées. C'est lui qui fournit à l'imagination ces images dont le fond reste immobile sous des formes qui varient sans cesse, tellement que l'on serait tenté quelquefois de les prendre pour une sorte d'obsession, tant l'âme est absorbée par elles. C'est lui qui façonne à son gré la volonté, qui lui donne cette constance et cette souplesse à la fois que l'on remarque dans la plupart des femmes, et qui font qu'elles marchent opiniâtrément vers leur but, en variant avec un art infini leurs moyens. Quand leur cœur est plein d'un objet, rien ne leur paraît impossible : et c'est

cette disposition qui les rend si puissantes pour le mal et pour le bien, et qui exige d'elles une si exacte vigilance sur tous les mouvements de leur cœur. Leur ardeur pour le bien est admirable, quand un sentiment pur et généreux s'empare de leur âme, et la faiblesse naturelle à leur sexe fait place à une énergie dont peu d'hommes seraient capables. Dieu seul connaît tous les trésors de vertus que produisent journellement en elles la charité, l'amour maternel, la piété filiale, le dévouement et la compassion. Mais lui seul aussi connaît jusqu'à quel excès de malice peut les pousser un sentiment mauvais dans sa nature ou dans sa source.

Oh! si vous pouviez, placée entre ces deux abîmes de bien et de mal, sonder la profondeur de l'un et de l'autre, et juger par quelle pente insensible on arrive à ce fond dont la vue donnerait le

vertige à votre esprit! si je pouvais placer sous vos yeux le spectacle des joies ineffables et de la gloire merveilleuse qu'ont puisées dans la pratique de la vertu tant de femmes héroïques, et celui des douleurs, des dégoûts, des humiliations et des opprobres dont tant d'autres ont été abreuvées, après des fautes qui ne semblaient pas au premier abord devoir produire un tel résultat! l'admiration et l'horreur se partageraient votre âme, et vous seriez effrayée, en voyant d'un côté jusqu'où vous pouvez descendre en négligeant les devoirs de votre vocation, et de l'autre jusqu'à quelle hauteur vous pouvez monter en étant fidèle à la grâce.

Dieu, en effet, pour vous retenir plus sûrement à son service, à cause des grandes choses qu'il veut accomplir par vous, a mis devant vous des barrières que vous ne pouvez franchir que par

un effort qui suppose une immense énergie, puisque pour le tenter vous êtes contrainte, pour ainsi dire, de sortir de votre propre nature. Or c'est pour un être la chose la plus difficile ; mais aussi, quand une fois on y est parvenu, rien ne coûte plus à la volonté, et les sacrifices les plus difficiles lui sont comme naturels. Jugez par là combien est important pour vous le premier pas dans la voie du bien ou du mal, puisque ce pas une fois fait vous engage presque infailliblement à d'autres.

Si vous voulez posséder votre cœur et vous assurer une vie exempte de soucis et de remords, attachez-le fortement à Dieu, accoutumez-le à préférer toujours le devoir au plaisir, et à se proposer dans tous ses mouvements un but digne de la grandeur de vos destinées. Souvenez-vous que Dieu seul peut en fixer l'instabilité, et qu'aucune créa-

ture ne saurait lui donner ce repos qu'il cherche avec tant d'ardeur. O mon enfant! si vous saviez ce qu'il faut de désirs inquiets, de vaines espérances, de fausses joies, de troubles, de regrets et d'amertume pour remplir un cœur que Dieu ne remplit pas! Si votre candeur et votre simplicité ne vous mettaient un bandeau sur les yeux, et ne vous empêchaient de pressentir les tourments auxquels est en proie la vie d'une femme qui n'a pas appris dès sa jeunesse à régler les désirs et les affections de son cœur, vous comprendriez mieux mes paroles, et la nécessité de travailler efficacement à diriger le vôtre et à en réprimer toutes les saillies. Agissez pendant qu'il est temps. Écoutez la voix de Dieu, qui vous adresse ces paroles du Cantique : *Les fleurs se sont montrées dans nos contrées ; le temps de tailler les arbres est arrivé ; la voix de la tourterelle*

s'est fait entendre ; les vignes en fleur commencent à donner leur parfum. Levez-vous, mon amie, et venez. Prenez-nous les petits renards qui démolissent les vignes, car la nôtre est en fleur (ch. II). Les renards dont parle l'écrivain sacré, ce sont ces défauts faibles encore, mais qui déjà ravagent votre âme, et n'y laisseraient aucune vertu intacte, si vous ne vous hâtiez de les détruire. Ce temps de tailler les arbres, c'est l'âge où vous êtes, âge précieux où vous pouvez encore élaguer les branches inutiles et nuisibles qui détournent et absorbent une partie de la séve, et privent ainsi les autres des sucs dont elles ont besoin pour produire des fruits abondants et savoureux. Car vous ne devez pas seulement attaquer ces défauts grossiers et manifestes qui pourraient enlaidir votre âme ou la souiller, mais encore ces imperfections légères en apparence, et qui, laissées à

elles-mêmes, deviendraient plus tard des penchants funestes pour vous. Vous devez même surveiller certaines dispositions naturelles qui, bonnes en soi, et souvent même estimées par le monde au-dessus de leur juste valeur, peuvent facilement, à cause de cela, détourner des objets plus importants les pensées de l'esprit et les efforts de la volonté : qualités dangereuses très-souvent à ceux qui les possèdent, parce qu'il est aisé d'en abuser, et que d'ailleurs elles flattent et nourrissent l'amour-propre ou les autres passions du genre humain.

Vous devez imiter ces jardiniers intelligents qui visitent chaque jour leur jardin, la serpe à la main, et coupent toutes les branches qui pourraient épuiser l'arbre ou le surcharger, sans se laisser arrêter par la fraîcheur de leur feuillage ou l'éclat de leurs fleurs. Si vous voulez bien cultiver votre cœur et

lui faire produire tous les fruits de vertus qu'il peut donner, n'y laissez rien croître d'inutile ou de superflu, et attachez-vous à ce qu'il y a de meilleur, mesurant votre estime et votre application au degré d'importance que mérite chaque chose, en plaçant au-dessus de tout, dans votre esprit et votre cœur, les vertus qui vous rapprochent de Dieu davantage, et les devoirs qui vous obligent envers lui. Aimez ces vertus cachées, humbles et modestes, qui vont si bien à votre sexe, ces vertus dont Dieu seul est témoin, que le monde ignore, et que souvent même il méprise, parce qu'elles ne procurent aucun avantage aux yeux des hommes, et qu'elles ne trouvent que dans l'autre vie leur récompense. Mais c'est pour cela même que Dieu les aime d'un amour de prédilection, et que vous devez les préférer. Car, s'il est en général

dangereux de plaire au monde et utile de s'en éloigner, cette vérité s'applique surtout à la femme, dont la vie, renfermée dans une sphère plus étroite et vouée à des affections plus intimes que celles de l'homme, est obligée de chercher de bonne heure l'isolement, le calme, le repos et le silence qui doivent protéger ses vertus. En agissant ainsi, vous ferez plus pour le développement réel et pour la culture de votre cœur, que vous ne feriez en acquérant des qualités plus agréables et plus brillantes.

Il vous arrivera d'ailleurs ce qui arrive toujours quand on s'applique à ce qui est meilleur, et qu'on s'attache au principal. Ce qui est accessoire vient infailliblement ensuite, comme l'effet suit la cause dont il provient, comme l'accident suit le sujet qui le supporte. En acquérant les vertus qui plaisent à

Dieu, vous recevrez par surcroît celles que les hommes estiment : en devenant de plus en plus agréable à Dieu, vous vous rendrez de plus en plus recommandable aux hommes, dont le bon sens et le jugement finissent presque toujours par triompher des préjugés qui obscurcissent leur esprit, et que l'ascendant d'une vertu austère et modeste à la fois finit toujours par subjuguer. Et c'est aussi ce que le Sauveur du monde nous insinue dans ces paroles de l'Évangile où il nous recommande de rechercher d'abord le règne de Dieu et sa justice, nous promettant que le reste nous sera donné par surcroît. Mais ce surcroît, il ne faut point le chercher directement, ni même le désirer avec trop d'empressement ; il faut se contenter de l'attendre de la bonté de Dieu, qui nous l'a promis si nous cherchons d'abord les choses dont il est l'acces-

soire. Bien souvent, au contraire, quand par légèreté d'esprit ou de cœur on déplace, pour ainsi dire, les choses, mettant celles qui valent moins au-dessus de celles qui leur sont supérieures, négligeant les vertus solides et cachées pour les qualités brillantes, on n'obtient ni celles-ci ni les premières : Dieu le permettant ainsi pour punir ce renversement de l'ordre moral et des lois qui le régissent.

———

CHAPITRE IV

De la dignité de la femme.

Le pape saint Léon, dans une de ses homélies sur la naissance du Sauveur, dit, en s'adressant à l'homme : « O homme! reconnais ta dignité! » Nous pouvons bien aussi adresser à la femme ces paroles, car son bonheur et ses vertus dépendent en grande partie de la haute idée qu'elle a d'elle-même, et du soin qu'elle prend de conserver cette idée et dans son propre esprit et dans celui des autres. Malheur à la femme qui, par une fausse modestie, ou par

quelque cause pire encore, a perdu le respect de soi-même, car elle est privée de l'une des plus fortes barrières qui puissent la défendre contre l'instabilité de son cœur ou contre les séductions du monde. La femme a reçu de Dieu la sublime fonction d'entretenir dans la société l'esprit de dévouement et de sacrifice. Fidèle, trop peut-être quelquefois, à sa mission, elle est travaillée par un besoin insatiable de se donner, de se sacrifier à un autre qui la possède, la soutienne et la complète. Tant qu'elle ne s'est pas donnée, elle est, pour ainsi dire, à charge à elle-même, et semble trouver la liberté et le bonheur dans cette servitude volontaire du cœur, dans cette abnégation de tous les instants, dans ce sacrifice perpétuel de tout son être.

Cette disposition du cœur de la femme, qui lui a été donnée pour le bien de la

société et pour son propre bonheur, pourrait facilement tourner au détriment de l'une et de l'autre, si les femmes venaient à regarder comme peu de chose ce qu'elles donnent, quand elles se donnent elles-mêmes. Il leur importe de bien comprendre la valeur du présent qu'elles font, quand elles engagent leur cœur et leur fidélité. En effet, quand on estime peu une chose, on ne réfléchit guère avant de la donner, et l'on est peu difficile sur le choix de ceux que l'on préfère. Et vraiment, à considérer la légèreté d'un grand nombre de femmes dans leurs affections, et la déplorable facilité avec laquelle elles suivent bien souvent les caprices de leur cœur et de leur imagination, on ne peut s'empêcher de croire qu'elles regardent comme bien peu de chose ce qu'elles donnent avec tant d'irréflexion. Et pourtant, en donnant leur cœur, elles don-

nent la clef de tous les trésors qui enrichissent leur âme : elles donnent toutes leurs pensées, toute leur volonté, toute leur vie. Elles donnent quelquefois plus que tout cela : elles donnent leur salut, leur éternité, leur conscience, et Dieu lui-même, mettant à sa place, par une sorte d'idolâtrie, l'objet qui remplit leur cœur. Pour prévenir cette coupable prodigalité, les femmes doivent s'appliquer à bien connaître leur dignité. Elles ne sauraient jamais en concevoir une idée trop haute, et ce serait leur porter un grand préjudice que de chercher à la rabaisser dans leur esprit par une humilité prétendue. La plus humble de toutes les femmes est en même temps celle qui a le mieux compris sa dignité. Et son humilité, que nulle autre femme n'a égalée, ne l'a pas empêchée d'apercevoir les grandes choses que le Tout-Puissant avait faites en elles, et de les

proclamer dans ce cantique sublime qui est comme la charte et le titre glorieux des droits, des prérogatives et des grandeurs de la femme.

Les deux choses les plus belles, les plus grandes, les plus glorieuses et les plus élevées de la création tout entière, c'est l'intelligence de l'homme et le cœur de la femme. C'est en ces deux choses que Dieu met par-dessus tout ses complaisances. Il y prend tant de joie, qu'il ne peut se lasser de les regarder, qu'il les porte dans ses mains avec des précautions infinies, et qu'il est, pour ainsi dire, tout occupé de les cultiver et de les soigner. C'est vers ce but, en effet, que tendent tous ces miracles d'amour qu'il a opérés dans le monde par son Fils, tous les mystères de Jésus-Christ, de sa passion et de sa mort. Donner aux hommes la connaissance de la vérité et l'amour du bien, telle

est la fin que Dieu s'est proposée dans la création de ce monde. Aussi l'ordre qu'il a établi est altéré jusque dans ses dernières profondeurs, et la société est ébranlée jusque dans ses bases, lorsque l'intelligence de l'homme, prenant en haine la vérité, se fait esclave de l'erreur, et que le cœur de la femme, détournant son amour des biens véritables, se prostitue aux biens faux et passagers qui le souillent sans le remplir.

On peut dire que le cœur de la femme est comme la source de la société tout entière, et que c'est de là que découlent tous les biens et tous les maux qui consolent le monde ou qui l'affligent. En effet, c'est la famille qui donne à la cité et à l'État sa forme et son empreinte; et c'est la femme qui fait la famille d'après le type et le modèle qu'elle trouve en son propre cœur; puisque c'est à elle qu'a été confié le

soin de former l'enfance, et de cultiver ces premiers germes d'où dépend bien souvent l'avenir de l'homme tout entier. Aussi, en écrivant ces mots, en considérant que celles à qui je parle, et qui liront ces pages, seront un jour à la tête d'une famille, chargées de l'éducation de plusieurs enfants qui fonderont de nouvelles familles à leur tour, et qui prendront une part plus ou moins active à ce grand mouvement où se déroule à travers les siècles le plan de la Providence, je me sens saisi d'une sorte de respect et de crainte, et je prie Dieu de donner à mon esprit des pensées dignes de la grandeur du sujet que je traite en ce moment.

Qui que vous soyez, vous qui me lisez et méditez mes paroles, j'honore et je vénère la dignité de votre vocation; je vous regarde comme un être auguste et sacré; j'admire les grands desseins

de Dieu sur vous, et je le prie de vous faire partager l'estime et le respect souverain que votre condition m'inspire. En ce moment, libre encore de tout engagement, jouissant de la plénitude de votre jeunesse, et des trésors d'innocence et de candeur qu'elle vous offre, placée comme une reine sur le seuil de l'avenir qui s'ouvre devant vous semblable à un temple spacieux; n'ayant derrière vous pas un remords qui puisse obscurcir votre esprit ou affaiblir votre volonté, n'ayant devant vous pas une inquiétude qui puisse alarmer votre cœur; riche déjà de pieux souvenirs, de saintes espérances, de pensées divines et de mérites acquis par la pratique de la vertu et de la prière; ne connaissant le vice et les amertumes dont il abreuve le cœur que par les peintures par où l'on a essayé de vous en inspirer l'horreur, vous êtes dans un état de li-

berté que toute âme chrétienne vous envie; vous possédez une puissance, je dirais presque une majesté que nul ne peut s'empêcher d'admirer et d'honorer. Car il n'y a point d'être plus libre que celui qui n'a point encore subi la servitude du péché : il n'en est point de plus puissant que celui dont l'âme n'a point encore été vaincue par l'attrait du plaisir. La trame de notre vie est là, tendue devant votre souffle , intacte et flexible : vous pouvez la disposer et la tisser comme bon vous semble, sans être arrêtée par ces nœuds, par ces fils brisés ou mêlés qui plus tard viendront si souvent ralentir ou arrêter votre main. Vous êtes à cet endroit de la vie où aboutissent et se croisent tous les chemins et tous les sentiers : vous pouvez choisir celui qui vous plaît davantage, et lancer votre âme dans les voies du bien avec cette ardeur généreuse que donne

la jeunesse. Mais, quoi que vous fassiez, quelque parti que vous choisissiez, vous allez engager avec vous l'avenir et le bonheur de plusieurs, peut-être même d'une longue suite de générations. Bonne ou mauvaise, épouse de Jésus-Christ ou d'un homme, mère de famille ou mère des pauvres, renfermée dans l'asile du cloître ou répandue dans le monde, vous ne vous sauverez ni ne vous perdrez seule : mais les fruits de vos vertus ou de vos fautes nourriront, longtemps encore après vous, des êtres que Dieu voit dans sa prescience infinie, et pour lesquels sa providence vous implore. Quel moment solennel! quelle sublime puissance! Y avez-vous songé sérieusement?

Transportez-vous par la pensée dans la maison de Nazareth, au jour où l'ange Gabriel vint annoncer et proposer à votre Reine la maternité divine,

et lui demander son consentement pour ce grand œuvre auquel était attaché le salut du monde. Les paroles de l'ange étonnèrent aussi l'humilité de Marie, qui ne pouvait croire à une si prodigieuse élévation, et il fallut qu'il l'assurât que l'Esprit-Saint lui-même accomplirait en elle cette merveille. Ce fut certes une heure bien mémorable dans l'histoire du monde, que celle où le genre humain tout entier fut comme suspendu aux lèvres d'une vierge. Et je n'en vois point d'autre qui lui puisse être comparée, si ce n'est celle où Dieu tira d'une parole le monde du néant. Or il y a dans cette époque de votre vie où vous êtes arrivée, et dans votre position actuelle, quelque chose d'analogue à celle où se trouva la Vierge de Nazareth au jour de l'Annonciation. A vous aussi de glorieuses destinées sont annoncées, à vous aussi est promise une

postérité sainte, si vous voulez donner votre consentement et votre concours au Saint-Esprit et à l'opération de sa grâce. Ne soyez point étonnée d'un tel honneur ni d'une annonce aussi glorieuse. Le choix que vous allez faire, le parti que vous allez prendre va déterminer et fixer le sort d'une famille, d'une génération, de plusieurs peut-être, car vous ignorez jusqu'où s'étendra l'influence de vos vertus ou le résultat de vos fautes. Dieu seul peut discerner jusqu'à quelle profondeur s'enfoncent dans l'avenir les racines de vos actions bonnes ou mauvaises.

Si vous n'avez aucun souci de votre salut ni de votre gloire, ah! du moins, ayez pitié de ces êtres que la main de Dieu amènera sur votre cœur et sous vos regards, et qui vivront de vos leçons ou de vos exemples. Grâce pour eux et pour ceux qui, venant après eux,

héritéront des vertus ou des vices que vous leur aurez transmis. Oh! qu'elle est digne des complaisances de Dieu et du respect des hommes, la femme qui, saintement pénétrée de la grandeur de sa vocation, plonge d'un regard assuré dans l'avenir, en accepte courageusement tous les devoirs, et s'y prépare avec constance et fermeté. Oui, comme Marie, votre modèle et votre gloire, vous portez en quelque manière Jésus-Christ dans votre cœur; l'Esprit-Saint l'y a formé par sa grâce, en y imprimant ses traits et ses vertus, pour que vous l'enfantiez spirituellement un jour, en le produisant au dehors par une vie pure et toute chrétienne. Comme elle, vous devez vous tenir prête à accomplir les desseins de Dieu sur vous, en disant comme elle, avec les sentiments d'une obéissance et d'une humilité profonde : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il*

m'arrive selon votre parole; abandonnant votre âme aux opérations de l'Esprit-Saint avec une docilité parfaite, bien résolue à le suivre jusqu'où il voudra vous mener. Que votre âme glorifie le Seigneur, qu'elle tressaille d'une sainte joie en Dieu son salut, à cause des grandes choses qu'a faites en vous le Tout-Puissant, et de celles qu'il y veut faire encore. Souvenez-vous que sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent, et que ce sont les femmes vertueuses et chrétiennes qui préparent, par leurs leçons et leurs exemples, les familles pures et les générations craignant Dieu. Son bras est armé de puissance, et il disperse les superbes dans l'esprit de leur cœur: ceux qui s'appuient sur leur puissance et sur leur force, il les renverse, et il élève les humbles à leur place : il rassasie de ses biens ceux qui les désirent

›t qui en sont comme affamés, et ré-
luit à l'inanition ceux qui se croient
'iches et qui se glorifient de leur abon-
lance.

Ayez souvent dans le cœur et sur les
èvres ce beau cantique, composé par
a Mère d'un Dieu, l'honneur de votre
exe et souveraine, ou plutôt par le
Saint-Esprit lui-même, qui le lui a ins-
iré dans un moment d'exaltation di-
ine, qui y a consigné tous les droits
t toutes les gloires de la femme, en y
élébrant la puissance de la faiblesse,
ı grandeur de l'humilité et de toutes
es vertus modestes qui conviennent si
ien à votre condition. Une femme chré-
ienne qui veut ne jamais perdre de vue
e qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce qu'elle
eut et ce qu'elle doit, trouvera, dans
ı lecture assidue et la méditation de ce
ublime cantique, les considérations les
lus capables d'élever ses pensées et ses

sentiments à la hauteur des desseins de Dieu sur elle. Elle doit nourrir son âme de la substance vivifiante des paroles qu'il renferme, y chercher une lumière dans ses obscurités, un appui dans ses hésitations, une consolation dans ses amertumes, un soutien dans ses défaillances et ses langueurs, une prière dans ses tentations, une action de grâces et un chant de joie et de triomphe dans ses victoires.

CHAPITRE V

Ève et Marie.

Pilate, présentant aux Juifs Jésus couronné d'épines et revêtu par dérision d'un lambeau couleur de pourpre, leur dit : *Voici l'Homme !* Jésus-Christ lui-même s'appelle bien des fois, dans l'Évangile, le Fils de l'Homme, c'est-à-dire l'homme par excellence, l'homme type et modèle de tous les autres. Nous pouvons aussi présenter Marie à toutes les femmes, en leur disant : *Voici la Femme !* l'honneur, la gloire, la joie,

la couronne, le type et le modèle de votre sexe. Et c'est ainsi que Jésus semble nous l'avoir présentée lui-même du haut de la croix, sur le Calvaire, quand il lui dit, peu de temps avant de mourir : *Femme, voici votre fils!* Il est remarquable, en effet, que le Sauveur du monde, quand il adressait en public la parole à Marie, ne l'appelait point sa mère, mais seulement : *Femme,* comme pour nous déclarer par là qu'elle est l'exemplaire de toutes les autres femmes. C'est comme s'il nous disait : Voici la femme ; et quoiqu'elle soit sa mère, et que sa gloire lui vienne principalement de ce dernier titre, cependant elle est la femme avant tout : elle n'a mérité de devenir la plus glorieuse de toutes les mères que parce qu'elle a été la plus pure et la plus sainte de toutes les femmes.

Vous devez donc avoir sans cesse les

regards fixés sur Marie, de même que les yeux d'une servante sont attachés sur sa maîtresse pour en observer et en suivre tous les commandements. Si vous vous regardez en Marie, vous concevrez une haute idée de la dignité de votre sexe : car c'est en elle et par elle que vous êtes grande ; c'est à elle que vous devez l'honneur et le respect dont le monde entoure la femme qui sait se respecter elle-même et s'apprécier à sa juste valeur. Si vous voulez comprendre tout ce que vous devez à Marie sous ce rapport, considérez ce qu'était la femme dans la famille et dans la société, avant que Dieu fût né d'une vierge, et ce qu'elle est encore aujourd'hui chez les peuples que n'a point éclairés la lumière de l'Évangile. Vous êtes trop jeune encore pour que l'on puisse vous rappeler à votre propre expérience; mais, à mesure que vous

avancerez dans la vie, et que vous aurez observé davantage ce qui se passe autour de vous, vous apprendrez, et Dieu veuille que ce ne soit pas à vos dépens! quelle grande différence il y a, sous le rapport des égards rendus à la femme, entre ceux qui adorent comme un Dieu le fils de Marie, et les incroyants qui ne distinguent pas celle-ci des autres femmes.

Parmi les hommes de conditions, d'habitudes, d'états et de caractères si divers, vous reconnaîtrez bien facilement ceux à qui la foi découvre en vous un reflet de la gloire de Marie, et ceux qui ne reconnaissent en vous qu'une fille d'Ève. Les discours, le maintien, les regards, tout en eux vous servira d'indice pour ce discernement. L'homme peut difficilement cacher ses véritables sentiments; la dissimulation coûte trop à sa nature, pour qui la sincérité est

un besoin; mais il est surtout deux circonstances où son caractère moral se trahit d'une manière plus frappante : c'est en présence de Dieu et dans son temple, et en présence de la femme. Il n'est ni permis ni possible à un homme sincèrement religieux et profondément chaste d'être hardi et léger en présence de l'un ou de l'autre. La femme illuminée des doux reflets de la gloire de Marie, et qui sait en retracer dans sa sphère les célestes vertus, a le privilége d'imposer le respect et une certaine crainte aux hommes du caractère le plus décidé, et de faire comme un sanctuaire des lieux où elle paraît. Devant elle le vice se tait, l'audace est confondue, la vertu respire, l'innocence et la candeur se sentent à l'aise. Vous diriez que les saintes émanations de son cœur purifient l'atmosphère autour d'elle, et y répandent une sé-

rénité douce et majestueuse à la fois.

Par une attraction contraire, la femme qui a laissé s'affaiblir en son âme le respect de sa propre dignité appelle à soi tous les hommes d'un cœur vain et d'un esprit léger, qui, ne se croyant pas obligés de la respecter plus qu'elle ne fait elle-même, ne craignent point d'étaler devant elle le vide de leur âme et l'indigence de leurs pensées. Partout et toujours, l'ignorance ou le mépris de la religion chrétienne a produit le mépris de la femme ou l'ignorance de ses droits les plus sacrés et de sa haute dignité. Partout et toujours, l'irréligion a enfanté le libertinage, dont l'effet immédiat et nécessaire est l'abaissement et l'humiliation de la femme ; et dans les pays où la lumière du christianisme n'a jamais pénétré, ni marqué de son empreinte les institutions et les habitudes du peuple, la femme est des-

cendue à un tel degré d'abjection, que rien ne la sépare plus des brutes, si ce n'est que cette abjection la dégrade et viole l'ordre établi par la Providence.

Et pourtant, il faut bien le dire, la femme mérite et cette gloire et cette ignominie, selon le point de vue par où on la considère, selon qu'on la regarde en Ève ou dans Marie ; car elle est à la fois et la source empoisonnée d'où le péché a découlé dans le monde avec tous les maux qui en sont la suite, et la source bénie d'où le salut a jailli pour le monde. Et ce qu'elle a été une fois pour le genre humain tout entier dans le jardin d'Éden et à Nazareth, elle l'est encore tous les jours pour un peuple, pour une cité, pour une famille ou pour chaque homme en particulier, selon la hauteur de sa position dans la société et l'étendue de son influence.

La plupart des royaumes chrétiens doivent, aux prières et aux exemples d'une sainte femme, d'une pieuse reine, le bienfait du christianisme et de l'admirable civilisation qu'il a fondée. La France a été, sous ce rapport, heureuse entre toutes les autres nations, et le nom de Clotilde doit être à jamais béni dans les fastes de notre histoire. Mais bien des fois aussi, il a suffi d'une femme pour arracher l'Église à un royaume, et pour replonger dans les ténèbres de l'erreur une longue suite de générations. Qui ne se rappelle involontairement ici l'exemple de l'Angleterre, et les noms odieux d'Anne de Boleyn et de son exécrable fille Élisabeth !

Mais combien d'hommes aussi doivent aux exemples ou à l'influence d'une femme le bonheur d'avoir connu et aimé la vérité, ou le malheur de

l'avoir rejetée! En est-il un seul qui, en rappelant les souvenirs de sa vie, n'ait à bénir ou à maudire une femme, et ne puisse reconnaître en elle l'instrument des miséricordes du Seigneur ou des séductions du démon? En est-il un seul qui ne soit forcé de reconnaître en elle l'image d'Ève ou de Marie? Éden et Nazareth, voilà les deux pôles entre lesquels oscillent perpétuellement l'histoire des peuples et la vie de chaque homme en particulier. Ève et Marie, tels sont les deux astres dont la lumière, ici bienfaisante, et là trompeuse et funeste, dirige l'humanité dans les sentiers du bien, ou dans les voies détournées du mal. Ainsi je ne m'étonne pas que l'Église donne à Marie les noms si gracieux et si vrais à la fois d'Étoile de la mer et d'Étoile du matin. C'est qu'en effet ce monde est comme une mer orageuse et semée d'écueils où l'homme,

enveloppé dans les obscurités de la tempête, courrait bien souvent risque de perdre sa voie, s'il n'avait les yeux fixés sur cette étoile, dont aucun nuage ne peut intercepter les rayons, et qui, au moment du naufrage, lorsque tout semble perdu, luit sur nous comme un signe de grâce, d'espérance et de bonheur. C'est en regardant Marie tenant en ses mains son divin fils, et nous le présentant comme notre sauveur, que notre âme inquiète trouve l'étoile polaire qui fixe tous ses mouvements, et met un terme à ses oscillations. Mais malheur à nous si, au lieu de regarder Marie, vierge et mère d'un Dieu à la fois, nous regardons Ève infectée de la contagion du serpent, et présentant à notre cœur le fruit pernicieux de la tentation et du péché!

Au commencement de toutes les voies qui conduisent au ciel ou à l'abîme,

vous trouvez une femme, image d'Eve ou de Marie. C'est presque toujours une femme qui présente ou le péché et la mort, comme Ève; ou la vie, la rédemption et le salut, comme Marie. Si vous voyez surgir dans quelque famille un de ces hommes privilégiés que Dieu choisit pour être l'instrument de sa puissance et de sa miséricorde, qu'il associe à la rédemption de Jésus-Christ son Fils bien-aimé, et qu'il suscite chez les peuples qu'il veut sauver, soyez sûr que cet homme doit à une femme, à une mère ou à une sœur, les grandes qualités qui le distinguent. Cet homme est aussi, lui, le fils de Marie vivant dans une femme qui retrace ses vertus, et qui s'efforce de la prendre en tout pour modèle. Mais si, au contraire, vous apercevez dans une autre famille un de ces vices héréditaires qui semblent un second péché originel ajouté au pre-

mier, et plus terrible que lui bien souvent par les funestes résultats qu'il produit, vous trouverez la source de cette contagion dans les leçons ou les exemples pernicieux d'une femme qui est devenue pour plusieurs générations peut-être ce qu'Ève a été pour le genre humain tout entier. Car, encore une fois, c'est Eve et Marie, personnifiées dans les mères de famille, qui font les races incrédules et corrompues, ou les générations saintes et fidèles à Dieu.

Vous avez à choisir entre ces deux modèles, et de votre choix dépendra votre bonheur d'abord, et votre salut; puis, après vous, le bonheur et le salut des êtres que vous aurez le plus aimés et que Dieu aura confiés à votre sollicitude. Il n'y a point de milieu pour vous : vous serez, dans le cours de votre vie, ou une cause de tentation

et de péché, ou une source de grâces et de bénédictions pour ceux qui vivront avec vous. Ou vous leur présenterez le fruit défendu du péché, comme Ève votre mère, ou vous enfanterez spirituellement pour eux le verbe de vie. Il me semble que, parmi les tourments que souffriront dans le lieu des supplices les femmes qui auront méconnu la dignité de leur vocation, un des plus terribles sera de voir l'excès de misère où elles auront entraîné après elles ceux qu'elles auront le plus aimés sur cette terre, et d'entendre les imprécations et les reproches dont ils les accableront. Mais aussi parmi les joies dont seront enivrées dans le ciel les femmes qui auront été fidèles à la grâce, une des plus douces et des plus vives sera de voir groupés autour d'elles, dans un sentiment ineffable de reconnaissance et d'amour, ceux qu'elles auront sanctifiés

par leurs leçons ou édifiés par leurs exemples, et de recevoir leurs bénédictions et leurs actions de grâces.

Voudriez-vous priver votre âme de cette sainte allégresse, et la condamner aux amertumes et aux supplices réservés aux femmes qui auront été pour d'autres une cause de perdition? Ne croyez pas d'ailleurs que la justice divine attende l'autre vie pour vous punir si votre choix est coupable. Vous trouverez dès cette vie, dans votre cœur, un bourreau qui vous fera cruellement expier votre infidélité. Vous serez punie par cela même où vous aurez péché. Dieu se servira, pour venger son honneur outragé et ses lois méconnues, de ceux-là mêmes que vous aurez détournés de lui, et qui, reconnaissant en vous la cause de leurs malheurs, finiront peut-être par vous haïr, ou, ce qui est pis encore, par vous mépriser.

Oh ! puissiez-vous ignorer toujours combien est affreux et humiliant le mépris de ceux que l'on a égarés en les aimant mal, c'est-à-dire en les aimant pour soi, au lieu de les aimer pour Dieu et pour eux-mêmes ! De grâce, épargnez à votre âme ce supplice, et cette humiliation à votre vieillesse. Quand vous serez sur votre lit de mort, près de paraître devant votre juge, puissiez-vous ne point sentir sur votre cœur, dans ce moment suprême, un de ces souvenirs tristes et humiliants qui compriment l'élan de l'âme vers Dieu, et l'empêchent de goûter, sur le seuil de cette vie, un avant-goût des joies ineffables du ciel ! Puissiez-vous ne laisser après vous, sur cette terre, que des âmes édifiées par vos exemples et reconnaissantes du bien que vous leur aurez fait !

CHAPITRE VI

Ève et Marie (Suite).

Ève et Marie, l'histoire de la chute du genre humain par la première, et de sa réparation par la seconde, c'est un sujet inépuisable pour les femmes sérieuses, qui veulent conserver intacte la dignité de leur sexe et de leur vocation. Car en ayant les yeux toujours fixés sur ces deux images, qui donnent la solution de tant d'énigmes, qui expliquent tant de choses, et qui jettent une si vive lumière sur les ques-

tions les plus obscures et les plus profondes, elles apprendront, par une méthode courte et facile, ce qu'elles doivent faire et ce qu'elles doivent éviter ; elles sauront comment le péché s'est propagé et se propage encore dans le monde, comment la justice et la vertu refleurissent sur la terre, comment les hommes se détournent de Dieu, et comment ils retournent à lui. Ce n'est pas sans raison que Dieu a permis que le péché et la justice nous soient venus par une femme, et que le consentement libre d'une femme ait été une condition nécessaire et de la ruine du genre humain et de sa réparation. C'est donc un sujet d'étude intéressant et utile à la fois que de considérer dans leurs détails et dans leurs moindres circonstances les deux actes si opposés de ces deux femmes, dont l'une, selon la belle expression de l'Église, nous a rendu par son divin

fils ce que l'autre nous avait ôté par sa désobéissance. Il y a dans ces deux faits, si différents et dans leur nature et par leurs résultats, une gradation merveilleuse qui nous découvre par quelle pente insensible le cœur humain descend jusqu'aux derniers abîmes du mal, ou s'élève jusqu'au faîte de la vertu et de la gloire.

Dans le péché d'Ève, le premier degré fut une certaine intempérance de langue qui l'incita à répondre aux interrogations insidieuses du démon. C'était sans doute bien peu de chose en apparence que ce premier oubli. Répondre à une demande qui vous est faite, donner une explication qu'on sollicite de vous, éclaircir un doute, rendre compte d'un précepte du Seigneur, paraît au premier abord une chose naturelle et permise. Il est même facile de se faire illusion sur ce point, et de se

persuader que l'on n'a, dans ces sortes d'entretiens, que des motifs louables et purs, que l'intention de glorifier Dieu et de justifier sa providence. Mais prenez garde : la parole est une chose auguste et sacrée ; car c'est le lien qui unit l'âme à Dieu et l'homme avec ses semblables : c'est le nœud mystérieux de toutes les sociétés divines et humaines.

La parole établit entre ceux qui se parlent une association bien plus intime qu'on ne le croit communément ; et bien peu de personnes soupçonnent tout ce qui passe d'une âme dans une autre par la conversation, et quelle prodigieuse transfusion de pensées, de sentiments, d'influences et de vie se fait dans ce commerce ineffable, dont notre langue exprime si bien la nature sous le nom d'*entretien*. Avez-vous jamais bien compris la force et l'étendue de ce

mot, qui exprime à la fois une des images les plus gracieuses et l'une des idées les plus profondes du langage humain? Les âmes, par la parole, se tiennent entre elles, comme si elles étaient serrées par des liens étroits et mystérieux. Et c'est pour cela que la discrétion, la prudence et la réserve sont si nécessaires pour diriger et régler l'usage de la parole. C'est pour cela que Jésus-Christ nous avertit dans l'Évangile que nous rendrons compte d'une parole inutile, si toutefois l'on peut donner ce nom à une chose dont les conséquences peuvent être si graves et les résultats si funestes. Et cette réserve est bien plus nécessaire encore pour les femmes, qui, plus communicatives que les hommes, sentent plus, à cause de cela, le besoin de parler, et donnent bien plus de leur âme et de leur vie quand elles parlent. Si elles

étaient sincères, et si elles voulaient se juger avec impartialité, la plupart reconnaîtraient sans peine que presque toutes leurs fautes ont commencé par une parole inutile, par une réponse imprudente à une question indiscrète.

C'est un mot bien court que ce mot de *pourquoi ;* mais, dans son insidieuse brièveté, il renferme une multitude de choses d'autant plus dangereuses qu'on ne les aperçoit pas au premier abord, cachées qu'elles sont ou plutôt dissimulées dans un vague perfide et nuageux. Pourquoi ? Ce mot insidieux est le commencement de la plupart des tentations qui mettent à l'épreuve notre fragilité. C'est presque toujours par là que débute et s'annonce l'ennemi qui veut nous perdre, soit qu'il nous adresse cette question captieuse par la bouche d'un autre, soit qu'il se serve de notre propre esprit pour porter le doute et

le trouble dans notre cœur. Pourquoi prendre telle précaution? Pourquoi éviter ce lieu, cette personne, cette compagnie? Pourquoi renoncer à ce divertissement, à ce plaisir? Pourquoi négliger ou rejeter cet ornement, cette parure? Pourquoi s'imposer cette privation? Pourquoi s'abstenir de cette action, qui n'a rien de mauvais en soi, et dont le danger se cache dans un lointain obscur? Pourquoi fermer l'oreille à ces propos flatteurs, à ces louanges, à ces compliments que dicte la politesse ou l'usage, et qui entretiennent ce commerce sans lequel la société serait impossible?

Pourquoi s'interdire ce livre, ce roman, ce spectacle, que ne condamnerait pas la morale la plus austère, et qui a pour but de dégoûter des vices qu'il peint, en nous mettant sous les yeux les tristes effets qu'ils produisent,

et qu'il représente avec une si parfaite habileté? Pourquoi réduire à une triste inaction les plus belles facultés de l'âme, et leur refuser l'aliment dont elles sont si avides? Pourquoi craindre de livrer à l'admiration du beau notre cœur et notre imagination, que le beau attire avec tant d'énergie? Pourquoi ne pas les accoutumer à le sentir? Pourquoi négliger de former de bonne heure le goût du beau, et se priver ainsi des ressources et des avantages qu'il procure dans toute la suite de la vie? Pourquoi se défier tant de son esprit et de son cœur, à un âge où ils ont encore toute leur simplicité et leur fraîcheur, et se laisser effrayer par des dangers chimériques dont la crainte empoisonnerait la vie tout entière, et en ferait un tourment continuel? Pourquoi ne pas aller plus simplement, et ne pas avoir plus de confiance dans la droiture

de son cœur et dans la bonté de Dieu, qui n'a point voulu condamner l'homme à des privations continuelles ? Tel est le langage que l'ennemi de notre salut et de notre bonheur nous adresse chaque jour avec un art si perfide, et qui, malgré l'expérience de ceux qu'il a trompés déjà, et peut-être même de notre propre cœur, nous séduit chaque jour encore, et nous fait tomber dans les piéges tendus à notre fragilité.

Ce langage est d'autant plus perfide, qu'il semble plus vrai et plus naturel au premier abord ; car, pour séduire un cœur vertueux encore, le vice ne se présente jamais sous sa véritable forme ; mais il sait prendre les apparences et l'extérieur de la vertu. Et l'on peut dire que le cœur d'une jeune fille est entamé déjà, dès que, par un défaut d'attention et de vigilance, elle y a laissé pénétrer le doute sur quelques-unes

de ces obligations si délicates, si difficiles à déterminer, et cependant si graves et si importantes, dont la négligence entraîne souvent pour une jeune personne les résultats les plus désastreux. La fermeté de l'esprit, l'assurance des convictions, la conscience claire et forte de son devoir, sont pour elle un appui dont elle ne saurait se passer ; et dès qu'elle a laissé ébranler cette base, en répondant imprudemment comme Ève à une question captieuse, le repos et l'innocence de son cœur sont menacés.

On ne sait pas assez ce que c'est que l'innocence du cœur d'une jeune fille, de quelles nuances délicates et presque insaisissables se composent l'éclat et la beauté de cette fleur dont la vue réjouit Dieu et les anges. Elle se compose d'une chaste ignorance de l'esprit, d'une grande simplicité de cœur, et d'une

fermeté constante de la volonté. Et, chose bien digne d'attention, cette fermeté de la volonté commence à être ébranlée dans une femme dès qu'elle laisse entr'ouvrir un peu, ne fût-ce que par un léger doute, le voile de cette précieuse ignorance qui protége sa vertu, ou dès qu'elle laisse s'altérer en elle la simplicité du cœur par une interrogation indiscrète ou par une réponse imprudente. La vertu d'une jeune fille est une vertu qui s'ignore. C'est un mystère si délicat et si profond, que Dieu seul s'en est réservé le secret. Aucun autre regard que le regard de Dieu ne doit pénétrer dans cet abîme ; aucune autre lumière que la sienne ne doit luire dans cette sainte et chaste obscurité. Et c'est pour cela que l'humilité, dont nous avons trouvé un si parfait modèle en Marie, est la compagne inséparable, la condition nécessaire et la

garantie de l'innocence d'une jeune fille. Elle ne doit pas même soupçonner le prix du trésor qu'elle possède, et quelle perte elle ferait en le perdant.

La présence et la parole d'un ange suffirent pour effrayer Marie. Jeunes filles, méditez bien cette pensée et proposez-vous toujours cet exemple. Marie ne répondit point aux paroles de l'ange Gabriel; mais elle se renferma dans un humble et chaste silence; bien différente en cela d'Ève, qui répondit sans réflexion à la demande du démon, et qui, par cette première réponse, se trouva engagée dans un entretien dont l'issue nous fut si funeste. Apprenez par ce double exemple, et par les effets si différents qui résultèrent de l'un et de l'autre, combien la curiosité d'Ève est à craindre pour vous, et avec quel soin vous devez, au contraire, imiter la réserve et le silence de Marie. La cu-

riosité est pour une jeune fille un des écueils les plus dangereux : et c'est contre cet écueil qu'est venue trop souvent se briser l'innocence d'une foule de vos compagnes. Si vous vous laissez séduire par le désir de savoir, vous vous engagerez dans une voie dangereuse, et dont l'issue est incertaine. C'est ce désir qui a perdu Ève, et qui perd encore aujourd'hui beaucoup de femmes. Tenez votre esprit renfermé, pour ainsi dire, dans votre cœur; laissez-le reposer dans les saintes obscurités d'une foi humble et docile ; et vous apprendrez par là plus de choses utiles que ne pourraient vous en apprendre les livres les meilleurs et les hommes les plus éloquents. Nourrissez votre âme de foi et de prière : la foi avec son demi-jour tout céleste satisfera les besoins légitimes de votre esprit, et la prière embaumera votre cœur de ses divins parfums.

Regardez souvent le ciel, et vous sentirez moins le besoin d'abaisser vos yeux vers la terre. Parlez souvent à Dieu, et vous aurez moins de peine à vous passer des entretiens des hommes. Que tous les objets terrestres se présentent à votre esprit comme couverts d'un voile, et respectez toujours ce lointain mystérieux dans lequel vous apparaissent les choses de cette terre. Attendez avec patience que le temps et l'expérience, en les rapprochant peu à peu de vous, vous en découvrent la nature et le secret, et ne cherchez point à prévenir, par un empressement indiscret, cette époque où les réalités de la vie se produiront à vos regards. Peut-être alors regretterez-vous plus d'une fois cet âge où vous êtes heureuse à la fois et de ce que vous savez déjà, et de ce que vous ignorez encore. Car, si vous voulez considérer les choses dans leur

vrai sens, vous vous persuaderez facilement que ce que vous savez, non-seulement suffit à votre bonheur, mais est encore bien supérieur à ce qui vous reste à connaître.

En effet, vous connaissez par la foi ce que les bienheureux et les anges connaissent dans le ciel, ce qui a été, dès ici-bas, l'objet des recherches, des études, de la contemplation et de l'amour des plus grands génies et des âmes les plus parfaites. Que dis-je? vous connaissez par la foi, et vous aimez par l'espérance et par la charité, cela même qui fait les délices de Dieu et l'objet éternel de sa science, de son amour et de sa béatitude. La foi, vous élevant au-dessus de vous-même et de toutes les choses terrestres, vous porte dans des régions où le génie le plus sublime, joint à l'étude la plus persévérante, ne pourrait jamais atteindre. Elle

vous fait en quelque sorte la sœur des anges et des hommes qui se sont le plus distingués ici-bas par les qualités de l'intelligence et du cœur. Elle vous associe à leurs chœurs glorieux, et peut donner à votre âme, si vous êtes fidèle à ses inspirations, une félicité inaltérable et d'ineffables ravissements. Avez-vous donc tant à envier aux femmes qui, plus âgées que vous, ont appris davantage de ces choses qu'enseignent l'usage et la pratique de la vie? Quelle comparaison pourriez-vous établir entre ces choses et celles que vous savez déjà? Et pourriez-vous justifier à vos propres yeux votre curiosité et votre désir de savoir? Les choses que la foi vous a enseignées n'ont coûté aucun effort à votre esprit, aucun regret à votre cœur, aucun remords à votre conscience. Chaque pas qu'a fait votre esprit dans cette voie lumineuse vous rappelle un sou-

venir doux et précieux, dont les purs reflets seront peut-être plus tard, dans vos jours d'épreuve et d'angoisse, la seule lumière qui luira au milieu des obscurités de votre vie.

Il n'en sera pas ainsi de ce qui vous reste à apprendre. L'expérience est un maître sévère, et qui fait payer cher les leçons qu'il donne : et c'est ce qu'exprime admirablement l'Esprit-Saint, quand il dit que celui qui ajoute quelque chose à ce qu'il sait déjà, ajoute aussi de nouvelles peines à celles qu'il a déjà souffertes.

Vous avez appris jusqu'ici la seule chose qui soit vraiment nécessaire à l'homme, et qui suffise à sa nature et à ses besoins : vous avez appris l'art de plaire à Dieu, de l'aimer, de le servir, en accomplissant sa loi, en suivant fidèlement les inspirations de votre conscience, en reconnaissant et en hono-

rant son autorité et sa puissance en vos parents, qui vous tiennent sa place : de telle sorte que le devoir, joint à l'attrait de la nature, n'a rien pour vous de ces difficultés qui plus tard vous le rendront souvent bien pénible. Votre vertu, protégée par la réserve que le monde lui-même impose à votre jeunesse, défendue par la surveillance d'une mère tendre et vigilante, aidée par ses exemples, encouragée par ses exhortations et son amour, croît tranquillement dans le modeste sanctuaire de la famille, et ne soupçonne rien encore des luttes qu'il lui faudra subir un jour, et dont l'issue sera peut-être plus d'une fois incertaine.

Pour apprendre les choses de la foi et du salut, la bonne volonté suffit. On est toujours sûr de plaire à Dieu, quand on veut sincèrement lui plaire : et nos désirs sous ce rapport ne préviennent

jamais les siens, mais les rencontrent plutôt au moment même où le cœur les forme et les répand. Il n'en est pas de même de la science qui enseigne à plaire aux hommes, à s'attirer leur bienveillance ou leur faveur, à entrer dans leurs vues, à se conformer à leurs lois et à leurs usages. Quelque désir qu'on ait de réussir, on n'est jamais sûr d'atteindre le but qu'on se propose : et souvent même les efforts qu'on fait pour y parvenir nous en éloignent au lieu de nous en rapprocher. Le moyen le plus assuré pour se faire estimer du monde, c'est bien souvent de le mépriser et de se soustraire à sa tyrannie. Si vous ne savez pas vous en affranchir, et si vous voulez suivre servilement ses leçons, vous éprouverez souvent combien elles sont sévères et dures, et vous vous reprocherez plus d'une fois d'avoir désiré dans votre jeunesse une science dont

les fruits sont si amers à ceux qui la veulent apprendre.

Modérez donc la curiosité de votre esprit, et, pour satisfaire son activité, appliquez-le aux choses qui peuvent intéresser votre conscience et votre salut ; à la connaissance et à l'étude de ces vérités sublimes qui, en éclairant votre intelligence, élèvent votre cœur et affermissent votre volonté. Tout ce que vous acquerrez en ce genre vous servira pour le reste de votre vie bien plus que tout ce que pourraient vous apprendre les livres profanes et inutiles. Accoutumez votre esprit à l'amour et à la recherche des choses sérieuses : c'est une grande ressource pour une femme. Les choses frivoles ont peu de consistance et sont de courte durée ; et celles qui en ont rassasié leur âme dans la jeunesse se trouvent vides et délaissées lorsqu'elles arrivent à cet âge où une

femme ne peut plaire qu'en intéressant l'esprit et le cœur par des agréments solides et par des vertus affermies. C'est cet âge que vous devez avoir toujours présent à la pensée, parce que c'est celui qui dure le plus longtemps, et qui nous dispose d'une manière plus prochaine à ce moment suprême où s'accomplissent irrévocablement nos destinées. Cherchez à devenir de bonne heure ce que vous devrez être pendant la plus grande partie de votre vie, et ce que vous désirerez avoir été au moment de votre mort.

CHAPITRE VII

Le monde.

Le monde est comme ces objets qui, vus de loin, trompent les yeux et séduisent l'imagination, mais qui perdent tous leurs charmes dès qu'on s'en approche et qu'on les touche. Il ressemble à ces cadavres qui gardent la forme du corps humain tant qu'ils restent cachés et ensevelis dans l'obscurité du tombeau, mais qui tombent en poudre dès qu'ils sont exposés à l'action de l'air. Ceux qui en sont éloignés sans l'avoir

jamais connu, sont exposés à se laisser séduire par ses perfides attraits ; et ceux qui, pour le connaître, et acquérir le droit de le mépriser, veulent se mêler à ses fêtes et à ses plaisirs, courent le danger, bien plus grave encore, de se laisser amollir et corrompre par ses charmes ; et c'est là tout à la fois et l'avantage et l'inconvénient de votre âge. En vous éloignant du monde, il met votre cœur et votre conscience à l'abri de ses séductions; mais cet éloignement, en ne vous le montrant que de loin, expose votre esprit à des préjugés favorables pour lui et qui pourraient plus tard devenir pour vous la source de bien des erreurs et de bien des fautes. Comment éviterez-vous ce double inconvénient, puisque vous ne pouvez sans danger ni vous mêler au monde pour le connaître, ni ignorer les périls dont il peut être pour vous la source ?

Cet état serait sans issue pour une âme frivole et légère, ou pour un esprit vain et présomptueux qui, n'ayant de confiance qu'en ses propres lumières, croit ne savoir bien que ce qu'il a vu ou éprouvé, et ne compte pour rien les enseignements de la foi et de l'expérience de ceux qui l'ont précédé dans la vie.

Qu'il n'en soit point ainsi de vous. Mais, écoutant avec un cœur humble et soumis les enseignements de la foi, de la raison et de l'expérience, apprenez à connaître le monde et ses dangers, pendant que votre âge et votre position vous tiennent encore à l'abri de ses séductions. De toutes les lumières dont la divine Providence éclaire ici-bas notre esprit, la foi, vous le savez, est la plus pure, la plus claire, et la plus assurée, puisque non-seulement elle vient de Dieu, mais qu'elle nous est encore présentée par une autorité

qu'il a établie lui-même, et qu'une assistance spéciale de sa part préserve de toute erreur. Vous ne pouvez donc jamais mieux connaître les choses que par les enseignements des livres saints, qui renferment la parole de Dieu lui-même, et par ceux de l'Église, qui vous explique les premiers et vous en ouvre le véritable sens. Or il n'est pas une seule page de ces livres divins qui ne renferme une malédiction contre le monde, et un avertissement pour vous d'en fuir avec soin les charmes trompeurs. C'est surtout dans l'Évangile de saint Jean, le plus doux des apôtres, le disciple bien-aimé du Sauveur, que vous trouverez d'une manière plus saisissante les traits sous lesquels le monde s'est présenté à l'esprit de Jésus-Christ, qui, étant la Sagesse incarnée, ne peut avoir sur chaque chose que l'idée la plus juste et la plus parfaite.

Il est certain d'abord, d'après cet apôtre, que lorsque le Verbe a fait son apparition dans le monde, le monde ne l'a point connu. Lorsque Jésus-Christ veut confondre les Juifs et leur montrer l'opposition qui les sépare de lui, voici ce qu'il leur dit : *Vous êtes d'en bas, et moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde. Je vous dis donc que vous mourrez dans vos péchés.* (Jean, VIII, 23.) Se peut-il rien voir de plus précis et de plus concluant contre le monde ? Il a son origine et le siége de sa puissance dans les basses régions de la terre, tandis que le règne de Dieu se produit dans les régions les plus élevées du cœur humain. Lorsqu'il promet à ses disciples de leur envoyer l'Esprit de vérité, qui doit les consoler en son absence, il donne en quelque sorte comme marque distinctive de cet Esprit, que le monde ne peut le

recevoir, parce qu'il n'en a ni la science ni la vue. Ainsi l'opposition entre le monde et l'esprit de la loi nouvelle est si profonde, qu'aucun rapprochement n'est possible entre eux, et que le monde est dans l'impuissance absolue de recevoir et de comprendre l'esprit de Jésus-Christ. Ce n'est pas encore assez ; un dernier trait rendra plus sensible encore cette opposition manifeste. Lorsque Jésus-Christ adressa à son Père cette belle prière qui précéda son agonie et sa passion, il voulut en excepter le monde par un acte positif de sa volonté, afin que tous comprissent qu'entre lui et le monde il ne peut jamais rien y avoir de commun. *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés. Le monde les hait parce qu'ils ne sont pas du monde, comme je n'en suis pas moi-même.*

Saint Paul, marchant sur les traces

de son divin Maître, en interprète les paroles avec cette énergie qui lui est propre, quand il dit aux Corinthiens que nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, que la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. Pourriez-vous, après ces paroles, prendre pour règle de vos jugements et de votre conduite une sagesse que Dieu ne se contente pas de réprouver, mais qu'il déclare une folie? Au reste, le monde rend bien à Dieu la pareille, puisque, selon le même apôtre, le mystère de la croix est une folie pour lui. Les maximes, les idées, les jugements, la conduite et les habitudes du monde et celles du troupeau que Jésus-Christ est venu sauver, sont tellement contraires, leur langage est si différent, que les sages de l'un sont les fous de l'autre, et que les choses qui sont regardées par celui-ci comme les plus sublimes sont regardées par celui-là

comme des absurdités. C'est que l'un, en effet, a son principe, sa lumière et sa fin en haut, au ciel, tandis que l'autre les a en bas, sur la terre. Et si, pour vérifier ces paroles des livres saints, vous jetez les yeux sur la doctrine du monde et sur celle de Jésus-Christ, et que vous les compariez ensemble, vous ne trouverez pas un seul point où ils ne soient en opposition formelle ; de sorte que vous pouvez très-bien connaître les maximes du monde par l'Évangile et celles de l'Évangile par les principes du monde. Vous êtes bien sûre, en effet, que l'un recommandera toujours ce que l'autre blâme, et méprisera infailliblement ce que l'autre loue et recherche. C'est au point que l'apôtre saint Paul ne craint pas de dire aux Galates que s'il plaisait encore aux hommes, il ne serait plus le serviteur de Jésus-Christ.

S'il en est ainsi, me direz-vous, pourquoi rester dans le monde ? N'est-ce pas un devoir pour chacun d'en sortir au plus tôt et de l'abandonner à sa corruption ? A cela je vous réponds par les paroles de Jésus-Christ : *Je ne prie pas pour que vous les enleviez du monde, mais pour que vous les préserviez du mal.* Il est certain, en effet, que le repos de la conscience ici-bas, et les joies du ciel après cette vie, exigent la séparation, la haine du monde et l'opposition à ses maximes. Mais c'est une séparation d'esprit et de cœur, qui se manifeste par une manière de penser, de juger et d'agir entièrement opposée à celle du monde dès qu'on se place au-dessus de lui, et qu'on le méprise. On n'appartient plus au monde quand on ne le prend plus pour arbitre de sa conduite et de ses jugements. On n'appartient plus au monde quand on s'af-

franchit de ses préjugés, de ses caprices et de sa tyrannie. Voilà ce que la religion demande de vous, et ce qui doit assurer votre bonheur en cette vie et dans l'autre.

Qu'est-ce donc que ce monde dont il faut se séparer pour vivre chrétiennement? Dans toute société qu'on veut étudier et connaître, on peut considérer soit l'ensemble des lois qui la gouvernent, soit la réunion des hommes qui la composent et qui sont gouvernés par ces lois. Considéré sous le premier rapport, le monde, c'est l'ensemble de ces maximes, de ces lois, de ces habitudes, de ces jugements et de ces usages qui sont en opposition avec la lettre ou l'esprit de l'Évangile, et qui tendent à détourner l'âme de l'amour des choses spirituelles ou à en affaiblir le goût. Pris sous le second rapport, le monde est la réunion des hommes qui

professent ces maximes, qui suivent ces usages, qui sont soumis à ces lois, et dirigés par ces jugements. Ces deux manières de considérer le monde vous imposent deux sortes d'obligations, dont l'une ne peut jamais souffrir aucune exception ni aucune dispense, tandis que l'accomplissement de l'autre, devant être réglé par la prudence et la charité, comporte tous les ménagements que ces vertus prescrivent. En effet, le monde, pris dans l'ensemble de ses maximes, doit être pour vous un objet continuel d'aversion et de mépris ; car il est l'ennemi capital de Jésus-Christ et de l'esprit qu'il communique à ses vrais disciples. C'est à ce monde que vous avez renoncé au jour de votre baptême ; et l'engagement que vous avez pris alors est à la fois le premier en date et le plus important de tous ceux que vous avez déjà pris ou que

vous prendrez encore dans le reste de votre vie.

Mais s'il ne vous est jamais permis de transiger avec les maximes du monde, la charité, la prudence, les convenances de votre position, de votre âge, de votre famille, ne vous permettent pas de vous séparer effectivement de ceux qui ont pris ces maximes pour règle de leurs jugements et de leurs actions. Vous devez vous conformer en cela à tout ce que les bienséances vous imposent, et tâcher de préserver votre esprit et votre cœur contre les influences pernicieuses que communiquent bien souvent les paroles, les actions, les leçons ou les exemples de ceux qui sont esclaves des lois ou des usages du monde. Le danger est d'autant plus grand, que le monde bien souvent nous apparaît, et essaie de gagner notre âme par les leçons ou les exemples de ceux qui nous

sont les plus chers, et à l'égard desquels la défiance nous est à peu près impossible. C'est là certainement une des positions les plus délicates pour une jeune fille qui, n'ayant point encore d'expérience, n'a, pour se défendre contre ce genre de séduction, que la droiture de son esprit, l'innocence de son cœur et la pureté de ses instincts.

Un grand saint a dit : *Servir Dieu, c'est régner*. On peut dire, en retournant cette proposition, que régner dans le monde, c'est être esclave. Et de toutes les servitudes il n'en est point de plus dure ni de plus humiliante que celle que le monde fait peser sur ceux qui reconnaissent son empire. Si Dieu se montrait à notre égard aussi exigeant que le monde, aussi inflexible dans les lois qu'il nous impose, aussi sévère dans les châtiments dont il nous punit, la piété serait un fardeau insupportable

pour la faiblesse de la plupart des hommes ; et Dieu trouverait bien peu de serviteurs qui voulussent s'y soumettre. Chose remarquable et digne de compassion, bien souvent ceux qui gémissent le plus de cet esclavage sont en même temps ceux qùi le subissent avec le plus de résignation. Vous entendrez bien des fois dans votre vie les plaintes amères des femmes les plus répandues dans le monde, t qui semblent y puiser toute la félicité de leur vie. Souffrir, se gêner, se contraindre pour un devoir véritable, pour un sentiment généreux, pour une belle et grande idée, c'est une condition que le cœur peut non-seulement accepter, mais aimer et choisir avec un certain orgueil. Mais souffrir pour rien, pour des devoirs factices, pour des bienséances de convention, pour des choses ou pour des personnes que l'on méprise et dont on abhorre la

tyrannie, c'est une condition déplorable et bien humiliante pour les femmes qui la subissent. Et cependant la plupart de celles qui semblent régner dans le monde et y donner le ton, subissent ce joug qui les abaisse à leurs propres yeux, engagées dans des nécessités factices qu'elles se sont créées imprudemment, et dont elles croient ne plus pouvoir se délivrer.

CHAPITRE VIII

Suite du même sujet.

Si aujourd'hui on vous proposait comme modèle à suivre la vie d'une femme du monde, si l'on mettait sous vos yeux le partage de ses journées et la variété des occupations qui absorbent ses loisirs, vous croiriez à peine qu'il puisse se trouver des femmes assez légères pour repaître leur esprit de telles frivolités, assez oublieuses de leur dignité pour l'abaisser à de telles misères, assez futiles pour se faire un tra-

vail sérieux de bagatelles qui pourraient tout au plus amuser un enfant. Votre âme, riche encore de sa première candeur et de cette énergie que donnent l'amour et l'habitude de la vertu, se révolterait à la vue d'une telle humiliation. Et cependant, si vous n'y prenez garde, si votre esprit et votre cœur ne s'accoutument pas au goût des choses sérieuses, vous n'échapperez point à cette condition qui vous révolte tant aujourd'hui, et vous suivrez dans ces voies tortueuses les femmes qui vous ont précédée. Il n'y a point de milieu pour vous entre ces deux alternatives : vivre par l'esprit et le cœur, ou vivre par le sens et l'imagination; donner la conduite de votre vie à l'intelligence éclairée par la foi, ou l'abandonner, comme un vaisseau sans gouvernail, au caprice de la passion et du plaisir.

La vie d'une femme mondaine cst

une vie factice. La nature semble avoir perdu ses droits sur elle ; et, loin d'en sentir les charmes, il semble que son âme en ait perdu le goût, et qu'elle prenne à tâche d'échapper à ses influences, et de renverser le plus qu'elle peut l'ordre qui la gouverne. Cet éloignement, ce dégoût de la nature, elle le porte partout, jusque dans l'arrangement de sa toilette, jusque dans la distribution de son temps. Elle fait du jour la nuit, et de la nuit le jour, donnant au plaisir, le seul travail qu'elle connaisse, le temps destiné au repos, et arrachant aux heures bruyantes du jour un sommeil long et pénible, que se disputent la fatigue de ses membres et les rêves de son imagination. Pendant qu'elle se couchait, l'humble fille de saint Benoît ou de saint Dominique quittait sa couche pour aller chanter les louanges du Seigneur et lui offrir les

prémices d'une journée consacrée tout entière à sa gloire. Pendant qu'elle dort sous des rideaux épais qui lui dérobent la lumière du jour, la pieuse fille de saint Vincent de Paul sonde les replis de son cœur dans une oraison fervente, et allume au feu de l'amour divin la charité dont elle doit réchauffer pendant la journée les pauvres ou les malades confiés à ses soins. Quelle différence entre ces deux vies! Et à voir ces deux femmes, qui pourrait penser qu'elles ont la même destinée et le même but? Celle-là se lève reposée, mais non réparée par le sommeil qu'elle vient de prendre, réveillée, peut-être avant le temps, par l'éclat d'une lumière importune, ou par les pas bruyants des artisans qui, après une demi-journée de travail et de peine, reviennent à la maison pour reprendre de nouvelles forces dans un repas frugal, mais re-

levé par les joies pures de la famille.

C'est alors que commencent sa journée et la série des graves occupations qui doivent la remplir. Et c'est à peine si le temps qui lui reste jusqu'au soir lui suffit pour se préparer aux fêtes de la nuit qui doit suivre, et pour donner à sa personne l'agrément et les charmes qui doivent l'y faire briller. Car la femme du monde n'est jamais occupée que d'elle-même, et lorsqu'elle semble faire quelque chose pour les autres, c'est encore son plaisir ou son intérêt qu'elle a en vue et qui la dirige. Le dévouement, ce sacrifice généreux et désintéressé que l'on fait de soi-même à un autre, elle n'en connaît que le nom, sans en avoir jamais éprouvé ni l'effet ni les charmes.

Après la toilette, l'occupation la plus sérieuse d'une femme du monde, ce sont les visites qu'elle fait et qu'elle re-

çoit. C'est assurément une chose grande et sainte qu'une visite dirigée par la charité ou par le motif de quelque autre vertu. Je comprends et j'admire la femme qui, s'arrachant aux douceurs de la famille, ou au loisir d'une vie qu'aucun besoin ne sollicite, monte avec courage les degrés qui la conduisent à la mansarde du pauvre. Je comprends et j'admire celle qui, attirée par la douleur d'une amie, éloigne de son cœur les distractions et la joie pour aller mêler ses larmes à celles de son amie, et adoucir sa douleur en la partageant. Je comprends encore et j'honore celle qui, entraînée par la haute sagesse, par l'expérience et la piété profonde d'une autre femme, va chercher auprès d'elle les conseils et la force dont elle a besoin, et lui consacre avec bonheur les loisirs qu'elle peut arracher aux soins de sa famille et aux convenances de sa posi-

tion. Car, en toutes ces circonstances, j'aperçois un motif sérieux, honorable, digne de respect, et capable d'agir sur un cœur noble et une intelligence élevée. Mais combien peu de visites, parmi celles que se font les femmes du monde, réunissent toutes les conditions qui peuvent leur donner ce caractère! La plupart des femmes, en effet, se visitent sans autre but que de passer le temps, de donner quelques moments de trêve à leurs ennuis, de satisfaire leur vanité, leur curiosité, de nouer ou de soutenir une intrigue. Ce qui se passe, ce qui se dit dans ces visites, est digne du motif qui les a inspirées. Pas une pensée sérieuse; pas une parole qui indique que ces femmes qui se parlent ont une intelligence faite pour comprendre la vérité, un cœur fait pour aimer le bien, une âme enfin capable d'embrasser et de contenir Dieu lui-même. Si ces

femmes devaient passer sur la terre comme la fleur dont le parfum les charme, comme l'oiseau dont le chant les réjouit; si après cette vie tout était fini pour elles : si elles ne trouvaient à la mort que le néant et l'oubli, auraient-elles à changer quelque chose à leurs entretiens ou à leur conduite?

Il est une visite célèbre entre toutes les autres, faite par une jeune femme à une femme plus âgée, visite si sainte et si glorieuse, qu'une fête en rappelle chaque année le souvenir par tout l'univers. C'est celle que Marie fit à Élisabeth sa cousine. Femmes, voilà votre modèle. Comparez cette visite avec les vôtres, et jugez-vous vous-mêmes sur cet exemplaire. Comparez vos motifs avec ceux de Marie; vos conversations avec cet entretien sublime dont l'Évangile nous a laissé un fragment, qui est le plus beau cantique qu'ait jamais pro-

duit aucune créature intelligente, inspiré par le souffle de Dieu. Oh! qu'il y a loin de ce cantique à vos entretiens frivoles et légers, où vous cherchez un aliment et une excitation pour toutes les passions qui agitent votre cœur! S'il fallait chercher la contre-partie de cette visite de Marie chez Élisabeth, ne la trouverait-on pas dans la plupart de celles que se font les femmes du monde?

Marie portait avec elle le Fils de Dieu, l'auteur de la grâce, le principe du salut, la source des chastes désirs et des saintes espérances. La femme mondaine porte dans ses visites l'esprit du monde, cet esprit de mensonge, d'égoïsme et de frivolité qui est opposé de tout point à l'esprit du christianisme. Marie célèbre les louanges de l'humilité, et la proclame la vertu bien-aimée du Seigneur, celle qui attire le plus efficacement ses regards et son amour.

Elle déclare bienheureuses ces âmes que tourmente noblement la faim de la justice et de la vérité, et révèle le vide et la pauvreté de celles qui, riches d'elles-mêmes, croient n'avoir nul besoin de chercher ailleurs un aliment pour nourrir leur intelligence et leur cœur. La femme mondaine, au contraire, cherche dans ses entretiens à repaître sa vanité et son orgueil, en faisant valoir toutes les ressources de son esprit et les vaines richesses de son imagination. Elle proclame et envie le bonheur de celles qui, riches de beauté et de toutes les qualités qui séduisent, savent attirer et retenir auprès d'elles un grand nombre d'adorateurs. Élisabeth, en apercevant sa cousine, sentit tressaillir en son sein l'enfant que Dieu lui avait donné pour consoler sa vieillesse. La femme mondaine soulève et fait tressaillir dans le cœur de celle qu'elle visite les instincts

les plus frivoles, et quelquefois même les passions les plus mauvaises.

Cette peinture excite à la fois en vous l'horreur et le dégoût. Cette comparaison vous épouvante, et peut-être dans la candeur de votre âme la croyez-vous exagérée. Elle est, au contraire, bien au-dessous de la vérité : car votre âge et l'innocence de votre cœur ne me permettent pas de vous révéler tous les mystères de péché, tous les piéges, tous les dangers, toutes les frivolités qui remplissent les journées d'une femme mondaine. Puisse ce que je vous en dis vous en donner assez d'horreur pour vous en éloigner toujours! Puissiez-vous, contente de ce que vous connaissez de ses dangers, ne jamais sentir le désir d'ajouter à ce que vous savez déjà la science funeste que donne l'expérience ! Puissiez-vous ne jamais oublier cete parole de l'apôtre saint Jean : *N'ai-*

mez point le monde, ni ce qui est dans le monde; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.

CHAPITRE IX

La volonté.

L'apôtre saint Jean, s'adressant, dans sa première Épître, à ceux qui sont encore dans l'adolescence, leur disait : *Je vous écris que vous avez vaincu le malin.* Puis, passant à ceux qui, sortis de l'adolescence, sont devenus jeunes, il leur disait : *Je vous écris que vous êtes forts, que le Verbe de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin.* L'Esprit-Saint nous dit dans les Proverbes : *Qui trouvera la femme forte? Son prix est tel,*

qu'elle vaut la peine qu'on aille la chercher jusqu'aux extrémités de la terre. Elle a mis la main aux fortes entreprises. Le courage et la pudeur la couvrent comme d'un vêtement; elle sourira à son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et la clémence est sur ses lèvres. La grâce est trompeuse, et vaine est la beauté : et la femme qui craint le Seigneur sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses œuvres proclament ses louanges aux portes de la ville. Ainsi, selon la parole de l'apôtre, la force est l'apanage de la jeunesse, et elle se manifeste par les victoires de la volonté sur l'ennemi de notre salut. Ainsi encore, d'après le témoignage de Salomon, la plus belle qualité de la femme, c'est la force; et c'est à la force et au courage qu'elle doit ses vrais succès et sa véritable gloire. Quelle est donc cette qualité si précieuse? Dans quelle faculté de l'âme

réside-t-elle? Quels sont les signes qui l'annoncent et les effets qui la révèlent? Quel est le but où elle tend? Quelles sont les récompenses qui couronnent ses victoires?

Le siége de la force est dans la volonté. Être fort, c'est être capable de vouloir avec intensité des choses qui coûtent à la nature, et de les accomplir avec énergie et persévérance. J'ai traité bien des fois ce sujet : mais chaque fois que je l'aborde de nouveau, il me semble n'en avoir rien dit, tant il est inépuisable. Il est devenu d'une telle importance aujourd'hui, qu'on ne saurait jamais y insister trop, et y appeler trop l'attention de ceux qui veulent garder sur cette terre l'intégrité de leur conscience et de leur vie. Hélas! il n'y a, pour ainsi dire, plus de volonté aujourd'hui. Cette noble faculté de l'âme est comme opprimée et vaincue par les

autres facultés qui devaient lui être soumises et se laisser diriger par elle. L'esprit a peut-être acquis plus de vivacité et de pénétration. L'imagination, sollicitée et mise en jeu continuellement par ce mouvement incessant d'images et de sensations que l'agitation de la vie multiplie si rapidement de nos jours, l'imagination est peut-être devenue plus riche et plus variée. Le cœur, ému de bonne heure par les soins et les caresses de la famille, a peut-être plus de confiance et d'abandon. Mais la volonté, qu'est-elle devenue, qu'a-t-elle gagné à ce développement de toutes les puissances de l'âme? Où est sa place parmi elles? Elle qui devait être leur reine, et tenir toujours le sceptre d'une main ferme, elle est devenue, il faut bien le dire, leur servante complaisante, quelquefois même leur esclave avilie.

Il s'est formé contre elle comme une

affreuse conjuration, où tous, amis et ennemis, semblent s'être donné la main pour l'humilier et la réduire à l'impuissance. Bien souvent, en effet, nous devons l'affaiblissement de cette faculté si précieuse à la tendresse excessive ou mal dirigée de ceux qui nous ont élevés, et aux habitudes qu'ils nous ont laissé prendre. Qui s'adresse à la volonté d'un enfant ? Qui lui apprend à vouloir? je dis, à vouloir d'une volonté réelle et ferme; à vouloir contre les caprices de l'imagination, contre les passions du cœur, contre les soulèvements des sens, contre les séductions du dehors : car c'est en cela que consiste la fonction propre de la volonté. Elle nous sert quand tout le reste nous manque; quand l'imagination épuisée semble s'assoupir dans un sommeil profond; quand le cœur fatigué n'a plus de goût pour le bien; quand l'esprit, obscurci

par les préjugés ou l'erreur, craint d'apercevoir la vérité qui le trouble, et fuit la lumière qui le poursuit; quand une passion violente bouleverse les sens, et forme autour de l'intelligence comme un nuage épais qui l'empêche de discerner les objets. C'est alors que la volonté, façonnée et assouplie par l'exercice, saisissant les rênes d'une main ferme et vigoureuse, arrache l'imagination à sa torpeur en la portant sur des objets capables de l'éveiller, anime le cœur en lui présentant quelque sentiment noble et généreux, et applique l'esprit à la considération des vérités qui peuvent l'éclairer et le fortifier.

On s'abuse étrangement sur la nature et l'essence de la volonté. Bien souvent les parents, aveuglés par de faux préjugés, voient avec plaisir et admirent dans leurs enfants l'entêtement et l'opiniâtreté du caractère; et portant avec

une sorte d'orgueil leurs regards dans l'avenir, ils se disent : Cet enfant aura de la volonté. Quelle erreur! Malheureux les parents qui la subissent, et bien plus malheureux encore les enfants qui en sont l'objet! La volonté, quand elle est vraiment forte, loin d'être opiniâtre, est, au contraire, souple et maniable. Aucune force humaine ne saurait faire ployer le bras qu'a roidi un accès convulsif. Direz-vous, à cause de cela, que ce bras est plus fort que celui d'un homme sain et vigoureux? La roideur, non-seulement n'est pas une partie intégrante de la force, mais est encore incompatible avec elle. Et ne serait-ce pas une contradiction dans les termes que d'appeler forte une volonté qui ne peut se mouvoir à son gré, et disposer d'elle-même selon que les circonstances l'exigent?

Ce que vous prenez pour la volonté

dans un caractère opiniâtre n'a rien de commun avec cette noble et précieuse faculté de l'âme. Il en est d'elle comme de toutes les autres. Chacune de ces puissances a, pour ainsi dire, deux étages, dont l'un touche immédiatement aux sens et au monde extérieur, et dont l'autre, élevé au-dessus de tout le sensible, reçoit d'en haut la lumière et le mouvement. La volonté, considérée dans sa partie inférieure, n'est rien autre chose que cet appétit ou cet instinct aveugle qui nous est commun avec les animaux, et qui entraîne invinciblement ceux-ci vers les objets qui leur sont conformes, comme il les éloigne irrésistiblement de ceux pour lesquels ils sentent quelque répugnance. Si la volonté proprement dite consistait dans cet aveugle instinct, l'homme serait vaincu en ce genre par l'âne et le mulet, dont les entraînements et les répu-

gnances sont plus impérieux encore que chez les autres animaux. La volonté consiste bien plutôt dans la faculté de s'élever au-dessus de cet appétit brutal, et de vouloir des choses qu'il ne veut pas. Ceux-là ont une volonté forte, qui peuvent, sans trop de peine, lorsque le devoir l'exige et que la voix de la conscience se fait entendre, suivre cette voix avec docilité, malgré les résistances ou les dégoûts de la partie inférieure. Aussi toute l'éducation de la volonté consiste à l'accoutumer de bonne heure à ne tenir nul compte des goûts ou des répugnances de l'appétit sensible, mais à prendre plus haut sa lumière et sa règle.

C'est une éducation longue et pénible, je le sais, que celle de la volonté. Il en coûte beaucoup pour apprendre à connaître et à juger les choses; mais il en coûte bien plus encore pour ap-

prendre à vouloir. La culture de l'esprit est la partie la moins importante et la plus facile à l'éducation : le point capital, celui qui demande le plus de temps et d'efforts, c'est la culture de la volonté; et, par un étrange renversement des choses, c'est celle que l'on néglige le plus. On s'imagine qu'il sera toujours temps de travailler à former la volonté, ou, ce qui est plus faux encore, que l'âge, l'expérience et les événements suffiront à cette œuvre. Et c'est ainsi que l'on voit tous les jours de pauvres âmes s'aventurer dans la vie sans avoir l'instrument qui seul peut nous la rendre profitable, c'est-à-dire sans avoir une volonté forte, capable de réagir contre les maux et les épreuves auxquels nul ne peut échapper sur cette terre. De là viennent ces impuissances qui rendent inutiles les plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur, ces las-

situdes et ces défaillances qui font qu'on se laisse tomber les armes des mains dès la première lutte, et qu'on est renversé par le moindre souffle. De là ces inconstances et ces incertitudes qui, au moment de l'épreuve, ôtent au cœur toute son énergie et à l'esprit sa clarté, et exposent l'âme comme un jouet aux assauts du malheur.

Si la volonté est négligée dans l'éducation en géneral, elle l'est bien plus encore dans celle des femmes. On en est même venu à cet excès d'aveuglement, de croire qu'une volonté forte est une qualité dangereuse dans une femme, parce qu'étant faite pour obéir, elle doit trouver dans une autre volonté la règle de ses actions. Mais quand même la femme serait condamnée à obéir toujours aveuglément, la volonté ne lui serait pas pour cela inutile. Croit-on qu'il ne soit jamais besoin de

volonté pour obéir? L'obéissance est-elle toujours si douce et si facile, qu'il suffise à une femme de connaître ce qu'on lui demande pour l'accomplir? C'est précisément, au contraire, parce que la femme doit obéir, qu'elle doit avoir une volonté plus forte et plus cultivée. Si elle n'est pas appliquée de bonne heure à exercer cette faculté de son âme; si elle a pris la funeste habitude d'agir sans but, sans réflexion, par caprice, en suivant par un instinct aveugle l'attrait que les objets présentent à son imagination ou à ses sens; si elle n'a pas appris à se vaincre, à placer le devoir au-dessus du plaisir, et la voix de la conscience au-dessus de celle des passions ou de l'humeur, que fera-t-elle en présence d'un mari capricieux peut-être dans ses désirs et opiniâtre dans ses volontés? Que fera-t-elle devant ses exigences ou ses em-

portements? Comment supportera-t-elle les défauts de ses domestiques et de ceux avec qui elle sera forcée de vivre? Comment saura-t-elle, dans les avertissements et dans les reproches qu'elle leur fera, unir dans une juste proportion la douceur et la force, et obtenir ainsi l'effet salutaire qu'elle en attend?

Tout n'est pas fleur, bonheur et lumière dans la vie. Il y a bien des jours d'hiver, des jours sombres, froids et nébuleux, des jours de tristesse, de défaillance et d'amertume, où la femme ne trouve d'asile et de secours que dans une volonté ferme et patiente. La patience est de toutes les vertus la plus nécessaire peut-être dans la vie d'une femme, celle dont elle a le plus souvent besoin pour supporter, sans se laisser abattre par elles, les peines d'esprit et les souffrances auxquelles elle est assujettie. Or la patience est un fruit

de la volonté, et celui qui ne sait pas vouloir ne saura jamais souffrir.

Celui qui descend une rivière avec des vents propices peut laisser là les rames, et s'abandonner au cours de l'eau et au souffle du vent qui enfle ses voiles; mais celui qui doit remonter un courant rapide et voguer contre le vent, a besoin de rames pour lutter contre cette double force qui s'oppose à sa marche. Dans l'adolescence et la jeunesse, vous descendez gaiement le fleuve de la vie, vous laissant emporter par ses ondes rapides, et présentant la voile au souffle de l'espérance, qui l'agite doucement. Les rives fuient loin de vous, offrant à vos regards charmés le spectacle de leurs nuances variées, et vous embaumant du parfum des fleurs qui émaillent leur verdure. Mais ce temps finira bientôt : la douleur n'attendra pas pour vous visiter que la vieillesse

ait glacé votre sang et refroidi votre imagination. Bientôt, dans quelques années peut-être, elle viendra frapper à la porte de votre âme; et il faudra vous résigner à donner asile à cet hôte incommode, et à l'avoir pour compagnon peut-être de toute votre vie. Parmi les jeunes femmes que vous voyez, n'en connaissez-vous que d'heureuses? Et pouvez-vous, sans une illusion volontaire, vous persuader que la jeunesse est un préservatif contre le malheur? S'il vous attaque, comment lutterez-vous contre lui, sans armes ni défense? S'il vous blesse, comment supporterez-vous ses coups? Il est bien imprudent d'attendre, pour s'instruire dans une science, que la pratique en soit devenue nécessaire. C'est surtout dans la prospérité qu'on peut apprendre avec fruit à supporter l'adversité, de même que c'est dans la santé et dans la fleur

de la vie qu'on doit apprendre l'art si précieux de bien mourir.

Apprenez donc maintenant, pendant que vous êtes jeune, à supporter toutes les vicissitudes de la vie. Prémunissez-vous de bonne heure, non-seulement contre l'adversité, mais encore contre la prospérité, qui n'est guère plus facile à porter que la première; non-seulement contre ceux qui mettront votre patience à l'épreuve par leurs procédés injustes ou fâcheux, mais encore contre ceux dont l'affection, les empressements et les flatteries prépareront peut-être à votre vertu des assauts plus redoutables encore. Prémunissez-vous non-seulement contre les autres, mais encore, mais surtout contre vous-même. Apprenez à vous supporter, à souffrir avec courage l'inconstance de votre humeur, les saillies de votre imagination, les fougues de votre caractère, les mouve-

ments violents et déréglés de votre cœur. Accoutumez votre volonté à porter d'une main ferme le sceptre, et à gouverner avec force ces passions qui s'agitent au fond de toute âme humaine, et qui sont de si puissants auxiliaires pour le bien, quand on les a soumises de bonne heure à l'empire de la volonté; mais qui troublent la vie tout entière, et la remplissent d'amertume, dès qu'elles s'affranchissent de ce joug salutaire. N'oubliez pas qu'on a plus besoin encore de volonté pour obéir que pour commander, et que votre condition, loin de vous rendre la volonté moins nécessaire, vous la rend, au contraire, plus indispensable encore; à moins que, souscrivant au jugement injuste et outrageant à la fois dont le monde cherche à flétrir la dignité de la femme, vous ne vous persuadiez aussi, vous, que celle-ci ne doit compter pour

rien dans la famille ni dans la société, et qu'elle est destinée à suivre aveuglément tous les caprices des autres; à moins que vous ne confondiez l'obéissance avec la servitude, et que vous n'autorisiez les préjugés de ceux qui prétendent que la femme ne doit avoir ni pensée ni volonté qui lui soit propre, et que sa vie, dégagée de toute responsabilité, repose uniquement sur la vie d'un autre être chargé de penser et de vouloir à sa place.

Si c'était là votre opinion, je vous dirais : Pourquoi lisez-vous ce livre? Fermez-le, il n'est pas fait pour vous; car, du commencement à la fin, il ne fait que vous rappeler tous les titres de votre gloire et la grandeur de votre dignité. Mettez un bandeau sur vos yeux, de peur qu'ils ne voient la lumière et ne vous découvrent votre honte. Enchaînez votre volonté, dans la crainte

qu'elle ne vous échappe, et qu'elle ne sente l'humiliation du joug que vous lui imposez; et, vous considérant comme une chose inerte, attendez en silence qu'un acheteur vienne vous marchander et calculer ce que vous lui rapporterez de fortune et de bien-être. Car voilà où conduisent les théories païennes du monde sur la condition de la femme; voilà à quel degré d'abjection les femmes elles-mêmes descendent quand, perdant de vue la lumière de la foi, qui donne aux choses leur vrai jour, elles se laissent séduire par les vains systèmes d'un monde sur qui pèsent les anathèmes de Dieu, et que possède l'esprit de mensonge.

Non, la femme n'a point été créée pour la servitude. Dieu n'a point réservé à un sort aussi humiliant toute cette moitié de l'humanité dans laquelle il a choisi sa mère, et en qui brille un

saint reflet de la gloire de Marie. Il a fallu qu'une femme coopérât, par un acte positif de sa volonté, à l'œuvre de la rédemption, et, pour obtenir ce consentement nécessaire, Dieu n'a pas dédaigné d'envoyer à Marie un ange comme ambassadeur. Jugez de ce point de vue combien la volonté est, dans la femme, une chose importante, et n'oubliez pas que, tous les jours encore, le salut d'une famille, d'un père, d'un frère, d'un fils, d'un époux, dépend en grande partie des soins, des prières, de la conduite ferme, sage, douce et prudente à la fois d'une femme chrétienne pénétrée d'un sentiment profond de sa dignité et de ses devoirs, et animée de l'esprit de Dieu.

CHAPITRE X

L'imagination.

L'imagination est la faculté de l'âme qui recueille et apporte à celle-ci les images que fournissent aux sens les objets extérieurs qui nous environnent. C'est l'abeille qui va, dans ses excursions continuelles, cueillir sur chaque fleur la poussière odorante qu'elle recèle au fond de son calice, et qui la rapporte à la ruche pour la façonner et en tirer la cire qui nous éclaire et le miel qui nous nourrit. Votre âme est

comme une ruche toute pleine de mouvement, de bruit et de vie. Le monde extérieur est comme un jardin parsemé de fleurs, dont chacune a sa couleur, son parfum et son éclat particulier. Votre imagination est l'abeille ouvrière de la ruche, dont les sens sont comme les bourdons. Mais au-dessus de l'imagination et des sens plane la volonté, qui, semblable à une reine, peut seule les gouverner et entretenir dans la ruche la paix et l'harmonie. Aussi, dès que la volonté fait défaut, l'imagination et les sens, semblables à des abeilles privées de leur reine, ne font plus qu'errer au hasard, sans direction et sans but, et la ruche est bientôt vide et déserte.

Il vous importe de bien connaître la nature, le but et les fonctions de chaque faculté de votre âme, afin de les retenir toutes dans la sphère que Dieu

leur a tracée, et qu'aucune ne porte le désordre, en voulant empiéter sur les autres. Ce point est plus important encore dès qu'il s'agit de l'imagination, parce que, de toutes les puissances de l'âme, c'est la plus téméraire et la plus ambitieuse, la plus violente et la plus séduisante à la fois. Placée sur les confins de l'âme et des sens, elle est plus accessible aux charmes du monde extérieur, et participe du mouvement inconstant et tumultueux de la partie sensible de notre être. Retenue dans ses limites naturelles, elle est une faculté précieuse, qui nous rend quelquefois plus faciles la perception du vrai et l'accomplissement du bien, en le présentant à l'esprit et au cœur sous des couleurs qui nous le rendent aimable et attrayant. Et, sous ce rapport, elle est un don inestimable de la bonté divine, qui a voulu par elle aider l'infirmité de

notre nature, en lui rendant moins pénibles les efforts que nous sommes si souvent obligés de faire pour triompher de nos mauvais penchants. Mais si, bien dirigée, elle nous aide dans l'accomplissement du devoir, elle devient trop souvent, par notre négligence, une source de dangers et de luttes opiniâtres. Placée entre la volonté et les sens, elle ne doit ni se laisser dominer par ceux-ci, ni s'affranchir de l'empire de celle-là. C'est la première condition pour que nous tirions d'elle tout le profit que nous en pouvons attendre. Et si elle est trop souvent pour nous une cause d'égarement et d'erreur, c'est qu'au lieu d'écouter docilement les commandements de la volonté, elle veut agir d'elle-même, sans direction supérieure; et dans ce cas elle tombe aussitôt, par un juste châtiment de Dieu, sous le joug des sens, dont elle devient l'esclave.

L'imagination, séparée de l'intelligence dont elle reçoit la lumière, et de la volonté qui lui donne sa règle, l'imagination est aveugle dans ses instincts, précipitée dans ses mouvements, impétueuse et inconstante dans son vol, violente et capricieuse dans ses désirs. Elle s'agite et se tourmente incessamment, passant d'un objet à un autre, sautant d'un bond d'une extrémité à une extrémité opposée, de la tristesse à la joie, de l'amour à la haine, de la crainte à l'espérance. Elle grossit démesurément les objets, ou les rapetisse à l'excès, selon le caprice du moment, et présente comme souverainement importantes des choses qui ne sont au fond que des bagatelles. Une parole, un regard, un signe, la préoccupe et l'alarme. Elle se nourrit de soupçons et d'inquiétudes, ou d'espérances factices et de joies trompeuses

Elle se jette avec avidité sur les objets qui lui plaisent, et s'en dégoûte bientôt par un retour soudain et inévitable. Aussi ne doit-on jamais compter sur les impressions ou les sentiments dont elle est la source ; car ils s'effacent aussi promptement qu'ils s'emparent de l'âme, sans qu'on puisse apercevoir la raison de leur naissance ou de leur disparition.

La vie d'une femme qui a laissé imprudemment son imagination se développer outre mesure, est une vie toute factice et extérieure, une vie de mouvement, d'agitation, de bruit, une vie de contraste et d'opposition. Et cet état est d'autant plus dangereux, qu'il se présente souvent sous les formes les plus agréables, et qu'il flatte l'esprit et les sens par le spectacle animé de ses changements rapides et continus. Aussi les femmes douées de ce funeste

présent ont le triste privilége d'attirer tous les esprits médiocres ou superficiels, tous les cœurs légers et sans consistance ; et presque toujours elles finissent par être la dupe de leurs propres impressions, et par se prendre aux filets où leur vanité voulait enlacer les autres.

Que ne m'est-il donné de vous révéler une de ces âmes où l'imagination règne en souveraine, et de vous montrer le vide immense qu'elle y fait! Que ne puis-je dérouler à vos yeux la vie légère, inconstante, tourmentée, ennuyée et fatiguée de ces femmes qui sont devenues le jouet de leur imagination! Dans ces journées allongées par l'ennui, pas un instant donné sincèrement et complétement à Dieu, pas une pensée vraiment élevée, pas une affection profonde, pas un désir sérieux, pas une occupation qui s'élève au-dessus

de la bagatelle. Dans cette multitude de personnes qu'elle voit et connaît, pas une seule qu'elle aime sincèrement et dont elle ait su se faire aimer. Dans ces liaisons multipliées qui amusent sa vie sans la remplir, pas une seule affection profonde sur laquelle elle puisse compter dans ses jours de défaillance et de détresse. Des paroles que les lèvres prononcent et que le cœur ignore, des visites commandées par les convenances ou inspirées par la frivolité, des conversations où l'on cherche mutuellement à se faire illusion et à se tromper : telles sont les occupations, telles sont les joies de cette femme.

Avec de telles dispositions, il ne peut être question de piété sincère ni d'esprit chrétien. La piété réside dans la volonté, et suppose l'amour du devoir : l'imagination abhorre le devoir et ne cherche que le plaisir. La grâce de Dieu

est toute-puissante, je le sais; elle n'est point liée au développement de nos qualités naturelles, et Dieu sait bien, quand il le veut, suppléer à l'imperfection des facultés de notre âme, et déposer les germes d'une vertu solide dans un cœur léger et mal disposé. Mais il n'en est pas moins vrai que parmi les âmes il en est qui sont mieux préparées pour recevoir cette divine semence, et que celle-ci croît plus rapidement dans une terre forte et profonde que dans un sol sec et léger. Or, de toutes les dispositions qui peuvent contrarier en nous l'opération divine, il n'en est pas de plus malheureuse que celle que produit à la longue le déréglement de l'imagination; et le danger de cet état est d'autant plus grand, qu'il est la source, surtout chez les femmes, des plus funestes illusions.

Une femme en cet état passe sa vie

à se tromper elle-même, et à tromper les autres, non par réflexion et de propos délibéré, mais par une illusion fatale et involontaire. Il n'est presque rien qu'elle voie sous son véritable jour : tous les objets lui apparaissent sous des couleurs étrangères. Ne jugeant de la valeur des choses que par l'impression qu'elles produisent sur les sens, ou par le bruit qu'elles font dans l'imagination, elle est déjà, par cette seule disposition, prévenue contre toutes les vérités de l'ordre surnaturel, qui s'insinuent doucement dans l'esprit, sans agiter l'imagination ; et elle reste insensible aux suaves impressions de la grâce, qui touche le cœur d'une façon si douce et si légère, que les sens n'en reçoivent ordinairement aucune secousse. Pour cette femme, la piété est tout extérieure, et se compose uniquement de pratiques, de formalités, de

cérémonies et de spectacles qui, loin de remédier au mal dont elle souffre, l'alimentent, au contraire, en exaltant l'imagination, et en le palliant, pour ainsi dire, sous le voile de la religion. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que cet état va toujours en empirant, et que les illusions dont il est la source ne peuvent pas même être dissipées par cette lumière suprême qui éclaire l'âme au moment de la mort, et qui bien souvent semble comme un reflet de celle du ciel.

Que de femmes, après s'être ainsi trompées pendant toute leur vie, se trompent encore au moment de leur mort, et portent leurs illusions jusqu'au tribunal du souverain Juge! Et c'est alors seulement qu'elles aperçoivent pour la première fois, mais trop tard, la vérité qu'elles ont tenue éloignée de leur esprit, et que, jetant un

regard de désespoir sur leur vie infructueuse et inutile, elles poussent ce cri lamentable qui retentit si tristement dans les sombres demeures de l'éternité : *Nous nous sommes donc trompées et égarées loin du sentier de la vérité!* Ne vous exposez pas à un tel malheur; et, pour cela, surveillez de bonne heure votre imagination, et apprenez à bien régler cette activité qui la dévore, et dont vous pouvez tirer de précieux avantages.

Le premier moyen pour y parvenir, c'est de fortifier votre volonté, et de lui donner cette autorité et cette consistance dont elle a besoin pour gouverner l'imagination. Sans une volonté forte, qui ne s'étonne ni du tumulte des sens, ni du bruit de l'imagination, vous ne réussirez jamais à régler celle-ci et à la retenir dans ses limites naturelles. Vous devez encore vous accoutumer à

ne jamais prendre aucune détermination, et à ne jamais agir sous l'empire d'une impression qui ôte à l'esprit le calme dont il a besoin pour bien juger, et qui altère la paix du cœur. N'oubliez pas que, dans ces moments d'exaltation et de préoccupation, vous ne pouvez ni voir convenablement les choses, ni les exécuter comme il faut. Quand un projet s'offre à vous, et qu'avant que vous l'ayez examiné mûrement il a déjà gagné votre esprit et préoccupé votre volonté, soit en vous inspirant des espérances prématurées ou des craintes irréfléchies, soit en diminuant la liberté de votre esprit et en vous attirant à lui par un instinct aveugle et violent, défiez-vous de ce projet : donnez-vous bien de garde de l'examiner pendant que vous êtes en cet état; mais attendez pour le faire que votre esprit ait retrouvé sa sérénité, votre cœur sa

paix, et votre volonté toute la plénitude de sa liberté.

N'agissez pas tandis que tout ce bruit se fait en vous ; et, malgré toutes les sollicitations et tous les empressements de votre imagination, attendez plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois s'il le faut ; car vous ne pouvez, sans vous exposer à des regrets amers, former un dessein stable au milieu de ces agitations. La prière elle-même ne vous donnerait point en ces circonstances la lumière dont vous avez besoin. Priez pour que Dieu apaise cet orage et rende le calme à votre âme : mais ce n'est point le moment de le prier qu'il vous inspire ce que vous devez faire ; car, préoccupée comme vous l'êtes, vous prendriez peut-être pour la voix de Dieu et de votre conscience les cris de votre imagination exaltée. Quand vous avez une fois bien examiné un projet et pris

sérieusement une détermination, c'est alors le temps d'appeler l'imagination au secours de votre volonté, et de chercher à l'intéresser dans l'œuvre que vous avez à faire, afin de profiter de l'énergie qu'elle donne à l'âme et des lumières qu'elle fournit à l'intelligence, lorsqu'elle est à sa place et qu'elle suit docilement la volonté sa souveraine. N'oubliez jamais que la liberté de l'esprit et du cœur est une condition indispensable pour juger sainement, pour aimer avec sécurité et pour agir avec prudence, et que tout ce qui diminue cette liberté doit vous être suspect, quelque avantageux qu'il vous paraisse; car aucun avantage ne saurait compenser ceux que donnent un cœur libre et un esprit sans préoccupation.

CHAPITRE XI

De la piété.

Ce n'est pas sans raison que la sagesse de nos pères a donné le nom de *piété* au sentiment qui nous élève vers Dieu et nous unit à lui. Et ce nom semble lui convenir encore davantage quand on le considère dans la femme. La piété, en effet, est une affection qui se compose des sentiments les plus familiers au cœur de la femme; elle est un mélange de respect, de dévouement et de tendresse, relevés encore par une certaine nuance de crainte, mais d'une

crainte douce et filiale qui ne gêne en rien l'expansion de la confiance ni l'ouverture du cœur. L'homme est pieux envers Dieu et envers ses parents ; la femme dont la nature n'a encore été altérée par rien de factice est pieuse envers tous ceux qu'elle aime, car dans chacune de ses affections vous trouvez combinées à des degrés divers toutes les nuances de sentiments que nous venons d'énumérer. Mais c'est dans cette piété envers Dieu qu'ils se produisent et s'unissent de la manière la plus intime et la plus frappante.

Le cœur de la femme est affamé de Dieu ; car il a faim du bien et du beau : et, quoi qu'il fasse, il ne saurait jamais se rassasier jusqu'à ce qu'il se soit jeté et comme perdu dans le sein de Dieu, où est la source de tout bien et de toute beauté. C'est donc presque toujours, chez la femme, le cœur qui dans la

piété reçoit les premières atteintes de la grâce, fait les premiers pas dans la vertu, et remplit le principal rôle dans l'accomplissement du devoir. Cette disposition de sa nature, si elle offre de précieux avantages, est sujette aussi à quelques inconvénients. Le cœur est voisin de l'imagination, et se laisse facilement charmer par elle. Souvent aussi son activité se développe et s'exerce aux dépens de la volonté, dont il diminue la puissance et affaiblit l'empire. Bien souvent aussi le cœur est la source d'illusions dangereuses : il entretient et favorise cette sorte de piété tendre et sensible qui se nourrit de sentiments vifs et de belles images, et qui se met peu en peine de vouloir et d'agir. On prie avec ferveur ; on s'attendrit en méditant les mystères de la passion du Sauveur ou en lisant un livre plein d'onction. On se cherche, et

on ne se trouve, hélas! que trop dans ces jouissances, où la nature a bien plus de part que la grâce, et dont l'imagination fait quelquefois tous les frais. On se complaît en soi-même, on s'exalte par un amour-propre qui sait si bien se voiler sous l'apparence de l'humilité, qu'il faudrait un rare discernement pour en apercevoir les plis secrets et profonds. On cherche moins à plaire à Dieu et aux autres qu'à se plaire à soi-même, et pour plusieurs femmes ce genre de piété n'est qu'une forme particulière de la coquetterie et de la vanité qui leur est naturelle.

Avec ces beaux sentiments, en effet, et ces vifs élans du cœur, elles restent immortifiées, sensibles à la flatterie et aux reproches, vaines et curieuses; elles gardent, en un mot, tous les défauts de leur caractère, et la piété ne leur sert en quelque sorte qu'à dissi-

muler ces défauts à leurs propres yeux, et à leur donner une certaine apparence qui les leur rend aimables. Ne demandez point à ces femmes qu'elles brisent leur volonté, répriment les saillies de leur humeur, et combattent énergiquement la vivacité de leur caractère. Ne leur parlez ni de mortification, ni d'abnégation, ni de croix : ce sont là des mots dont elles ne comprennent point le sens ; ce sont là des vertus qu'elles se contentent de sentir et d'exprimer à la manière des artistes, qui, par une heureuse disposition de leur esprit, savent très-bien se pénétrer d'idées et de sentiments auxquels leur volonté est complétement étrangère, et qui n'ont aucune influence sur leur vie. Elles veulent bien monter au Thabor avec Jésus, et l'y admirer dans l'éclat de sa gloire et de sa beauté. C'est là qu'à l'exemple de Pierre elles voudraient

construire leur tente. Mais dès qu'il s'agit de monter le Calvaire à la suite de Jésus-Christ, elles prennent la fuite comme les apôtres. Et s'il leur présente sa croix à porter, elles font les difficiles, et il faut les y contraindre comme Simon le Cyrénéen. Elles multiplient volontiers les prières et les pratiques extérieures qui ne donnent aucune gêne à la nature : elles fréquentent les sacrements, où elles trouvent une occasion et un moyen d'éprouver ces sentiments vifs et tendres dont leur cœur aime à se repaître. Et quelquefois, dans ce fâcheux état, les choses les plus saintes servent ainsi d'aliment à leur amour-propre et à leur sensibilité. La grâce n'est pour elles qu'un auxiliaire de la nature, qui sert à mettre celle-ci en relief et à rendre plus délicate encore et plus vive sa sensibilité. Et bien souvent, hélas! d'illusions en

illusions, ces femmes arrivent au terme de leur vie, riches de feuilles et de fleurs, mais sans avoir jamais porté aucun fruit.

Qu'il n'en soit point ainsi de vous, et, pour éviter toute erreur dans un point si capital, ne cessez point de lire et de méditer les divins enseignements que Jésus-Christ nous a donnés dans les saints Évangiles, et ceux que son esprit a inspirés au pieux auteur du livre de l'*Imitation*, qui est leur plus parfait commentaire. Pesez bien chaque parole, et ne cherchez point à en éluder le sens par des détours et des interprétations qui favorisent votre sensualité. Avant tout, apprenez à bien discerner dans la piété ce qui fait son essence et son but, et ce qui n'est qu'un moyen pour arriver à celui-ci.

C'est une erreur bien commune aujourd'hui de confondre ces deux choses,

qui sont pourtant si différentes, et de négliger le but en attachant une importance excessive aux moyens. La piété ne consiste point dans un langage sublime ni dans des pensées ou des sentiments angéliques : car saint Paul nous apprend qu'on peut parler le langage des anges et n'être qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Elle ne consiste pas davantage dans la connaissance des mystères divins, ni dans les dons les plus excellents de l'intelligence : car, selon le même apôtre, on peut être un prophète et posséder toute la science, sans être pour cela quelque chose aux yeux de Dieu. La foi est une grande chose sans doute, puisqu'elle est le principe et la racine de notre justification, et qu'avec elle on peut tout obtenir de Dieu. Cependant on peut avoir une foi assez vive pour transporter les montagnes, et n'être rien, ab-

solument rien devant Dieu. L'aumône et la miséricorde envers les pauvres sont des vertus excellentes, puisqu'elles rachètent les péchés et qu'elles semblent faire à elles seules la matière de ce jugement terrible que nous aurons à subir après cette vie. Vous pouvez toutefois distribuer tous vos biens aux pauvres, sans que Dieu vous en tienne jamais aucun compte. La mortification nous est recommandée par les livres saints et par tous les maîtres de la vie spirituelle: elle trouve sa perfection et son apogée dans le martyre. Et pourtant, quand même vous écraseriez votre corps par les exercices de la pénitence, quand même vous le livreriez au feu des bûchers, cela pourrait encore ne vous servir de rien.

De toutes ces choses, en effet, aucune ne constitue l'essence de la piété. Une seule jouit de ce privilége: c'est la cha-

rité ; non pas la charité qui se borne à sentir et à parler, mais la charité qui agit et qui pénètre de sa divine influence la vie tout entière ; la charité qui est patiente et bienveillante, qui ne porte envie à personne, qui n'agit point avec emportement, qui ne s'enorgueillit point, qui n'est point ambitieuse, qui ne cherche point ses intérêts, qui ne s'irrite point, ne pense point le mal, ne se réjouit jamais du péché, mais se réjouit du bien partout où elle le voit ; qui supporte tout, qui croit, espère et attend toute sorte de bien des autres. (Ép. saint Paul, Ire aux Cor., ch. XIII.)

La nature de la piété chrétienne nous est encore très-bien représentée dans ces paroles du Sauveur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, prenne sa croix et me suive : car celui qui veut conserver et épargner son âme la perdra ; et celui, au contraire, qui l'aura*

perdue pour moi en la traitant sans ménagement, *la trouvera.* (Saint Matth., ch. XVI.) Être chrétien, c'est marcher à la suite de Jésus-Christ, comme son disciple. Or, pour marcher après lui, il faut, comme il le dit lui-même, prendre et porter sa croix; et, pour prendre sa croix, il faut d'abord se renoncer ou se quitter soi-même. Pour se sauver dans l'autre vie, il faut se perdre en celle-ci; et celui qui se cherche et se trouve ici-bas sera perdu après la mort. Comprenez-vous tout le sens de ce mot: *se perdre* ou *perdre son âme?* Il faut donc que vous soyez pour vous-même comme un objet que vous auriez perdu, qui n'est plus ni sous vos yeux ni sous votre main, et qui éveille à peine en vous quelques souvenirs confus. Voulez-vous encore juger, d'après d'autres paroles de Jésus-Christ, quel est le sens de la piété chré-

tienne? Méditez ces mots pleins d'un sens si admirable : *Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que les âmes violentes*, c'est-à-dire fortes, énergiques et constantes, *qui réussissent à le prendre d'assaut*. Car le mot *rapiunt* exprime l'action d'un homme qui saisit une proie ou qui emporte une cidatelle. Ajoutez à ces textes ces autres de saint Paul : *Si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il ne lui appartient pas*, il n'est pas son disciple. *Or ceux qui sont au Christ ont déjà crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences.*

Loin de moi la pensée de blâmer les pratiques de piété et les prières que l'Église autorise, et qui sont des moyens si puissants pour attirer en nous la grâce, et pour soulever un peu au-dessus de cette terre notre âme appesantie par la multitude de ses désirs ou épuisée par la lutte. Ce que je demande de vous

après Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même et tous les saints, c'est que vous n'y placiez point votre but, que vous ne les considériez jamais que comme des moyens, et que vous mesuriez votre estime pour elles au degré de force qu'elles vous procurent pour atteindre le but de la vie chrétienne, qui consiste à mourir à soi-même et à ne se chercher en rien. Ce que je demande de vous, c'est que vous jugiez de vos progrès dans le bien, non d'après le nombre de vos communions, ou la multitude de vos pratiques, ou la longueur de vos prières, mais d'après les victoires que vous aurez remportées sur vous-même, sur vos passions, sur votre caractère, sur votre humeur. La prière, si elle n'a pour effet de vous porter au mépris et à la haine de vous-même et à l'amour de la croix, et si, au contraire, elle vous entretient dans une

sorte d'assoupissement spirituel en vous cachant le but où vous devez tendre, et en vous retenant dans la voie, au lieu de vous faire avancer ; la prière, loin de vous être utile, peut, au contraire, devenir la source d'illusions dangereuses. Ce que je demande de vous, c'est que vous soyez bien persuadée que celui-là est un menteur qui dit aimer Dieu, et qui n'observe pas les commandements ; ce sont les paroles de l'apôtre saint Jean. Sachez que l'esprit de ténèbres, comme nous l'apprend saint Paul, se transforme quelquefois en ange de lumière, et produit dans notre esprit des clartés factices qui l'éblouissent et l'aveuglent, et excite en notre cœur des ardeurs mensongères qui l'exaltent et l'abusent.

Maintenant que vous connaissez en quoi consiste l'essence de la piété, vous devez apprendre en quelle faculté de

l'âme elle réside ; et cette connaissance pourra vous préserver d'un grand nombre d'illusions et vous montrer la voie que vous devez suivre pour marcher à votre but. La piété doit pénétrer de ses divines influences toutes les facultés de l'âme, et posséder tout votre être ; elle doit, comme nous l'avons dit plus haut, se faire sentir d'une manière spéciale en votre cœur, et en purifier toutes les affections. Mais son siége principal est dans la volonté ; c'est de là qu'elle découle dans les autres puissances, pour les élever et les vivifier. La volonté est, en effet, l'organe, si je puis dire ainsi, ou l'instrument du sacrifice et du devoir. Or c'est dans le sacrifice et le devoir que consiste proprement la piété, puisqu'elle doit réprimer tous les appétits déréglés du cœur humain, et élever la nature au-dessus d'elle-même.

Ce n'est pas une chose médiocre ni

facile d'être pieux et de suivre fidèlement l'attrait de la grâce. Il s'agit, en effet, de sortir de soi-même, et d'entrer dans un ordre supérieur où nous ne pourrions jamais atteindre par nos seules forces. C'est ce que nous indique très-bien le mot de *surnaturel* dont l'Église se sert pour exprimer cet ordre supérieur où la grâce nous élève. Il ne faut donc pas s'étonner des luttes que nous avons à soutenir dans cette transformation ; car tout être tend, par un instinct impérieux, à rester dans sa nature, et ce n'est jamais sans effort qu'il essaie d'en sortir, même pour s'élever plus haut. Aussi l'Esprit-Saint avertit celui qui veut servir Dieu de se préparer à la tentation et à la lutte. Or, de toutes les facultés de l'âme, la volonté est celle qui est la mieux disposée pour la lutte, parce qu'elle ne suit pas dans ses mouvements le plaisir ou l'attrait, comme le

cœur ou l'imagination ; mais elle sait, quand il le faut, s'élever au-dessus des séductions les plus douces, et leur préférer le devoir avec ses difficultés et ses amertumes.

Être pieux, c'est vouloir sincèrement et fortement observer la loi de Dieu; c'est livrer sa volonté à Dieu, pour qu'il en dispose en maître, et n'agir en toutes choses que pour lui plaire. En vain donnerez-vous à Dieu toutes les autres facultés de votre âme, si par un larcin coupable vous vous réservez la plus précieuse, je veux dire la volonté. Il est facile, en effet, quand on la garde pour soi, de faire l'abandon de tout le reste, parce que tout le reste sans elle n'est rien. Aussi la piété seule peut cultiver et former d'une manière utile et profonde la volonté. Sans ce moyen, tous les autres seront inefficaces ou incomplets. Dieu seul, en effet, s'est ré-

servé le privilége d'agir d'une manière intime et profonde sur la volonté. C'est là son sanctuaire ; c'est là qu'il se plaît à habiter et à opérer ces merveilles de grâce et d'amour dont il est si prodigue à l'égard de ses élus ; c'est là que, dans le silence, et quelquefois à l'insu des autres puissances de l'âme, il forme en nous, par un travail lent et continu, l'image de son divin Fils, qui est le caractère essentiel de la prédestination ; c'est là que, malgré les emportements d'une imagination déréglée, malgré les agitations d'un cœur toujours prêt à s'échapper, au milieu des dissipations de l'esprit, des divagations de la mémoire, des amertumes du cœur, du découragement et de la lassitude, il pose dans les profondeurs de l'humilité chrétienne les fondements d'une vertu solide.

Lorsque Jésus-Christ apparut sur la

terre, il y fit descendre avec lui deux biens inestimables : l'un pour son Père, et l'autre pour nous ; et ce sont les anges eux-mêmes qu'il chargea de faire ce partage, ou plutôt de l'annoncer au monde dans la personne des bergers. La gloire pour son Père, la paix pour les hommes, mais pour les hommes de bonne volonté : tels sont les fruits de l'incarnation du Verbe. La paix, c'est les prémices du bonheur du ciel, où cette paix s'épanouira en une béatitude ineffable. Cette paix, il ne tient qu'à vous d'en jouir ici-bas, puisqu'elle a été promise à la bonne volonté.

CHAPITRE XII

De la vocation.

Dieu, qui a tout créé par sa puissance, conserve tout par son amour, et conduit tous les êtres au but qu'il leur a marqué par des voies conformes à leur nature. Il n'a pas voulu que l'homme vécût dans la solitude, et pour cela il lui a donné l'instinct et le besoin de la société, voulant que celle-ci fût également nécessaire pour le développement de son âme et de son corps. Et, comme la société ne peut subsister

sans une certaine variété d'états et de fonctions qui se soutiennent mutuellement, il a mis au fond de notre âme certaines dispositions en harmonie avec l'état particulier où il nous appelle. C'est là ce qu'on appelle la *vocation*. Elle n'est, comme vous le voyez, qu'une forme particulière de cette Providence générale par laquelle Dieu gouverne le monde entier, qui donne au lis son éclat et son parfum, qui veille avec un soin maternel sur la couvée qui vient d'éclore, qui prépare à l'oiseau sa nourriture, et ne laisse pas tomber sans sa permission un seul cheveu de notre tête. Je me sers à dessein des images gracieuses dont Jésus-Christ s'est servi lui-même pour nous révéler le doux mystère de la Providence.

Nier que chaque homme ait une vocation spéciale, c'est le placer au-dessous des plantes et des animaux, puisque

Jésus-Christ nous assure que Dieu s'en occupe avec un soin tout paternel. C'est nier la variété des dispositions qui composent l'ensemble du caractère, et qui est à la fois un des plus grands charmes et un des plus précieux avantages de la société. Se persuader que chacun peut suivre, sans y réfléchir beaucoup, l'attrait du moment, et choisir à son gré son poste en ce monde, c'est aller contre tous les principes du sens commun; et l'application de cette théorie exposerait la société à des bouleversements inévitables. Il y arriverait la même chose que dans une armée, si chacun pouvait y choisir le grade et la fonction qui lui conviendrait le mieux. Au reste, nous ne sommes, hélas ! que trop bien placés pour juger cette théorie insensée d'après ses fruits. Si nous voyons, en effet, la société agitée par des secousses continuelles ; si toutes les

passions s'y déchaînent et s'y combattent avec tant d'acharnement, c'est que personne ne se met en peine de consulter Dieu dans la prière, avant de choisir une carrière. Si personne n'est content dans son état, c'est que personne n'est dans l'état où Dieu le veut. Si la vie est si difficile, si pleine de regrets, de déceptions et d'amertumes ; si les plus belles espérances nous font défaut ; si une sorte de tristesse et d'ennui enveloppe l'existence, même dans les positions les plus heureuses extérieurement, c'est que l'âme porte la peine de sa légèreté ou de sa négligence dans une affaire d'où dépend ordinairement le sort de la vie tout entière.

Oh ! qu'elle est rare aujourd'hui, cette paix douce et solide à la fois, cette quiétude, ce contentement intérieur, cette joie pure et simple qui était autre-

fois le bien le plus précieux des familles chrétiennes, et qu'elles se transmettaient, comme un riche héritage, de génération en génération ! C'est qu'alors la pensée de Dieu et de l'éternité présidait à toutes les actions importantes de la vie ; c'est que Dieu était consulté sincèrement dans la prière et la méditation, toutes les fois qu'il s'agissait de prendre une détermination grave : et en est-il une plus grave que celle qui précède le choix d'un état ? Elle se distingue de toutes les autres, en ce que celles-ci peuvent ordinairement être réparées par d'autres qui en préviennent ou en arrêtent les funestes résultats, tandis que la première a quelque chose d'irrévocable qui lui donne certains traits de ressemblance avec la prédestination.

C'est un moment bien solennel dans la vie que celui où l'âme choisit la voie

qui doit la conduire à son terme. La foi, si elle ouvrait les yeux à sa lumière, lui montrerait en ce moment Dieu au-dessus d'elle, l'enveloppant de son amour ; Jésus-Christ offrant pour elle à son Père, avec un redoublement de tendresse, le sang qu'il a versé pour elle sur la croix. Elle verrait à ses côtés son ange redoublant de sollicitude et de charité, attendant avec une pieuse anxiété l'issue d'une délibération qui doit lui rendre sa tâche ou plus douce ou plus difficile. Un choix mal fait n'est pas irrémédiable, je le sais : car la miséricorde divine nous a rendu le salut toujours possible ici-bas. Elle a, pour prévenir les suites de ces funestes erreurs, elle a des reprises et comme des retours merveilleux dont elle seule a le secret. Mais il est incontestable que le salut est toujours plus difficile quand on a manqué la voie par où Dieu vou-

lait nous y conduire, et que dans l'œuvre de notre réprobation ces erreurs ont une part considérable, et une influence souvent décisive. Que d'âmes, parmi celles qui gémissent dans les ténèbres éternelles, peuvent, en remontant le cours de leur vie, marquer à ce moment solennel le point où a commencé leur égarement !

Ne vous abusez donc point, et ne traitez pas légèrement une affaire de cette importance ; mais songez bien plutôt que, lorsqu'il s'agira pour vous de choisir un état, vous prononcerez en quelque sorte sur vous-même comme un arrêt irrévocable. Jugez, en effet, combien le salut doit être difficile pour une âme qui, n'étant plus aidée dans la conduite de la vie, ni par ses dispositions, ni par son caractère, ni par son tempérament, ni par les circonstances, ni par les hommes, ni par les choses,

est obligée de lutter sans cesse, et contre elle-même et contre les obstacles extérieurs. Aussi le seul parti qui lui reste alors, c'est de se jeter dans le sein de la miséricorde infinie de Dieu, de se donner à lui sans réserve, de correspondre à sa grâce jusque dans les plus petites choses, et de lui demander sans cesse dans la prière la force dont elle a besoin pour supporter les épreuves qui l'attendent dans la vie.

Pour une femme, deux voies seulement s'ouvrent devant elle au début de la carrière. Étrangère le plus souvent à la conduite des diverses professions, et n'y jouant qu'un rôle secondaire, sa délibération ne porte guère sur cet objet, et se concentre, pour ainsi dire, tout entière sur le choix à faire entre le mariage et la virginité. Si nous devions toujours choisir le plus parfait, il n'y aurait pas à choisir longtemps ici : car

l'Église, suivant en cela les enseignements de l'Apôtre, a condamné comme hérétiques ceux qui enseignent que le mariage est un état aussi parfait que la virginité. Mais si tous doivent aspirer à la perfection, si tous peuvent choisir le genre de vie qui y conduit plus sûrement, tous n'y sont pas obligés. Il vous est permis, il vous est même très-utile de tenir compte de vos dispositions et de vos goûts, lorsqu'ils ont les conditions requises pour que vous puissiez y voir l'expression de la volonté divine. Car n'oubliez pas que c'est Dieu qui appelle, et que votre fonction se borne à distinguer sa voix de celle de vos passions ou de vos préjugés. Vous ne devez donc suivre en cette affaire que les attraits ou les dispositions que Dieu vous a données lui-même. Si une femme, par exemple, voulait tenir compte, dans le choix d'un état, de sa vanité, de sa

curiosité, de son amour du monde et de la toilette, ou de quelque autre passion plus coupable encore peut-être, et choisir le parti qui lui donnerait les moyens de satisfaire plus largement ses goûts, Dieu ne serait plus pour rien dans sa détermination, et elle s'égarerait infailliblement : car Dieu ne donne sa lumière qu'à ceux qui la cherchent avec sincérité. Or ceux-là seulement la cherchent de cette manière, qui, dans l'examen de leur vocation, ont principalement en vue sa gloire et leur propre salut.

Si l'on doit tenir compte de ses dispositions naturelles et de l'attrait qu'on éprouve, ce ne peut être assurément pour se ménager l'occasion de satisfaire la nature et de s'épargner les luttes nécessaires à la vie chrétienne. Ce serait, en effet, renoncer au titre de chrétien, et à l'honneur insigne que Dieu nous a fait en nous appelant à une fin supé-

rieure à la nature. S'il est utile de consulter ses goûts et ses inclinations, c'est parce qu'ils sont ordinairement l'indice de la volonté de Dieu, qui nous les a donnés. Ils n'ont donc de valeur qu'autant qu'ils viennent de lui : et c'est là précisément ce qui doit être l'objet de votre étude et de vos recherches, comme aussi c'est là ce qui rend ces recherches quelquefois si difficiles, et ce qui nous expose à des erreurs si funestes.

Il est aisé, en effet, de regarder comme venant de Dieu ce qui n'est que l'effet de nos passions déréglées, ou de quelques mauvaises habitudes que nous avons laissées s'enraciner en nous, et qui se sont, pour ainsi dire, incrustées dans notre nature. Pour qu'une disposition de notre cœur ou de notre caractère puisse être attribuée à Dieu, et avoir quelque valeur dans le choix d'un état, il faut d'abord qu'elle ait reçu la sanc-

tion du temps, cet instrument dont Dieu se sert ordinairement pour imprimer son empreinte aux œuvres qu'il produit en nous. Il faut encore qu'elle ait été constante, c'est-à-dire qu'elle n'ait subi aucune interruption considérable. Un goût passager, né d'hier et qui s'effacera peut-être demain; une inclination qui s'est montrée et a disparu à plusieurs reprises, sans motif solide, ne peut avoir aucune valeur dans une affaire où il s'agit d'engager toute la vie.

Cependant, si le goût que vous sentez en votre cœur pour un état a perdu de sa vivacité, ou même s'est effacé complétement plusieurs fois dans votre vie, vous devez alors étudier les causes et les circonstances de cet affaiblissement s'il coïncide avec une diminution sensible de la piéte ; si, toutes les fois que vous avez senti plus intimement les

touches de la grâce dans la prière ou dans la communion, ce goût s'est réveillé en vous; s'il est toujours devenu d'autant plus vif que vous avez été plus à Dieu, vous pouvez conclure d'une manière à peu près certaine que c'est Dieu qui vous l'a donné, et que c'est, au contraire, votre volonté déréglée qui l'a détruit ou affaibli. Aussi il est très-important, dans l'application de nos goûts naturels, de les comparer à ceux que la grâce de Dieu nous donne, et de les rapporter à ceux-ci, comme nous devons toujours rapporter la nature à la grâce; et si, dans cette comparaison, nous trouvons une opposition entre l'une et l'autre, nous pouvons conclure qu'il y a quelque chose de déréglé dans l'inclination que nous attribuons à la nature, parce que celle-ci, ayant Dieu pour auteur aussi bien que la grâce, ne peut jamais contredire cette dernière,

tant qu'elle reste ce que Dieu l'a faite.

Cette comparaison vous est surtout nécessaire, si vous sentez en vous quelque attrait pour la vie religieuse : car cet attrait, nous poussant à un genre de vie plus parfait, est en soi un don de Dieu, et le plus grand de tous les dons. Et toutes les fois qu'il se produit, il complique singulièrement l'étude de la vocation, et en fait une des choses les plus délicates et les plus périlleuses. Si cet attrait vient de Dieu, et que l'âme le repousse, elle se prépare de lamentables déceptions, et une vie semée d'amertumes et de regrets. Ce n'est pas sans raison que Dieu s'appelle tant de fois dans les Écritures un Dieu jaloux, et que l'Église, dans les litanies qu'elle adresse à Jésus-Christ, lui donne le titre de *jaloux des âmes*. Or, quand il a fait à une âme les avances les plus empressées, et qu'il l'a appelée

à l'insigne honneur de devenir son épouse ; quand il s'est offert à elle pour être son bien, son unique époux et son tout, et qu'il se voit rejeté par une lâcheté ou par une indifférence coupable, son amour se change ou dans une sorte de fureur qui produit quelquefois les plus terribles épreuves, ou dans une indifférence glaciale plus redoutable encore, parce qu'elle entretient l'âme dans une fausse sécurité.

Au reste, si vous sentez en vous quelque attrait pour la vie religieuse, il serait imprudent de votre part de vous en rapporter sur ce point à vos propres lumières. Vous devez, et par humilité, et par prudence, après avoir consulté Dieu dans la prière, consulter quelques personnes éclairées, sages et prudentes, et dont vous soyez bien sûre qu'elles ont vraiment l'esprit de Dieu, et que, dans les conseils qu'elles vous donne-

ront, elles placeront avant tout le désir et le bien de votre âme. Vous ne devez pas craindre d'en consulter plusieurs, si ceux à qui vous vous êtes adressée d'abord ne vous paraissent pas offrir toutes les garanties que vous devez attendre. Car n'oubliez pas que dans cette délibération vous n'avez à recevoir que des conseils, et qu'une confiance trop aveugle dans la parole d'un homme, quel qu'il fût, ne vous ôterait pas devant Dieu la responsabilité de votre choix, ou du moins ne vous préserverait pas des suites funestes de votre erreur.

Vous ne devez point non plus vous départir du respect et de la soumission envers vos parents. Ils ont le droit et le devoir de vous donner des conseils : et chez qui en pouvez-vous trouver de plus désintéressés? Une jeune fille serait bien à plaindre si, au lieu de trou-

ver dans ses parents une tendresse bien réglée et vraiment chrétienne, elle ne leur inspirait qu'un amour aveugle et profane : car c'est en aimant leurs enfants de cette manière que bien des parents les sacrifient, soit en s'opposant à une vocation légitime, soit en ne consultant dans un mariage que leur vanité ou leur intérêt.

———

CHAPITRE XIII

De l'esprit sérieux.

C'est un préjugé malheureusement trop répandu dans le monde, que le rôle de la femme ici-bas est de se rendre agréable et de chercher à plaire. Je ne connais point de préjugé plus outrageant pour la dignité des femmes, ni plus opposé aux enseignements de la religion et de la sainte Écriture; et pourtant il n'est que trop vrai qu'un grand nombre d'entre elles ont contribué singulièrement à le progager en le parta-

geant, ou du moins en agissant comme si elles l'avaient adopté. L'éducation des femmes a été, dans ces derniers temps surtout, dirigée en grande partie d'après cette fausse opinion. Plaire, soit par leurs manières gracieuses, soit par l'élégance de leur mise, soit par l'enjouement de leur humeur, soit par la facilité de leur caractère et la molle condescendance de leur volonté : voilà ce que beaucoup de femmes apprennent dès leur enfance, et continuent d'apprendre dans un âge plus avancé. C'est ce préjugé qui a donné depuis quelque temps une extension si funeste dans l'éducation à ce qu'on appelle les *arts d'agrément*, et qui fait sacrifier à ceux-ci l'enseignement bien plus nécessaire des choses utiles qui instruisent l'esprit d'une manière solide, affermissent le cœur et fortifient la volonté. Que de femmes à qui l'éducation n'a rien

appris autre chose, sinon à flatter le goût des autres en ne se refusant rien à elles-mêmes! Que de femmes, renonçant dès la jeunesse à la dignité et aux glorieux priviléges de leur condition, se résignent tranquillement au rôle subalterne et humiliant que leur imposent les préjugés et les passions d'une société frivole!

Qu'il n'en soit point ainsi de vous; ne laissez point tomber de votre front ni fouler aux pieds l'auréole dont la main de Dieu a décoré votre être. Souvenez-vous que votre âme est aussi noble que celle de l'homme; qu'elle est de même nature que la sienne; qu'elle est, comme celle-ci, illuminée par les saintes illustrations de la foi, attirée vers le ciel par les mêmes espérances, et unie au principe de toute grandeur et de toute vie par la même charité. Et si vous sentez chanceler votre foi dans

votre dignité, transportez-vous au Calvaire. Pendant que Jésus y montait, il n'avait à le suivre que des femmes. Et quand il fut attaché sur la croix, à l'exception de saint Jean, il n'avait encore que des femmes pour témoins de sa mort. Les apôtres, les disciples, tous avaient pris la fuite; et dans cette scène mémorable, où toutes les choses semblaient confondues, le courage et la force semblaient s'être réfugiés dans l'âme des femmes. Aussi, par reconnaissance pour ce dévouement sublime, l'Église a donné par excellence à votre sexe le nom glorieux de sexe dévoué ou dévot.

La frivolité des femmes est en grande partie la cause de cette légèreté que nous apercevons aujourd'hui partout dans les esprits, dans les cœurs, dans les volontés, dans les caractères, dans les habitudes et dans les mœurs, et

qui, montant jusqu'au sommet de la société, se produit jusque dans ses lois et son gouvernement. Pour échapper à cette funeste contagion, appliquez-vous à former en vous cet esprit sérieux et cette gravité qui font comme la majesté de la femme, et qui lui méritent les hommages de ceux-là mêmes qui ne la comprennent pas. La vie d'une femme est bien plus sérieuse que vous ne le pensez. Vous le saurez plus tard; tâchez de vous y préparer dès maintenant, en faisant sérieusement tout ce que vous faites, et en donnant à toutes les actions de votre vie ce poids et cette valeur qui les font agréer de Dieu.

Vous aurez besoin pour cela de lutter contre les exemples des jeunes personnes que vous fréquentez, contre les usages du monde, contre la puissance de l'habitude et des préjugés, peut-être même contre les dispositions de

votre caractère : car il est, hélas! trop vrai que, par un effet de l'éducation qu'elles ont reçue, la plupart des jeunes personnes ont un secret penchant pour la frivolité, et qu'il leur en coûte beaucoup pour prendre le goût des choses sérieuses. Mais souvenez-vous que la récompense qui vous attend est bien digne de la lutte qu'on vous propose; et celle-ci d'ailleurs sera bien moins difficile que vous ne pensez, si vous l'entreprenez courageusement, avec suite et persévérance, et si vous employez les moyens convenables.

Vous devez d'abord attaquer ce penchant à la frivolité partout où vous le rencontrerez. Mais, comme on détruit bien plus promptement une mauvaise plante en l'extirpant par sa racine qu'en en coupant les branches à mesure qu'elles poussent, on réussit aussi bien mieux à corriger un défaut ou à se dé-

faire d'une mauvaise inclination, en l'attaquant dans son principe, qu'en se bornant à en arrêter les mauvais effets. Or c'est dans l'esprit qu'il faut chercher et attaquer le principe de la frivolité. Il y a entre les diverses facultés de l'âme un ordre et comme une hiérarchie qui subordonne les unes aux autres, et qui donne à celles-ci une certaine prédominance sur les premières. En vain essaieriez-vous de donner un caractère sérieux à vos sentiments et à vos actions, si vous nourrissez votre esprit de pensées frivoles : ce sont les pensées sérieuses et fortes qui forment les affections profondes et les actions graves. C'est donc à l'esprit que vous devez vous adresser si vous voulez acquérir ce goût des belles choses qui convient si bien aux femmes. Les sentiments procèdent des pensées, et les pensées et les sentiments produisent des actions. Nourris-

sez donc votre intelligence de pensées sérieuses, et ne l'amusez jamais à ces bagatelles qui occupent l'esprit de tant de jeunes personnes de votre âge.

Ne dites point que ces pensées graves siéent mal à votre jeunesse; qu'elles vous ôteraient une partie de vos agréments; qu'elles vous rendraient à la fois ennuyeuse aux autres et insupportable à vous-même; qu'elles vous donneraient un air pédant et affecté, qui éloignerait les autres de vous et leur laisserait croire que vous les méprisez; que chaque âge a ses goûts et ses habitudes, et qu'il serait trop sévère d'exiger d'une jeune personne qui commence, pour ainsi dire, l'apprentissage de la vie, une gravité de manières et d'inclinations qu'on demanderait à peine d'une femme mûrie par l'expérience. La vie est sérieuse à tous les âges, mais elle ne l'est pas toujours de la même ma-

nière; et la gravité qui convient à une jeune personne est bien différente de celle que l'on attend d'une femme plus âgée. Cette vertu, d'ailleurs, n'exclut point l'enjouement ni la grâce; elle ne fait que les régler et les relever en les contenant dans de justes bornes. On peut donner aux choses les plus sérieuses un tour piquant et vif qui les rend agréables et les fait pénétrer plus facilement dans l'esprit des autres. La vérité n'est jamais triste; et, loin d'obscurcir l'âme où elle séjourne, elle y répand, au contraire, une douce clarté dont les reflets se font sentir sur tout l'extérieur, et donnent à tous les mouvements je ne sais quoi de gracieux et d'aimable qui charme tous ceux qui en sont témoins.

Oseriez-vous dire et penser que, chez une femme, la première condition pour plaire, c'est d'avoir l'esprit vide de

choses sérieuses et adonné à la frivolité? Vous croiriez avec raison faire, en pensant ainsi, un outrage à votre sexe. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il sera toujours temps pour vous de donner à votre âme une nourriture solide, et que l'âge des pensées sérieuses n'arrivera que trop tôt. Quand vous serez plus avancée dans la vie, vous ne recueillerez que ce que vous aurez semé dans la jeunesse; il ne sera plus temps pour vous de prendre un nouveau pli et de former de nouvelles habitudes. Si vous êtes frivole aujourd'hui dans vos pensées et vos sentiments, vous le serez plus tard; et s'il y a sous ce rapport une différence entre la jeunesse et l'âge mûr, c'est que, les goûts et les inclinations s'étant fortifiés en vieillissant, vous deviendrez plus frivole à mesure que vous avancerez dans la vie.

N'avez-vous jamais connu, parmi les

femmes plus âgées que vous voyez quelquefois, de ces âmes dont le vide et la légèreté contrastent si péniblement avec la gravité qui convient à leur âge? Et quoique vous ne deviez point vous permettre de juger les autres, n'avez-vous pas néanmoins été choquée bien des fois déjà par ce contraste? Que ces exemples vous servent et vous fassent conclure que c'est folie de remettre dans l'avenir ce que l'on peut faire dans le présent, et que les défauts comme les vertus se fortifient par le temps et l'habitude. Si vous n'aviez reçu de bonne heure une éducation chrétienne, si les enseignements de la foi, en élevant votre esprit et votre cœur au-dessus de la terre, ne vous avaient déjà familiarisée avec les choses les plus sérieuses, vous pourriez peut-être regarder comme difficiles ou même impraticables les conseils que je vous donne en ce moment.

Mais qu'y a-t-il de plus sérieux, de plus opposé aux inclinations de la nature, de moins accessible à la déplorable légèreté de notre esprit, que les vérités de la religion et les réflexions qu'elles doivent nous inspirer? Et cependant, ces vérités, vôus devez les méditer, vous en pénétrer, afin de les pratiquer dans la conduite habituelle de votre vie. Vous devez penser à Dieu, au salut de votre âme, à la brièveté de votre vie, à l'éternité qui la suit, aux devoirs que la religion vous impose. Vous devez prier Dieu, revenir de temps en temps sur vos actions et les soumettre à un examen sévère, descendre au fond de votre conscience pour en sonder les replis. Vous devez, dans vos actions extérieures, manifester le caractère sacré que vous avez reçu par le baptême, et vivre d'une vie supérieure à celle que produit l'esprit du monde : car s'il n'y

a aucune différence entre votre conduite et celle d'une jeune personne qui ne prend pas pour règle de la sienne les préceptes de l'Évangile, à quoi vous servirait le titre de chrétien ?

Ce titre seul vous impose donc l'obligation d'être sérieuse dans vos pensées et dans vos goûts. La pratique des vertus chrétiennes suppose et développe en même temps l'amour des choses sérieuses; elle ne croît point dans une âme superficielle, et ne peut être que stérile dans un esprit léger. Songez que vous êtes précisément à cet âge, situé entre l'enfance et l'âge mûr, où il n'est plus permis de s'amuser aux bagatelles, et où il faut déjà se préparer aux devoirs austères que vous aurez bientôt à remplir. Vous êtes à cette époque solennelle qui doit décider de toute la suite de votre vie, et où vous avez besoin de toute la réflexion de votre es-

prit et de toute l'application de votre volonté pour former en vous les goûts, les habitudes et les vertus qui seront plus tard votre trésor le plus précieux. Votre occupation en ce moment doit être de vous frayer la route que vous aurez à parcourir. Cette route sera ce que vous l'aurez faite, étroite ou large, unie ou raboteuse, selon la peine que vous aurez prise pour la bien disposer.

Si, au lieu de travailler fortement à cette œuvre si importante, vous vous amusez dans une oisiveté stérile; si vous vous égarez à droite ou à gauche dans les sentiers qui s'ouvrent devant vous, et dont le charme vous attire, vous regretterez, mais trop tard, votre légèreté; la route de la vie sera pour vous difficile; et bien des fois, accablée de lassitude et n'en pouvant plus, vous vous reprocherez amèrement d'avoir si peu profité du temps le plus précieux

de votre vie. Oh! qu'elle est triste la vieillesse pour les femmes qui n'ont jamais nourri leur esprit que de pensées frivoles! Ne trouvant point en elles-mêmes de société ni de ressources qui puissent dissiper leurs ennuis, et ne pouvant plus demander de consolations au monde qui les dédaigne et qui les fuit, elles sont condamnées à une triste solitude, et se consument de dégoût et d'ennui.

Pour une femme sérieuse, au contraire, la vieillesse a un charme particulier, qui attire autour d'elle tous les esprits graves et réfléchis. Je ne sais quelle douce jeunesse respire en ses entretiens et dans toutes ses manières. Sa pensée n'a rien perdu de sa fraîcheur; ses affections ont conservé leur vivacité; le feu de son regard, tempéré par l'habitude de la réflexion et la gravité des pensées, donne à ses traits quelque

chose d'aimable et de majestueux à la fois. Sa parole éclaire; ses conseils fortifient; ses reproches guérissent le cœur et le font rentrer en lui-même. Le cercle de ses amis, loin de diminuer, s'étend tous les jours davantage. Elle n'a jamais été courtisée, mais aussi elle n'est ni délaissée ni méprisée. Dans sa jeunesse, elle n'a point connu les flatteurs; elle ne connaîtra point les ingrats dans sa vieillesse. Elle n'a point cherché à plaire par des agréments factices, elle a su s'attacher un grand nombre d'amis, dont le cercle fidèle lui rappelle, jusque dans les derniers jours de sa vie, les plus belles années de sa jeunesse. Rien n'a changé en quelque sorte autour d'elle, ni les hommes ni les choses, parce que son esprit a toujours été grave dans ses pensées, et que son cœur n'a jamais eu que des affections solides. Et pendant que les com-

pagnes de sa jeunesse languissent et se dépitent dans le triste isolement de leurs vieux jours, elle, toujours la même, voit se presser autour de sa personne une multitude d'âmes avides de l'entendre et de profiter de son expérience.

La jeunesse sérieuse prépare une vieillesse douce et agréable; une jeunesse légère et dissipée prépare, pour un âge avancé, des jours tristes et désolés. Ne vous confiez point dans votre jeunesse; elle passera bien vite : l'éclat de vos yeux perdra de sa vivacité; la fraîcheur de votre visage s'effacera; l'espérance qui surabonde dans votre âme fera place aux tristes souvenirs; à la joie qui pétille en votre cœur succèderont la douleur et l'ennui. On vous flatte, on vous loue aujourd'hui; bientôt tout vous fera défaut, la force, la santé, la gaieté, le monde avec ses séductions et ses flatte-

ries. Il ne vous restera plus que Dieu et votre âme. Que ferez-vous, si vous n'avez jamais appris à causer intimement avec l'un et l'autre?

CHAPITRE XIV

Du choix des compagnies.

Le bien et le mal sont contagieux ici-bas, surtout à votre âge, où les sympathies sont plus vives, où le cœur, plus sensible et plus ouvert, reçoit plus facilement ces émanations mystérieuses qui s'échappent de l'âme de ceux que nous aimons, et que la parole nous apporte encore toutes fraîches et toutes vives. Il n'est point de précautions trop minutieuses en cette matière. Il y faut une prudence telle, que votre esprit

tout seul n'y pourrait suffire, et que vous avez besoin d'être dirigée et conseillée par d'autres, et surtout par votre mère, qui est dans ces conjonctures votre premier guide. Que de femmes doivent aux exemples et aux leçons d'une amie l'amertume qui remplit leur cœur, et le remords peut-être qui tourmente leur vie! Mais, sans parler de ces sociétés dont le danger trop souvent frappe aussitôt les yeux, et qui portent par là même en quelque sorte leur préservatif avec elles, croyez-vous que vous n'ayez rien à perdre dans ces liaisons dont le nœud est dans les instincts les plus frivoles du cœur, qui reposent sur je ne sais quelle conformité d'humeur ou de caractère, et dans lesquelles les âmes se touchent par les côtés les plus faibles et les plus légers? Que met-on en commun dans ces intimités, sinon des pensées sans consistance, de vaines

espérances, des désirs précoces ou impatients, des aveux indiscrets, des paroles imprudentes, des interrogations téméraires, des réponses plus téméraires encore?

Toute société où vous n'avez rien à gagner ni pour l'esprit ni pour le cœur, est dangereuse pour vous; et vous devez vous l'interdire, à moins que des convenances impérieuses ou la volonté de vos parents ne vous l'imposent; car tout ce qui peut affaiblir en vous l'estime du temps et l'amour des choses sérieuses est préjudiciable à votre âme. Votre société la plus chère doit être celle de votre mère. Sa vie doit être comme un livre ouvert devant vous; ses leçons et ses exemples, son expérience et ses conseils, doivent être pour votre âme une mine inépuisable d'enseignements utiles et précieux. Il faut plaindre grandement une jeune per-

sonne pour qui la société de sa mère est une fatigue ou un ennui, et il faut craindre qu'elle ne soit punie plus tard de cette coupable indifférence.

A votre âge, le cœur a besoin de confiance et d'épanchement. Ce serait le mettre à de trop rudes épreuves, et l'exposer peut-être à une réaction funeste, que de vouloir le priver complétement des consolations qu'il peut trouver dans des liaisons sincères et légitimes. Vous devez le ménager, et ne pas le traiter trop sévèrement, à moins que Dieu, par un attrait particulier, ne vous appelle à un détachement parfait. Car bien souvent, en lui refusant une juste satisfaction, on l'irrite, et l'on ne fait qu'accroître ses désirs et rendre ses besoins plus impérieux. Mais s'il est dangereux de contraindre le cœur au silence et à l'inaction, il l'est bien plus encore de le nourrir d'affections frivoles,

et de l'engager dans des liaisons factices et sans aucun fondement solide. Il n'est rien qui l'use autant, et qui en épuise autant la séve, que l'habitude de ces sentiments exagérés ou puérils, et dont bien souvent l'imagination fait tous les frais. On finit par le dessécher et l'épuiser : on y creuse un vide semblable à celui que laisse une nourriture peu substantielle, et il devient bientôt incapable d'aucun sentiment fort et généreux.

La frivolité du cœur n'est pas moins dangereuse, et ne produit pas des effets moins désastreux dans la vie d'une femme que celle de l'esprit, dont elle est presque toujours le résultat. Combien de femmes se trouvent désarmées et impuissantes dans les circonstances importantes de la vie, pour avoir négligé les affections de leur cœur pendant la jeunesse! Combien sont inca-

pables d'accomplir un devoir qui coûte à la nature, parce qu'elles se sont accoutumées de bonne heure à suivre en tout l'attrait du plaisir! Combien gardent jusque dans un âge avancé cette légèreté, cette facilité dans le choix de leurs affections sans pouvoir être jamais corrigées par les déceptions qu'elles éprouvent ni par les durs avertissements de l'expérience! Accoutumez-vous à respecter votre cœur, et à faire grand cas des moindres choses qu'il donne, car tout ce qui vient de lui est précieux, et ses affections ne sont pas une chose de peu de valeur qu'il soit permis de traiter légèrement.

Lorsque vous sentez un attrait qui vous porte vers quelque jeune personne de votre âge, ne le suivez pas aveuglément, et prenez bien garde qu'il ne vous domine avant que vous en ayez bien étudié la nature et les motifs. Car

si nous devons nous proposer toujours dans nos actions une fin digne de nous, c'est surtout lorsqu'il s'agit de livrer son âme par la confiance ou l'amitié, puisque c'est par là que nous donnons le plus de notre substance, et que nous recevons davantage de celle des autres. Dans ce commerce intime que forme insensiblement l'habitude de se voir et de se parler, il se fait comme une pénétration réciproque qui exerce l'influence la plus profonde sur toutes les facultés de l'âme, sur les convictions de l'esprit, sur les sentiments du cœur, sur les habitudes du caractère, et souvent même sur la composition de l'extérieur. Le bon sens de nos pères a exprimé cette vérité par un de ces proverbes qui leur étaient si familiers : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.* Vous avez entendu sans doute plus d'une fois ces paroles; mais vous

n'en avez peut-être jamais approfondi le sens. Puissiez-vous ne jamais l'apprendre aux dépens de la paix de votre cœur ou de votre conscience!

Réfléchissez donc sérieusement avant de choisir celle que vous devez admettre à votre intimité. Et cette intimité, telle que je l'entends ici, n'est pas seulement celle qui repose sur une confiance mutuelle et un abandon réciproque, mais encore celle qui résulte de l'habitude de se voir et d'être ensemble. Cette dernière, en effet, est quelquefois plus dangereuse encore que la première, parce que le cœur, ne s'y croyant point intéressé, est moins sur ses gardes, et reçoit ainsi plus facilement la contagion de la parole ou de l'exemple. Examinez bien quelle est la nature de l'attrait que vous sentez, et quelles sont les choses qui l'ont fait naître; si ce sont des qualités solides et

capables de faire impression sur une âme droite et sérieuse, ou si ce sont seulement de ces qualités apparentes et superficielles que le monde estime, et qui séduisent les esprits légers; ou bien encore si ce sont des défauts qui flattent votre nature dans ce qu'elle a de moins bon, et que vous ne trouvez aimables peut-être que parce que vous les partagez vous-même. Dans ce dernier cas, il n'y a point à balancer pour vous: vous ne pouvez sans danger engager une liaison qui aurait pour effet inévitable, ou de fortifier en vous les défauts que vous avez déjà, ou de vous communiquer ceux que vous n'avez pas encore.

Si votre attrait repose sur des motifs légers, sans vous imposer comme un devoir rigoureux l'obligation de le combattre, je vous exhorte du moins à prendre toutes les précautions que la

prudence exige, et à ne point vous engager trop avant dans une liaison aussi futile. Mais si vous êtes attirée vers une jeune personne de votre âge par une douce sympathie de caractère, par une sainte communauté de pensées et de sentiments, par le désir d'accroître et de fortifier en vous l'amour du bien et la pratique de la vertu, oh ! vous pouvez alors suivre en toute sécurité cet attrait et en espérer les plus heureux résultats. Mais encore devez-vous vous défier de votre propre jugement, que n'a point mûri l'expérience, et ne pas vous abandonner tout d'abord aux sentiments de confiance et d'amitié que vous éprouvez. Et d'ailleurs une liaison, pour être solide et durable, doit être calme, sans précipitation, sans cette impétuosité qui fait violence au cœur et l'entraîne : elle doit être le fruit du temps, faire chaque jour quel-

que nouveau progrès. Loin de troubler et de distraire l'esprit, loin de rendre plus pénible au cœur l'accomplissement du devoir, elle doit être, au contraire, un secours et un appui pour le bien.

Les âmes qui s'aiment véritablement d'une affection sérieuse et chrétienne sacrifient volontiers au devoir le plaisir d'être ensemble, ou plutôt, le plaisir le plus vif pour elles est celui de faire le bien et d'aller où Dieu les appelle. Aussi, loin d'être l'une pour l'autre un obstacle dans les circonstances où leur amitié semble intéressée, elles savent se mettre avec un noble courage au-dessus de toutes les considérations, et s'enflammer mutuellement d'une sainte ardeur, faisant taire devant la voix de la conscience la voix de leur affection. Voilà comment on doit s'aimer. Voilà les affections que Dieu bénit et récom-

pense, et dont les fruits heureux se prolongent quelquefois jusqu'au delà de cette vie.

Vous devez à la Providence divine de grandes actions de grâces, si elle conduit près de votre cœur une âme que vous puissiez aimer de cette sorte; car c'est un des dons les plus précieux qu'elle puisse tirer des trésors de sa miséricorde. C'est à votre âge surtout que ces liaisons se forment plus facilement, parce qu'alors le cœur est plus tendre et plus confiant. Combien de femmes doivent en grande partie le calme de leur âme et la paix de leur conscience aux sages conseils et à la douce influence d'une amie qu'elles ont rencontrée au printemps de leur vie, et dont la main les soutient encore dans un âge plus avancé! Il y a dans l'existence d'une femme bien des circonstances délicates et difficiles où elle a

besoin d'ouvrir son cœur et d'avoir une direction ou un appui. Quand la lumière s'éteint ou s'obscurcit dans la conscience ; quand le cœur, sollicité par l'attrait du plaisir, sent chanceler son énergie ; quand l'esprit, incertain et troublé, peut distinguer à peine la ligne du devoir à demi effacée par les préjugés ou les passions, oh ! qu'une femme est heureuse quand elle peut invoquer alors une amie fidèle et éprouvée, lui tendre la main en lui criant : Venez à mon secours ! Car il y a bien des choses qu'une femme ne peut confier qu'à une femme, et qu'il serait imprudent néanmoins de confier à une autre dont elle n'aurait pas encore éprouvé l'amitié, la discrétion et la sagesse.

CHAPITRE XV

De la toilette.

Le soin du corps et de la toilette est un écueil pour beaucoup de femmes qui, sérieuses d'ailleurs et dans leurs pensées et dans leurs affections, sont quelquefois plus esclaves de leur toilette et de leur corps que les femmes les plus frivoles. C'est vraiment une grande misère que cette sollicitude inquiète pour la partie fragile et périssable de notre être, et que cette importance attribuée à des bagatelles par des es-

prits élevés d'ailleurs. Et l'on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de tristesse profonde quand on pense qu'une portion considérable de la vie des femmes dont l'intelligence est plus cultivée se perd en de telles futilités. Pourrait-on croire, si on ne l'avait vu de ses yeux, que le nœud d'un ruban, la couleur d'une robe ou la forme d'une coiffure, peut devenir une affaire capitale pour une créature intelligente destinée à contempler un jour avec les anges la majesté de Dieu?

S'il est si peu de femmes qui sachent tirer un parti convenable des heureuses dispositions de leur esprit et de leur cœur, et de l'éducation qu'elles ont reçue, il faut l'attribuer en grande partie aux préoccupations de la toilette et de la mode : car rien ne rétrécit l'esprit et ne resserre le cœur comme le soin excessif du corps. L'âme négligée

et humiliée semble se venger de l'affront qu'on lui fait, en gardant enfouis ses plus précieux trésors. Avec une femme vaine et recherchée dans sa mise, aucune conversation sérieuse n'est possible. Elle dissertera des heures entières sur la forme ou la qualité d'une étoffe; mais si la conversation vient à tomber sur quelque objet sérieux et capable de fixer l'attention d'un esprit élevé, vous apercevrez aussitôt sur ses traits la distraction et l'ennui.

Ayez un soin convenable de votre corps : car il est le temple de Dieu, qui y a déposé un germe précieux d'immortalité. Mais tenez-le toujours à sa place; et puisqu'il est la portion la moins noble de votre être, ne le laissez jamais empiéter sur les droits et les priviléges de l'âme, dont il doit être le serviteur docile et soumis. Évitez dans votre toilette tout ce qui sent la frivolité, ce qui

trahit le désir de plaire ; mais évitez par-dessus tout ce qui blesse le moins du monde la modestie. N'oubliez pas que cette vertu est un des plus beaux ornements de la femme ; qu'elle est comme le reflet de cette pureté qui embellit son âme, et que la femme qui en est privée est comme une fleur sans éclat ni parfum. Vous devez vous conformer aux usages de votre pays et de votre condition, sans en être néanmoins jamais l'esclave ; mais votre âme doit planer comme une souveraine au-dessus de toutes ces petitesses, et conserver dans une noble indépendance sa gloire et sa majesté.

N'imitez pas ces femmes qui, esclaves de la mode, en subissent avec une aveugle docilité tous les caprices ; qui recherchent avidement tout ce qui est nouveau, afin de s'en parer les premières, et d'acquérir ainsi la vaine ré-

putation d'une femme de bon goût. Celles qui se croient obligées d'avoir recours aux séductions de la mode et de la toilette pour produire au dehors une impression favorable, se rendent par là un bien triste témoignage du vide de leur esprit et de l'indigence de leur cœur. Celles qui se distinguent par des qualités et des vertus solides sont averties par un instinct secret et sûr de placer plus haut leurs espérances. Modestes et réservées, elles plaisent sans le chercher, ou plutôt parce qu'elles ne le cherchent pas. Le sentiment qu'elles inspirent, toujours noble et pur, ne trouble ni celui qui le donne ni celle qui en est l'objet. Partant des profondeurs de l'âme, il ne fait, pour ainsi dire, que traverser les sens sans s'y arrêter, et va réveiller dans une autre âme les instincts les plus saints et les plus généreux.

A votre âge, le plus doux charme, :'est la simplicité et la candeur. Le nonde lui-même, si facile pourtant lans ses jugements, ne vous pardonıerait pas ce qui sent la recherche ou 'apprêt. Vous n'auriez donc pas même ɔour excuse en ce genre les usages ou es convenances, derrière lesquels se ·etranche et s'abrite la frivolité de tant le femmes plus âgées. Profitez donc le cette trêve que le monde donne en ɿuelque sorte à votre modestie, pour ıcquérir l'habitude de la simplicité dans votre toilette et dans votre extérieur; :t une fois que vous l'aurez acquise, il vous sera facile de la conserver plus ;ard, et de la défendre contre les séducions et les exemples que vous aurez sous les yeux. Apprenez à former votre goût, c'est le meilleur moyen de vous préserver plus tard des caprices de la mode, dont la plupart choquent les lois

du goût, plus encore peut-être que celles de la modestie : car le beau et le bien se tiennent par des liens plus intimes qu'on ne le pense, et ils ne sont tous les deux que les divers aspects du vrai. Ce qui est véritablement beau ne peut donc jamais être opposé au vrai ni au bien. Et c'est pour cela que la dépravation du goût coïncide bien souvent dans l'histoire d'un peuple, ou dans la vie d'un homme, avec la dépravation du cœur et des mœurs.

Vous ne vous tromperez point dans le jugement que vous porterez des choses, si vous avez toujours devant les yeux ces deux principes sur lesquels repose la théorie du goût tout entière, à savoir, qu'il n'y a de beau que ce qui est vrai et bon, et qu'il n'y a ni vérité ni bonté dans les choses sans une parfaite simplicité. Si vous réglez votre

mise et tout votre extérieur d'après ces deux principes, vous serez irréprochable devant votre propre conscience, et aux yeux même du monde le plus exigeant : car la simplicité plaît toujours ; elle a des charmes qui lui sont propres et qui lui gagnent tous les cœurs. N'oubliez jamais que vous êtes chrétienne, que vous avez, au jour de votre baptême, renoncé aux pompes et aux vanités du monde, et que, s'il vous est permis de vous conformer aux usages qui n'ont rien de contraire aux maximes de l'Évangile, vous devez, dans votre mise comme dans tout le reste, manifester le caractère glorieux que Dieu a imprimé dans votre âme. Il est nécessaire qu'il y ait sous ce rapport une différence notable entre une femme chrétienne et celle qui, incrédule ou indifférente, ne cherche point dans les préceptes de l'Évangile la règle de sa conduite.

Votre mise doit être grave et modeste ; et c'est par là surtout qu'elle se distinguera de celle des femmes qui sont esclaves du monde. Saint Paul disait aux chrétiens de son temps : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est près de vous !* Qu'il y a un sens profond dans ces paroles ! et comme elles expriment bien les motifs pour lesquels un chrétien doit être modeste ! Vous le serez sans peine et sans effort si vous vous accoutumez à marcher dans la présence de Dieu, c'est-à-dire si vous vous représentez vivement par la foi que Dieu est près de vous, qu'il vous regarde, et qu'il vous demandera compte un jour de chacune de vos actions. Ayez souvent présente à l'esprit cette pensée que saint Paul rappelait aux Corinthiens, à savoir, que nous sommes en spectacle au monde et aux anges.

Appliquez-vous à bien pénétrer le sens de ces divines paroles, et elles vous serviront merveilleusement à régler tous les mouvements de votre âme et de votre corps. Il y a dans l'homme, et peut-être plus encore dans la femme, un certain besoin de se faire remarquer, de se donner, pour ainsi dire, en spectacle à quelqu'un, et d'attirer sur elle ses regards et son attention. En un mot, il lui faut des spectateurs dont les applaudissements la soutiennent et l'encouragent, et dont les reproches la fassent rentrer en elle-même. Or comment est-il possible de se donner en spectacle aux hommes, quand on sait par la foi que Dieu et les anges ont les yeux fixés sur nous, et assistent avec un intérêt plein de tendresse et de sollicitude, non-seulement à toutes nos actions extérieures, mais encore à tous les mouvements les plus intimes de

notre âme? N'y a-t-il pas, dans cette seule pensée bien méditée, de quoi contenter tous les désirs du cœur, et de quoi réprimer efficacement cette vanité secrète qui nous porte à chercher parmi les hommes des témoins et des approbateurs? Méditez encore souvent ces paroles de saint Paul à Timothée : *Que les femmes soient vêtues comme l'honnêteté le demande; que leurs ornements soient sobres et modestes, et qu'ils ne consistent point dans les cheveux frisés, dans l'or ou les pierreries, ou de riches habits; mais qu'ils soient comme ils conviennent à des femmes dont les bonnes œuvres annoncent une piété sincère.*

Au reste, ce serait une erreur bien grande de votre part, si vous pensiez que la recherche dans la mise est nécessaire à une jeune personne pour plaire, c'est-à-dire pour inspirer ces sentiments d'estime et d'affection qui

préparent quelquefois une alliance convenable sous tous les rapports. Si vous deviez principalement à votre toilette et à vos agréments extérieurs un mariage avantageux en apparence, soyez persuadée que vous y trouveriez bien des déceptions; car celui qui, mettant, pour ainsi dire, de côté les qualités essentielles dans une femme, se laisse gagner seulement par les charmes de son extérieur, fait injure à celle-ci, et lui prépare, ainsi qu'à soi-même, des regrets amers pour l'avenir. Si vous compreniez bien vos véritables intérêts et dans cette vie et dans l'autre, loin de chercher dans la toilette un moyen de plaire, vous craindriez, au contraire, d'être redevable à des avantages aussi futiles de l'affection qu'on vous témoignerait; et au lieu de vous prémunir contre la recherche de la toilette, ceux qui vous aiment et vous veulent du

bien seraient contraints d'exciter, pour ainsi dire, votre amour-propre, et de stimuler votre négligence.

Les sentiments qu'une femme inspire tirent leur prix de celui des motifs qui les ont fait naître, et des moyens qu'elle a employés pour cela. Que doit donc être une affection déterminée par les raisons les plus futiles, et par des qualités purement extérieures et indignes de fixer l'attention d'une nature intelligente? Mais je ne sais quelle fascination aveugle la plupart des femmes sur leurs véritables intérêts, et leur fait attacher une importance excessive à des avantages qui n'ont aucune consistance par eux-mêmes, pendant qu'elles négligent ceux qui pourraient faire impression sur des âmes fortes et profondes. Elles se plaignent de l'oubli où on les laisse et de la place qu'on leur assigne dans la société, et elles font

tout ce qui peut justifier cet oubli et entretenir l'idée bien souvent exagérée qu'on a de leur frivolité naturelle. Si tant d'hommes qui ne les ont connues que par le mauvais côté de leur nature ont une si mince idée de leur intelligence et de leur caractère, ne doivent-elles pas s'imputer en grande partie à elles-mêmes les jugements défavorables et les préventions dont elles sont l'objet? Si l'on voit les femmes plus empressées de soigner leur corps que de cultiver leur âme, plus avides de plaire par les agréments extérieurs que par les qualités solides, n'est-on pas amené à penser qu'en agissant ainsi elles suivent l'instinct de leur nature, qui ne trompe jamais, et qu'elles prendraient bien plus de soin de leur intelligence et de leur volonté, si elles pensaient qu'il leur fût possible de produire ainsi l'effet qu'elles cherchent dans les agréments extérieurs.

CHAPITRE XVI

Du désir de plaire.

Dieu, après avoir créé l'homme, vit qu'il ne lui était pas bon de rester seul; et, pour le consoler dans sa solitude, il tira de son corps, près du cœur, la matière dont il lui fit une compagne. Cette origine de la femme nous en dit plus sur sa nature et sur la fin que Dieu s'est proposée en la créant, que les systèmes les mieux arrangés et les théories les plus belles. L'homme a été tiré de la terre : la femme a été formée d'un corps déjà organisé et pénétré d'un

souffle de vie. L'homme a été créé pour régner sur le monde extérieur, pour gouverner les animaux que Dieu avait soumis à son empire : la femme a été créée pour être la compagne de l'homme, pour distraire et charmer sa solitude, et pour partager avec lui la puissance et les dons qu'il avait reçus de Dieu. Il n'est donc pas étonnant que la femme éprouve au fond de son cœur un désir secret de plaire et d'être agréable. Elle ne fait en cela que suivre l'instinct de sa nature, instinct que la main du Créateur a imprimé jusqu'au fond de son être le jour où il l'a formée.

Mais la femme serait infidèle à sa nature et aux desseins de la Providence, si elle cherchait à plaire par des moyens indignes d'elle, et par des qualités qui lui sont communes avec les êtres inférieurs qui ont été soumis à son empire. Avant d'envoyer à Adam

ce sommeil mystérieux pendant lequel il devait tirer de son corps celui de la femme, Dieu amena devant lui tous les animaux, pour qu'il les considérât, et qu'il connût bien l'étendue de son domaine. Et Moïse, après avoir raconté ce fait, ajoute que, parmi tous ces animaux qu'il passait en revue, Adam ne trouvait point d'être qui lui fût semblable. Comprenez-vous tout le sens et toute la portée de cette parole? Aucun de ces animaux ne pouvait offrir à Adam un aide et une société, parce qu'aucun d'eux n'avait une âme comme la sienne, et ne pouvait entrer avec lui dans ce doux commerce de pensées et de sentiments qui fait le charme et le soutien de la vie. Plusieurs parmi eux lui étaient supérieurs par la force du corps, par la souplesse et l'agilité des membres; plusieurs pouvaient attirer ses regards par la beauté de leurs formes, par la

perfection de leurs instincts et de leur industrie. Et Dieu, par un excès de bonté, avait même déposé au fond de l'être de quelques-uns un besoin d'attachement, un instinct de reconnaissance et de fidélité tel, qu'il semblait impossible de rien désirer de plus exquis en ce genre. Mais tous ces avantages ne pouvaient suffire au cœur de l'homme, il lui fallait pour aide et pour compagne un être semblable à lui, qui pût lui plaire par des qualités supérieures à celles qu'il trouvait dans les animaux privés de raison, et parler à son intelligence et à son cœur, tandis que ces derniers ne parlaient qu'à ses sens et à son imagination.

Vous devez entrevoir déjà, par le peu que je viens de vous dire, le sens profond des paroles de l'historien sacré, et la fin que Dieu s'est proposée en créant la femme. Oui, sans doute, il

a voulu que vous soyez une aide, une consolation et un soulagement; mais il a voulu aussi que vous fussiez tout cela à la manière des êtres intelligents, et non selon le mode des animaux qui furent amenés devant Adam. Dieu a voulu que vous plaisiez, non aux sens de l'homme, lesquels, avant qu'Ève eût été formée, trouvaient déjà dans le spectacle de la nature, dans la fidélité et la docilité des animaux, une satisfaction abondante; mais à son esprit et à son cœur, par la candeur de votre esprit et par la simplicité de votre cœur. Si donc vous cherchez à plaire aux sens ou à l'imagination, vous allez contre les desseins de Dieu, contre la fin de votre nature, contre la grandeur de vos destinées. Vous semblez dire à Dieu qu'il n'était pas nécessaire qu'il créât la femme, et que l'homme aurait bien pu sans elle trouver un aide et une

société parmi les animaux soumis à sa domination. Vous abaissez, vous méprisez votre nature, et vous vous rangez en quelque sorte parmi ces êtres qui, malgré la beauté de leurs formes, n'ont pas été jugés dignes de fournir à l'homme la société dont il avait besoin.

Les sens sont aveugles, impétueux et mobiles dans leurs instincts; ils passent facilement d'un objet à un autre : l'inconstance et le changement leur sont tellement nécessaires, que, plutôt que de se condamner à une fidélité durable, ils préfèrent se porter sur un objet beaucoup moins agréable que celui qu'ils quittent, parce qu'il leur fournit l'occasion de changer et de satisfaire ainsi un besoin inhérent à leur nature. Ne vous fiez donc ni aux protestations, ni aux serments, ni aux soins les plus assidus, ni au dévouement le plus empressé : tout cela peut être très-sincère,

et l'est, en effet, quelquefois; mais toutes ces choses aussi sont comme une fumée qui s'échappe d'un feu de paille et qui se dissipera bientôt, comme la matière qui la produit. Et dans les déceptions que vous éprouveriez en ce genre, vous n'auriez pas même le droit d'accuser ceux qui vous auraient manqué : car il n'est pas au pouvoir de l'homme de garder longtemps un sentiment qu'il a reçu par les sens, et qui n'est pas monté plus haut dans l'âme que l'imagination.

Il vous est toujours facile de distinguer si celui que vous inspirez est de cette sorte, ou si c'est, au contraire, un de ces sentiments qui font honneur également et à ceux qui l'éprouvent et à celui qui en est l'objet : et si vous vous trompez en ce genre, tenez pour certain que c'est parce que vous l'aurez voulu, et que vous aurez fermé volon-

tairement les yeux à la lumière. La différence qui sépare ces deux espèces de sentiments se révèle d'une manière si frappante, et par les formes sous lesquelles ils se produisent, et par le langage qu'ils emploient pour s'exprimer, que l'erreur est impossible pour un esprit de bonne foi.

Mais, hélas! il faut bien l'avouer, la plupart des femmes veulent être trompées : elles redoutent la lumière; elles se mettent un bandeau sur les yeux pour ne pas l'apercevoir, et regardent comme des ennemis ceux qui essaient de la leur découvrir. Elles tiennent tant à plaire, qu'elles ont un invincible besoin de se persuader qu'elles plaisent en effet. Elles aiment mieux qu'on les trompe que d'être obligées, en voyant clair, de douter de la puissance de leurs charmes. Elles cherchent l'erreur de toutes les manières; elles se livrent,

pour ainsi dire, à elle, et semblent ne pouvoir être heureuses sans illusions. Le moindre compliment sous ce rapport les met hors d'elles-mêmes; et bien loin de chercher à discerner s'il est sincère, ou si ce n'est pas seulement une de ces flatteries banales dont les hommes frivoles et légers sont si prodigues, elles saisissent avec une avidité déplorable ce leurre perfide par où l'on essaie de tromper leur crédulité.

Vous leur direz en vain que ce n'est pas ainsi que se manifeste un sentiment véritable et profond; qu'il ne naît pas tout d'un coup dans le cœur, mais qu'il s'y forme et s'y développe par un accroissement continu et presque insensible; qu'il est modeste, calme, réservé, et même timide; qu'il a pour premier confident Dieu et quelques âmes pures; qu'une affection exprimée sans précautions, sans préambules et

sans intermédiaire, doit être aussitôt repoussée par une jeune personne qui se respecte, et lui paraître un outrage porté à sa dignité de femme. En vain leur direz-vous tout cela, et cent autres choses semblables : elles ne vous croiront pas; ou si elles sentent que vos paroles font impression sur elles, elles en détourneront leur attention, afin de s'abandonner sans contrainte à l'erreur qui flatte leur vanité et leur amour-propre. Et c'est ainsi que se forment tant de liaisons funestes, tant d'engagements de cœur déplorables, et que les jeunes personnes les plus ingénues et les plus simples se préparent souvent pour le reste de leur vie de cruelles déceptions.

Lorsque la nécessité, ou les convenances, ou les ordres de vos parents vous conduisent dans quelque société un peu nombreuse, où vous devez ren-

contrer des jeunes gens que vous ne connaissez pas peut-être, soyez sur vos gardes : surveillez bien, et vos sens extérieurs, et votre esprit, et votre cœur, sans cesser pour cela d'être simple et naturelle. Car la vigilance même la plus exacte n'est ni inquiète ni gênée; et souvent la crainte excessive de manquer soit aux devoirs, soit aux convenances, loin de prémunir le cœur contre les fautes qu'il redoute, les rend, au contraire, plus faciles en préoccupant l'esprit et en affaiblissant la volonté. Tenez-vous toujours le plus près que vous pourrez de votre mère, ayant les yeux attachés sur les siens, et écoutant avec un tendre respect ces voix mystérieuses qui s'échappent du cœur maternel, et qu'une fille intelligente et bien élevée sait toujours entendre, quand elle le veut.

La présence d'une mère a quelque

chose de purifiant pour des jeunes personnes : son regard est un livre toujours ouvert où elles peuvent lire ses plus secrètes pensées : et chacune de leurs actions est aussitôt jugée par elle, et trouve dans son sourire ou dans son air sévère sa récompense ou son châtiment. Lorsque vous allez dans le monde et que vous prenez part à ses fêtes, que votre mère soit pour vous comme un ange visible chargé de protéger votre innocence, et de défendre votre candeur contre les piéges nombreux que vous ne manquerez pas d'y rencontrer. Si vous sentez en vous quelques vagues désirs d'éviter la présence de votre mère comme quelque chose de gênant pour votre liberté, soyez sûre que votre cœur a déjà perdu quelque chose de son innocence et de sa simplicité. C'est un signe qui ne trompe jamais. Une fille qui craint les regards de sa mère s'en-

gage manifestement dans une voie tortueuse, et doit regarder comme suspect l'état de son âme. Il n'est point de société que vous deviez préférer à celle de votre mère, point de conversation que vous deviez mettre au-dessus de ses entretiens, point de plaisir qui puisse vous faire oublier celui que vous goûtez près d'elle. Dieu a déposé lui-même ces sentiments dans le cœur des jeunes personnes, afin de les prémunir contre les séductions du monde et contre l'attrait de ses faux plaisirs. Il exalte en elles l'amour filial, et en fait, pour ainsi dire, une passion, afin de les garantir par là de l'atteinte des passions qui pourraient ternir la pureté de leur âme. Vous êtes bien heureuse, si cette passion suffit à votre cœur et en satisfait tous les désirs, et vous devez bénir Dieu de cette disposition, comme d'un don inappréciable.

Soyez discrète, réservée, grave, et même, juqu'à un certain point, défiante à l'égard des jeunes gens que vous ne connaissez pas. S'ils vous parlent, répondez-leur avec simplicité, brièvement, modestement, mais sans contrainte; tâchez toujours de porter la conversation sur des sujets capables d'intéresser un esprit sérieux : c'est le meilleur moyen de la détourner des objets légers ou frivoles, et de prévenir peut-être des questions indiscrètes ou des confidences téméraires. N'oubliez pas que, par suite de l'affaiblissement de la foi et de la vertu parmi les jeunes gens, dont une mauvaise éducation a détruit quelquefois de bonne heure les plus heureuses dispositions, beaucoup parmi eux ont perdu cette estime, ce respect, ce culte de la femme que connaissaient les siècles chrétiens qui ont précédé le nôtre, et qui était à la fois

une force et un charme dans la société. Il n'en est plus de même aujourd'hui : et quand un jeune homme se trouve en présence d'une femme, la pensée qui le préoccupe, c'est de s'amuser d'elle, si son cœur déjà flétri ne forme pas des désirs plus coupables encore. N'attachant aucune importance à ses paroles, et ne cherchant qu'à passer le temps ou à montrer son esprit, il lui adresse des compliments dont il ne croit pas un mot, qu'il vient d'adresser, il n'y a qu'un instant, à une autre, et qu'il débitera de la même manière à une troisième.

N'oubliez pas que ce jeune homme avec qui vous parlez, sans précaution peut-être, épie tous vos mouvements, étudie tous vos regards, discute intérieurement et interprète toutes vos paroles ; qu'il suit dans ses rapports avec vous les règles d'une diplomatie habile

et profonde, dont heureusement vous ignorez encore les secrets, mais dont vous pourriez être la dupe, si vous n'agissiez avec une extrême prudence. N'oubliez pas qu'il y a dans le monde un langage, des manières, des gestes, des attitudes de convention, qui n'ont rien de commun avec les sentiments véritables du cœur, et qui sont comme une monnaie courante et banale que donne et reçoit la vanité. Et c'est là un des piéges les plus dangereux pour une jeune fille dont rien n'a encore altéré la simplicité et la candeur. Ces qualités si précieuses en elles-mêmes lui sont quelquefois préjudiciables, en l'exposant sans défense aux perfidies d'un cœur déjà habile dans l'art de tromper. Jugeant des autres par elle-même, elle ne peut pas soupçonner en ceux qui lui parlent une intention coupable. Elle prend tout ce qu'ils lui di-

sent pour l'expression sincère des sentiments de leur cœur, et attribue bien souvent à une affection véritab e ce qui n'est que mensonge et déception.

Si vous connaissez les jeunes gens que vous rencontrez dans le monde, vous devez savoir à quoi vous en tenir sur leur compte, quoique le plus souvent une jeune fille ne connaisse guère la vérité dans ces sortes de choses. Si leur esprit est déjà atteint par la contagion de l'incrédulité; si leur cœur est gâté; s'ils se sont acquis déjà une triste célébrité dans le monde par leur conduite légère; si ce sont de ces jeunes gens dont toute l'occupation est de tendre des piéges à la simplicité des femmes, et de chercher à leur rendre agréable le vice dans leur propre personne : oh! alors vous ne sauriez être trop sévère pour eux. Vos paroles, votre attitude, votre regard, tout votre ex-

térieur, en un mot, doit les repousser et leur imposer une crainte respectueuse en votre présence. Ne craignez point de les blesser, ni de manquer à leur égard à la politesse ou aux convenances. Un silence obstiné, un air froid et sévère, voilà tout ce que vous leur devez : ce que vous leur donneriez de plus serait peut-être dangereux pour vous; et, dans tous les cas, ils le tourneraient contre vous, et s'en feraient un point d'appui pour leurs jugements insolents et téméraires : car, ne vous y trompez pas, le plus faible indice de bienveillance qu'ils recevraient de vous serait aussitôt interprété par eux de la manière la plus perfide.

Ils ne croient pas plus à la vertu que vous ne croyez au vice. Ils ont pour toutes les femmes un souverain mépris, puisqu'ils vont jusqu'à les juger incapables de résister à l'attrait du

plaisir. Ils se confient mutuellement, et se racontent avec une légèreté déplorable les paroles qui leur ont été dites, les aveux qui leur ont été faits, dénaturant les intentions, exagérant ce qu'il y a de vrai, et traitant avec un dédain insultant celles qui ont eu la simplicité de croire à leurs compliments perfides. Voudriez-vous donc vous exposer à être l'objet des entretiens scandaleux de ces hommes? Vous n'avez qu'un moyen de vous prémunir contre leur langue pleine de venin : c'est de leur imposer une crainte respectueuse par la gravité de votre maintien et la sévérité de vos rapports avec eux.

Si, au contraire, parmi les jeunes gens avec lesquels vous vous trouvez, vous en connaissez qui, avec la simplicité de la foi, aient conservé la pureté de leur cœur, et ce respect de la femme qui en est toujours l'effet, vous

pouvez vous montrer plus confiante, et leur laisser apercevoir l'estime que vous inspirent leurs vertus, sans renoncer toutefois aux précautions que la prudence conseille toujours dans les rapports de ce genre. C'est alors que vous pouvez donner à la conversation une tournure plus grave et un but plus sérieux, en évitant avec soin toute parole, toute confidence qui dénoterait le moindre degré d'intimité : car le cœur d'une jeune personne ne doit jamais être sur ses lèvres, si ce n'est avec sa mère; mais il doit toujours rester enseveli dans les profondeurs de l'âme, et ne causer familièrement qu'avec Dieu et les anges du ciel.

CHAPITRE XVII

De la curiosité.

La curiosité est un défaut qui semble particulièrement inhérent au cœur de la femme, et qui peut avoir souvent pour elle les suites les plus désastreuses. Combien, en effet, doivent à un mouvement de curiosité non réprimé la connaissance du mal et le dégoût du bien ! Ignorez-vous que c'est par là qu'a commencé la ruine du genre humain, et que lorsque le démon voulut nous perdre, il s'adressa premièrement à la femme, et chercha d'abord à éveiller

la curiosité de son esprit, sachant bien que, s'il y parvenait, il aurait bientôt désarmé la volonté ? La femme est toujours fille d'Ève ; elle veut voir ce qui plaît à l'esprit, ce qui flatte les sens, ce qui exalte l'imagination. Avide d'émotions, elle les cherche avec une incessante avidité ; et plutôt que de ne rien sentir, elle aime mieux éprouver des impressions pénibles, trouvant un certain charme secret jusque dans les secousses de la douleur et les tourments de l'imagination.

C'est là en grande partie la source de sa curiosité : elle désire savoir, parce qu'elle veut être émue. L'éducation que reçoivent la plupart des femmes entretient cette disposition de leur cœur : car le plus souvent, au lieu d'élever leur esprit, et de lui donner le goût des choses sérieuses et fortes, elle le rétrécit, et l'accoutume à se nourrir d'ali-

ments légers et sans consistance. L'esprit a besoin d'être occupé : l'inaction lui est funeste. Le désir de savoir est inhérent à sa nature ; il lui faut sans cesse des pensées qu'il rumine et digère en quelque sorte. Mais toutes les pensées ne le nourrissent pas également : il en est d'elles comme des mets qui alimentent notre corps. Les uns, loin de satisfaire notre faim, ne font, pour ainsi dire, que l'exciter davantage, parce qu'ils sont peu substantiels. Les autres, au contraire, étant solides et succulents, apaisent aussitôt la faim, et donnent à l'estomac le repos qu'il cherche dans la nourriture. Ces derniers mets peuvent et doivent même être pris en petite quantité ; autrement l'estomac surchargé finirait bientôt par éprouver du dégoût. Il n'en est pas de même des premiers : étant légers en eux-mêmes, et ne faisant que remplir

pour quelques instants le vide que produit la faim, sans apaiser celle-ci, nous ne pouvons, pour ainsi dire, presque jamais nous en rassasier, et nous les mangeons moins pour nous nourrir que pour satisfaire notre gourmandise et notre sensualité.

Il en est de même des pensées qui occupent l'esprit. Si elles n'ont ni solidité ni consistance, loin de lui donner le repos et la plénitude qu'il cherche, elles ne font, au contraire, que rendre plus profond le vide dont il souffre, et ajouter à ses besoins réels des besoins factices et plus difficiles peut-être encore à rassasier. Ce sont là les friandises de l'esprit, dans lequel elles produisent des effets souvent déplorables. Et d'abord elles surexcitent sa curiosité, non cette curiosité louable et légitime qui est comme la faim de l'intelligence, mais cette autre factice, inconstante,

capricieuse, qui en est comme la gourmandise. L'esprit, n'étant jamais ni rassasié ni plein, est tourmenté par une faim continuelle; il se débat tristement dans le vide où il languit. Il lui faut cent choses futiles, des nouvelles vraies ou fausses, pourvu qu'elles l'amusent et le remplissent un moment. Il faut que tous les sens soient à son service, et se mettent, pour ainsi dire, en campagne pour aller lui chercher de tous côtés quelque objet dont il puisse se repaître.

Les yeux sont au guet, épiant tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, apportant en foule à l'esprit de nouvelles images pour amuser ses loisirs, et lui préparer des souvenirs pour ses moments d'ennui. De là cette impatience de tout voir, de tout observer; ce besoin impérieux d'aller partout où l'on peut trouver quelque spectacle nouveau. De là

cette inconstance, cette mobilité, ce besoin de changer de place, cet ennui, cette fatigue, quand on a sous les yeux les mêmes personnes et les mêmes choses. De là cette avidité à lire tout ce qui plaît, à l'exception des livres sérieux ; de là ces lectures continuelles, inutiles, frivoles, faites sans choix ni discernement, qui ne font, pour ainsi dire, que passer par l'esprit sans y laisser aucune trace. Et ce n'est encore là que les moindres inconvénients. Mais bien souvent ces lectures énervent l'esprit par leur futilité, le troublent et l'obscurcissent par cette multitude d'images incohérentes et de pensées contradictoires dont elles le remplissent. Souvent encore elles souillent le cœur, en y laissant des images dont le souvenir le fatiguera plus tard, et sera pour la volonté l'occasion de tristes luttes, et peut-être même de défaites humiliantes.

Les oreilles sont ouvertes à tous les bruits, à tous les murmures, à toutes les nouvelles, à toutes les médisances, à toutes les calomnies ; car il ne faut pas moins que tout cela pour remplir un esprit vide, et qui ne se remplit que de bagatelles. De là ces visites multipliées pour aller quêter çà et là quelques contes, quelques scandales, qui par l'émotion qu'ils causent puissent rompre enfin la triste uniformité de la vie. De là ces questions indiscrètes qui provoquent des réponses plus indiscrètes encore. De là ces confidences téméraires, où de jeunes personnes, oubliant la candeur qui convient à leur âge, se révèlent mutuellement des choses qui devraient rester couvertes pour elles d'un voile impénétrable. De là ces efforts pour découvrir, ou plutôt pour deviner des mystères qu'elles sont impatientes de connaître, et dont la science imprudem-

ment acquise tourmentera peut-être pendant longtemps leur imagination et leur cœur. De là ces initiations coupables, où celles qui sont plus âgées, vaines de l'expérience qu'elles ont acquise, n'ont rien de plus pressé que de la communiquer à celles à qui leur âge ou leur position commande une chaste et pieuse ignorance.

De là ces entretiens dont les vices ou les mauvaises actions des autres font tous les frais; où l'âme, foulant aux pieds la justice et la charité, boit à longs traits l'iniquité comme l'eau, et se prépare un jugement terrible au tribunal de Dieu. Et cependant, qui se prive de la satisfaction criminelle que procurent ces détestables entretiens? Qui se reproche le soir les médisances, les calomnies faites ou permises, ou provoquées pendant la journée? Combien sont le jouet du démon sur ce

point, et ont su trouver le moyen de joindre par une monstrueuse union les pratiques extérieures de la piété avec l'habitude de ces fautes, d'autant plus terribles qu'on se les reproche moins, et que les effets en sont quelquefois irréparables. Voilà pourtant où conduisent le vide de l'esprit et la négligence à lui donner une nourriture forte et solide.

La curiosité est toujours unie à la médiocrité de l'esprit et à la pauvreté du cœur. Vous ne sauriez donc jamais prendre trop de précautions pour éviter ce défaut, ou pour vous en corriger, si vous avez le malheur d'en être déjà l'esclave. Au reste, ne vous abusez point sur la nature des moyens à employer pour arriver à ce but, et ne vous amusez point à élaguer les branches de cet arbre, en laissant subsister sa racine. Vous n'avez qu'une chose à

faire, et cette chose est tellement essentielle, qu'aucune autre ne saurait la remplacer : c'est d'élever votre esprit et votre cœur jusqu'à l'amour du vrai et du beau, et d'accoutumer l'un et l'autre à des aliments substantiels. Une femme frivole est nécessairement curieuse, et une femme curieuse finit toujours par être la dupe et la victime de sa curiosité. Vous ne parviendrez point à étouffer en vous cet appétit déréglé des spectacles et des nouvelles, si vous n'accoutumez vos yeux à jouir du spectacle de la nature et de la contemplation de ses beautés, et si vous ne recherchez la société des jeunes personnes de votre âge en qui vous remarquez un esprit élevé et un cœur épris de l'amour du bien.

La curiosité prend encore sa source dans un défaut qui devient de plus en plus commun, et qui tient à la légèreté

de l'esprit et à la frivolité du caractère: c'est le manque de réflexion et de recueillement. Personne n'est chez soi aujourd'hui et ne vit avec soi : mais tous se répandent au dehors, et par l'esprit, et par le cœur, et par l'imagination, et par les sens. La compagnie la plus ennuyeuse pour chaque homme, c'est presque toujours lui-même. C'est qu'en effet, n'ayant point appris l'art de vivre et de converser avec soi, on ne sait plus ni que faire ni que dire, quand on est seul. Et le mal est venu à tel point, que bien souvent, en effet, il n'est point de société plus dangereuse pour l'homme que celle de soi-même, parce que l'esprit, ne sachant point s'occuper, et ne trouvant point dans son propre fonds des pensées qui l'élèvent et le nourrissent, est obligé, pour éviter l'ennui, de se poser sur des images dont le moindre inconvénient

est de le distraire et de l'affaiblir, mais qui bien souvent encore altèrent l'intégrité et troublent la paix du cœur.

La religion, toujours inspirée de Dieu dans le choix ou la formation des mots dont elle se sert pour exprimer les idées qu'elle veut graver dans nos cœurs ; la religion, pour exprimer cette concentration des facultés de l'âme, cette société, cette cohabitation de l'homme avec lui-même, a inventé deux mots admirables par la profondeur du sens qu'ils renferment et par la justesse de l'image qu'ils nous rappellent. Avez-vous jamais cherché à pénétrer la signification de ces mots : *recueillement*, *récollection?* Se recueillir, c'est se retirer de tout le sensible, pour s'établir chez soi. Lorsque vous êtes distraite ou dissipée, vous vous répandez au dehors, vous dispersez, pour ainsi dire, toutes les facultés de votre âme, vous jetez çà

et là vos pensées et vos désirs comme des fleurs auxquelles on n'attache nul prix. Mais par la récollection ou le recueillement, vous recueillez ces fleurs que vous aviez négligées, vous ramassez les puissances de votre âme égarées à l'extérieur, et vous les faites rentrer en elles-mêmes.

Les avantages du recueillement sont si grands, et les effets de la dissipation sont si funestes, que l'Esprit-Saint ne fait pas difficulté d'attribuer à celle-ci tous les maux qui désolent la terre. Voici ses paroles : *La désolation a désolé la terre, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse en son cœur.* Que cette vérité est effrayante ! Mais elle n'en est pas moins incontestable. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à descendre dans votre propre cœur, vous ne tarderez pas à vous convaincre que le défaut de recueillement a été la cause

de la plupart de vos fautes. C'est dans le recueillement qu'on entend ce que dit le Seigneur : car *il a des paroles de paix pour ceux qui rentrent dans leur cœur,* comme le dit si bien le Psalmiste. (Ps. 84.)

Mais pour rentrer en soi-même, il ne faut pas y trouver le vide, ou le trouble, ou l'obscurité : c'est presque toujours pour l'une de ces trois causes que l'on se plaît tant hors de soi. Nous ressemblons sous ce rapport à un homme qui ne trouvant dans sa maison que des sujets d'inquiétude ou de déplaisir, en reste absent le plus qu'il peut. Il est donc important pour vous, sous ce rapport, que vous cherchiez avant tout à vous former au dedans de vous-même une société agréable et utile, avec laquelle vous puissiez toujours vous entretenir, et qui vous permette de vous passer de toutes les autres. Car, où que

vous alliez, vous ne pouvez vous fuir vous-même : vous vous portez dans tous les lieux, et vous êtes avec vous dans tous les temps. Vous n'avez pas toujours à votre disposition les sociétés extérieures ; vous devez donc apprendre à en être privée sans tomber pour cela dans la détresse ou l'ennui. Or le seul moyen de vous former dans votre propre cœur une société douce et agréable, c'est de vous accoutumer à converser avec Dieu, que vous avez toujours présent au dedans de vous, et dont les entretiens n'ont jamais aucune amertume. C'est de vous faire par la lecture, par la méditation et la réflexion, par la prière, par le commerce avec des intelligences fortes et élevées ; c'est de vous faire un choix de pensées et d'affections qui soient pour vous comme des amis intimes, avec qui vous puissiez vous entretenir familièrement à toute

heure, à qui vous puissiez confier vos joies et vos peines, et demander conseil dans vos difficultés. Amassez le plus que vous pourrez de miel dans votre ruche, pendant que le soleil échauffe encore la terre de sa douce chaleur, pendant que les fleurs vous ouvrent encore leur calice embaumé. L'hiver viendra bientôt pour vous : les rayons du soleil perdront de leur chaleur et de leur éclat ; le calice des fleurs perdra ses parfums et jonchera la terre de ses corolles desséchées ; et alors il ne sera plus temps pour vous d'aller chercher du butin pour votre âme ; et vous serez réduite à la misérable condition de ces femmes vulgaires, qui cherchent à tromper la médiocrité de leur esprit et de leur cœur par une curiosité sotte et puérile.

CHAPITRE XVIII

De la méditation et de la réflexion.

Ces deux mots expriment deux nuances de la même idée. La méditation, c'est la réflexion appliquée aux choses surnaturelles, aux intérêts du salut. L'âme se soutient difficilement dans l'amour du bien et la pratique de la vertu, sans la sainte habitude de la méditation ; et dès qu'elle la néglige, elle en est aussitôt avertie et châtiée par une diminution plus ou moins sensible de sa ferveur, par des luttes plus vives, plus fréquentes et plus opiniâtres, et bien souvent par des chutes humiliantes.

En effet, le but de la vie chrétienne ici-bas est d'établir en nous le règne de Dieu. Aussi c'est là l'objet de la seconde demande que nous adressons à Dieu chaque jour dans l'Oraison dominicale. Or le règne de Dieu est tout intérieur, comme nous l'enseigne Jésus-Christ lui-même, quand il nous dit : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous.* Nous devons donc nous accoutumer à trouver Dieu dans notre propre cœur. Mais pour l'y trouver, il faut l'y avoir attiré par la méditation et la prière.

Les avantages de la méditation sont si nombreux et si considérables, que l'on a lieu de s'étonner qu'elle soit si peu pratiquée ; et les effets qu'elle produit dans l'âme de ceux qui sont fidèles à cet exercice sont tellement sensibles, qu'un esprit un peu clairvoyant peut discerner d'une manière presque infaillible un homme accoutumé à médi-

ter, parmi ceux qui se laissent aller à la dissipation de leur esprit et de leur cœur. C'est la méditation qui nous fait connaître Dieu et nous-mêmes ; c'est elle qui nous découvre nos défauts et nos vices, les sources d'où ils proviennent, les funestes résultats qu'ils produisent, et les armes dont nous devons nous servir pour les combattre. C'est elle enfin qui contribue le plus puissamment à former notre esprit, à purifier notre cœur, à élever notre âme, à fortifier notre volonté, et qui développe en nous l'habitude si précieuse de la réflexion.

Et d'abord, c'est elle qui nous fait connaître Dieu et ce que nous sommes nous-mêmes. Tout le secret de la vie chrétienne, vous le savez, est de connaître Dieu et de se connaître soi-même. Cette double connaissance est si précieuse, que saint Augustin ne se lassait pas de la demander à Dieu, en

lui disant : *Seigneur, que je vous connaisse, et que je me connaisse.* Les païens eux-mêmes avaient bien compris les avantages de cette science si importante, et pour la conduite de cette vie, et pour le bonheur de l'autre : et sur le frontispice du temple le plus célèbre de la Grèce, ils avaient inscrit ces mots, comme le résumé de toute la science humaine : *Connais-toi toi-même.* Mais cette connaissance est aussi rare qu'elle est nécessaire. Emportés par les distractions de notre esprit ou par les passions de notre cœur, nous fuyons Dieu, pour ainsi dire, et nous nous fuyons nous-mêmes.

Qui connaît Dieu parmi les hommes? Savez-vous bien vous-même ce qu'il est, ce qu'il a fait pour vous, et ce qu'il fait encore tous les jours? Vous recevez à chaque instant ses dons : vous vivez de ses bienfaits et de son amour.

Vous êtes portée dans le sein de sa providence, comme dans celui d'une mère. Il est sans cesse occupé de vous; il a tout fait, tout créé pour vous; il a pris pour vous votre nature, votre infirmité et votre faiblesse; il a voulu partager vos misères; afin de les soulager et de les guérir. Tôut vous parle de lui, tout vous nomme son nom divin : tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez, tout ce que vous sentez vous rappelle quelque bienfait de son amour ou quelque témoignage de sa miséricorde. Toutes les créatures, au ciel et sur la terre, sont comme autant de voix qui, se mêlant dans un harmonieux concert, vous chantent ses louanges et publient ses bienfaits. Ces voix, les entendez-vous? Y prêtez-vous l'oreille? Ne passent-elles point plutôt inaperçues, comme un son léger que le vent emporte et qui ne laisse aucune trace

après lui ? Avez-vous jamais cherché sérieusement à vous rendre compte des attributs de Dieu, et particulièrement de sa bonté et de sa justice ; de sa bonté, pour l'aimer, et de sa justice, pour le craindre ? Et pourtant, connaître Dieu, c'est connaître tout, puisqu'il est le principe de tout ce qui existe, et qu'il contient en soi à un degré éminent les perfections de tous les êtres, qu'il a produits par un acte de sa volonté.

Celui qui ne s'applique point à connaître Dieu de cette science intime et pratique qui seule peut avoir quelques résultats dans la vie, ne peut guère se connaître soi-même. Comment, en effet, savoir ce que l'on est, quand on ignore ce que Dieu est pour nous et ce que nous lui devons ? Oh ! qu'il y a peu d'hommes qui se connaissent bien eux-mêmes ! La première condition

de cette science si précieuse, c'est une humilité sincère, qui ôte impitoyablement le voile sous lequel notre orgueil cherche à nous cacher nos défauts et les véritables motifs de nos actions. Or l'humilité est-elle possible à celui qui, ne connaissant point Dieu comme il le doit, ne sait point, à cause de cela, s'humilier devant lui et lui demander sa lumière ? Il semble au premier abord qu'il n'y ait rien de si facile que de se connaître soi-même, et qu'il suffise pour cela de descendre au fond de son cœur et de s'examiner attentivement. Mais quand on y regarde de près, la chose ne paraît plus si facile, et le nombre de ceux qui se connaissent est si petit d'ailleurs, qu'on est bien obligé de convenir qu'une science aussi rare doit offrir de grandes difficultés.

Ce n'est assurément pas dans le tumulte des affaires ou des plaisirs, parmi

les séductions du monde, ou dans les distractions de la vie, que l'on peut acquérir cette science. Ce n'est pas en se fuyant soi-même comme l'on fuirait un ennemi, en couvrant d'un voile complaisant et perfide ses défauts pour n'être point troublé par leur vue, toujours pénible à l'orgueil; ce n'est point en vivant de cette vie factice à laquelle se condamnent avec une déplorable docilité tous les esclaves du monde; ce n'est point en cherchant perpétuellement à se tromper et à tromper les autres, qu'on peut apprendre à se connaître soi-même. On ne sait bien que ce que l'on répète souvent; on ne connaît parfaitement que ceux avec qui l'on vit dans une intime familiarité. Pour se bien connaître, il faut donc vivre familièrement avec soi, s'observer sans contrainte, mais aussi sans ménagement, surveiller tous les mou-

vements de son esprit et de son cœur, descendre souvent au fond de son âme, examiner avec une sainte impartialité ses pensées, ses désirs et ses actes, s'appliquer à en bien discerner le principe et la source : car c'est là surtout ce qu'il y a de plus difficile dans cette science, parce que c'est en ce point que toutes les passions s'accordent pour nous tromper par les illusions les plus subtiles. Souvent l'action la meilleure en soi perd quelque chose de sa pureté par le mélange de quelques motifs que la vanité nous cache : de même que l'eau d'une source perd sa limpidité par le mélange de quelques terres impures.

Le motif qui nous fait agir est, relativement à nos actes, ce que l'œil est à l'égard de notre corps : c'est lui qui donne à nos actions leur lumière et leur éclat. Et c'est en ce sens que Jé-

sus-Christ nous dit dans l'Évangile que, si notre œil est simple, tout notre corps sera lumineux. Or c'est par la méditation que nous apprenons à bien discerner le mobile qui nous fait agir. C'est elle qui, dans le calme de la solitude et dans le silence des passions, nous pose en face de nous-mêmes, et nous met devant les yeux comme un miroir fidèle où nous pouvons nous voir tels que nous sommes. C'est elle qui nous apprend à juger sans prévention ce que nous avons fait, et à disposer convenablement ce que nous devons faire, tournant au profit de l'avenir l'expérience du passé, et faisant servir à notre progrès dans le bien jusqu'aux fautes que nous avons commises. Tout profite à l'esprit méditatif et recueilli. S'il tombe, il rentre aussitôt en soi-même, s'humilie, se relève avec une nouvelle confiance, et évite avec plus

de soin les piéges où sa vertu s'est laissé prendre. Il n'est jamais pris au dépourvu ; mais, accoutumé à réfléchir, dès qu'il se présente une chose à faire, il sait, après quelques moments de recueillement, ce qu'il en doit penser et comment il doit s'y prendre. Il est rarement trompé par les autres ; car il sait que, tous les hommes étant pétris du même limon, la nature humaine est, quant au fond, partout la même, que tous les hommes ont à peu près les mêmes passions, et que toute la différence qui existe entre eux sous ce rapport, c'est que les uns résistent et combattent, et que les autres rendent les armes.

La méditation est particulièrement nécessaire à la femme sous ce rapport, parce qu'étant douée d'une imagination plus vive et d'un cœur plus tendre, elle est plus exposée aux illusions, dont

la plupart prennent leur source dans ces deux facultés de l'âme. Environnée d'ailleurs des séductions du monde, respirant à chaque instant cette atmosphère viciée de la flatterie et des louanges, entourée d'hommes qui cherchent à la tromper et sur elle-même et sur leurs propres intentions, distraite par une multitude de soins qui dissipent son âme, perdue dans un détail pénible et fatigant de petites choses et de petits intérêts, comment résistera-t-elle à l'action réunie de toutes ces causes, si elle ne prend la salutaire habitude de rentrer souvent en soi-même par la méditation, et de se retrouver dans les saints loisirs et dans le doux repos du recueillement?

L'influence de cette précieuse habitude se fait sentir dans toutes les facultés de l'âme sans exception ; elle donne à l'esprit de la solidité, de l'assurance

au jugement, de la consistance à toutes les pensées. C'est en réfléchissant sur ce qu'on sent en soi et sur ce qu'on voit au dehors, que l'on enrichit son intelligence, et que l'on acquiert cette promptitude et cette fermeté d'esprit qui sont une ressource si précieuse dans les circonstances les plus délicates de la vie. Une femme sans réflexion est le jouet de ses impressions, ou des moindres accidents qui troublent son existence. Ne voyant presque jamais les choses telles qu'elles sont, elle passe d'une illusion à l'autre, d'une erreur à une autre erreur. Son âme, semblable à un vaisseau sans boussole, erre au gré des vents sur les flots toujours agités de sa vie inquiète et mobile. Elle croit tout, espère tout ce qu'elle désire, désire tout ce qui la flatte, ne peut se rendre un compte exact ni des pensées de son esprit ni des mouvements de son

cœur, agit sans but, sans motif, suivant uniquement le caprice de son imagination ou l'impulsion toujours changeante de ses goûts. Comment son cœur pourrait-il, au milieu de ses agitations, conserver sa sérénité? Aussi sa pureté s'altère bientôt. Ce qui le choquait autrefois ne fait plus aucune impression sur lui ; sa fraîcheur s'efface peu à peu, et bientôt il ne lui reste plus qu'un souvenir confus de ces jours de son adolescence où il lui suffisait, pour être heureuse, de descendre dans son âme, où elle trouvait toujours le calme et le repos.

Voulez-vous conserver dans leur intégrité toutes les facultés de votre âme, et préserver votre vie des caprices de votre imagination, prenez de bonne heure la sainte et douce habitude de la méditation. Consacrez à cet exercice un temps spécial dans votre journée. Mais

que votre méditation soit surtout pratique, et qu'elle ait pour but principal le progrès de votre âme et l'amélioration de votre vie. Chaque jour, en présence de Dieu et de vous-même, revenez sur ce que vous avez fait, et disposez ce que vous avez à faire, repassant dans votre esprit les lieux, les personnes, les choses qui ont été pour vous une occasion de chute, ou qui peuvent vous être de quelque secours dans l'accomplissement du bien. Ne vous couchez jamais avant de vous être rendu un compte exact de toute votre journée. Faites comme le marchand qui, chaque soir, s'assure des pertes et des profits qu'il a faits pendant le jour; et le lendemain, riche de l'expérience et des résolutions de la veille, évitez avec un soin particulier les choses contre lesquelles votre cœur s'est heurté, et embrassez dès le matin, d'un coup

d'œil ferme et assuré, toute la suite des occupations qui devront remplir votre journée. En agissant ainsi, vous donnerez à votre vie une direction sûre, un mobile puissant et un but digne de vos glorieuses destinées.

CHAPITRE XIX

De l'obéissance aux parents.

L'homme, après avoir obéi à ses parents dans son adolescence et sa jeunesse, devient plus tard le chef d'une autre famille qu'il doit gouverner par l'autorité de sa parole et de ses exemples. Dieu a donné à la femme une autre vocation. Elle obéit dès l'enfance, et l'obéissance lui devient plus nécessaire à mesure qu'elle avance dans la vie; et lorsque, quittant l'aile de sa mère, elle passe dans une autre famille de son choix, c'est encore pour obéir et pour se laisser diriger par la volonté

d'un autre. Et dans cette seconde moitié de la vie l'obéissance lui devient quelquefois bien plus difficile et plus pénible que celle qu'elle rendait à ses parents dans les premières années de sa jeunesse. Plus d'une fois la jeune femme qui, séduite par les charmes trompeurs d'une fausse liberté, avait quitté avec une sorte de joie le toit paternel, espérant par là s'affranchir de l'obéissance qui pesait à son cœur, a dû regretter le temps plus heureux pour elle où la tendre sollicitude d'une mère rendait la soumission plus douce et plus facile.

Dieu, dont la providence est infiniment sage, a disposé les choses de telle manière, que chaque époque de la vie est une préparation pour celle qui doit la suivre, et que nous arrivons ainsi au terme qu'il nous a fixé, par une pente presque insensible, fortifiés par les tra-

vaux de la veille pour les travaux du lendemain, et préparés à l'accomplissement des devoirs d'aujourd'hui par notre fidélité aux obligations plus faciles du jour qui a précédé. Considérez donc le temps où vous êtes comme une sorte de noviciat pour le temps qui doit venir, et que votre famille soit pour vous l'image de celle où vous aurez à vivre plus tard. Vos devoirs et vos épreuves ne sont pas sans doute absolument les mêmes dans l'une et dans l'autre; mais il est un devoir qui ne variera point pour vous : c'est celui de l'obéissance. Si vous avez appris à obéir aux parents que Dieu vous a donnés, l'obéissance vous sera facile plus tard, lorsqu'il vous faudra suivre une autre volonté, plus sévère quelquefois que celle qui gouverne maintenant votre vie.

Aujourd'hui il ne doit pas vous coûter beaucoup d'obéir. La position de vos

parents à votre égard, une longue habitude contractée dès les premiers jours de votre enfance, et qui est devenue, pour ainsi dire, en vous une seconde nature, l'amour, la reconnaissance, les précautions tendres et délicates d'un père et d'une mère à l'égard de leurs enfants, tout contribue à vous faire de l'obéissance plutôt un plaisir qu'un devoir. Mais il n'en sera peut-être pas de même lorsqu'il vous faudra faire la volonté d'un homme que vous ne connaîtrez pas encore, dont l'âge se rapprochera du vôtre, qui n'aura peut-être rien, soit dans l'esprit, soit dans le caractère, qui puisse donner au commandement cette autorité, ce prestige qu'il a sur les lèvres d'un père. La familiarité que le mariage établit, et qui est souvent un des plus grands charmes de la vie, devient aussi quelquefois pour une femme un obstacle à l'obéissance;

et elle doit en tout cas se trouver trop heureuse lorsque aucun défaut considérable ne diminue dans son mari la sainte autorité du commandement. Celle qui a été docile envers ses parents le sera plus tard envers son mari, et trouvera aussi ses enfants plus dociles à son égard; car notre fidélité à remplir les devoirs que Dieu nous impose envers nos parents est récompensée dès ici-bas, comme les livres saints nous l'assurent; comme aussi toute négligence grave en ce point nous attire, de la part de la Providence, les plus tristes représailles en cette vie.

Votre famille doit être pour vous une école de respect, d'obéissance, de reconnaissance et d'amour; et il sera facile plus tard à ceux qui vivront avec vous de juger par votre conduite si vous avez appris toutes ces choses dans votre jeunesse; car vous serez, ne l'oubliez pas,

dans la position que Dieu vous destine, ce que vous aurez été dans celle où vous êtes aujourd'hui. Oh! si vous pouviez comprendre jusqu'à quel point le bien et le mal sont féconds, surtout à votre âge, comme toutes les actions bonnes ou mauvaises s'enchaînent les unes aux autres! Chacun de vos actes contient le germe d'une autre action, qui, se développant dans son temps, en produira d'autres elle-même; et c'est ainsi que se forme cette succession heureuse ou malheureuse de pensées et d'affections qu'on nomme habitude, et qui passe en quelque sorte jusque dans le fond le plus intime de notre âme, et jusque dans les fibres les plus cachées de notre corps, devenant ainsi comme une partie intégrante de notre nature. C'est pour cela que Dieu, dans sa miséricorde, nous a rendu le bien facile dès notre enfance, afin que, se fortifiant

peu à peu avec le temps, il devienne en nous une sainte habitude, et que plus tard nous éprouvions moins de peine à le faire, lorsqu'il nous faudra lutter contre les obstacles qu'ignore la jeunesse.

Le respect, l'obéissance, la confiance et la reconnaissance sont des qualités nécessaires pour le maintien de la société et pour la conduite de la vie. Pour y accoutumer notre cœur, dont la faiblesse et la paresse naturelle craignent toujours le travail et la peine, Dieu semble avoir ôté de ces belles fleurs, dont le parfum doit embaumer toute notre vie, les épines qui pourraient nous blesser. Il en a confié la culture et le développement à ceux à qui nous devons la vie et vers qui nous sommes inclinés par un penchant invincible de notre cœur : de sorte que, n'ayant sous les yeux, dans notre première enfance,

que nos parents, toutes ces vertus qui plus tard nous seront si nécessaires et quelquefois même si pénibles, germent comme d'elles-mêmes dans notre cœur. Et, lorsque nous arrivons dans un âge plus avancé, nous les trouvons déjà toutes formées en nous, presque sans aucun travail de notre part. Mais si, au lieu d'être dociles à leurs inspirations, nous en avons contrarié la libre expansion; si, par je ne sais quel fatal égoïsme, notre âme s'est repliée et concentrée en elle-même; si, au lieu de nous livrer par la confiance et l'amour à ceux qui nous consacrent si généreusement tous les instants de leur vie et toutes les puissances de leur être, nous nous contentons de recevoir d'eux ce qu'ils nous donnent, sans rien leur donner en retour, nous n'apporterons plus tard dans la famille de notre choix qu'un cœur flétri et desséché, inca-

pable d'aucun sentiment noble et généreux.

Ce que vous devez avant tout à vos parents, c'est le respect et l'honneur. C'est là précisément ce qui fait l'objet du précepte que Dieu vous impose à leur égard : *Tu honoreras ton père et ta mère.* Vous devez considérer en eux l'image de Dieu, de qui procède toute paternité au ciel et sur la terre. Or le premier écoulement de cette puissance infinie parmi nous pauvres mortels, c'est la paternité de la famille. Toutes les autres puissances ne sont qu'un développement, un rayonnement de celle-ci ; et elles ne sont bien réglées et dignes de tous nos respects qu'autant qu'elles sont formées sur son modèle. Rien ne saurait vous dispenser de ce respect que Dieu vous commande et que la nature doit vous rendre facile : car, lors même que vos parents laisse-

raient, par une coupable négligence, s'altérer en eux la sainte image de Dieu, ils vous le représentent toujours, à vous, puisqu'ils sont toujours, quoi qu'ils fassent, les instruments dont il s'est servi pour vous donner la vie, ce bien sur lequel repose tous les autres et que tous les autres supposent. Les fautes de vos parents ne doivent point diminuer dans votre âme le respect et l'honneur qu'ils ont droit d'attendre de vous; et vous devez, dans ces circonstances si pénibles et si délicates pour un bon cœur, imiter l'exemple des deux fils de Noé, afin d'éviter la malédiction dont Cham fut frappé pour avoir regardé avec une irrespectueuse curiosité la faute de son père. Vous devez en quelque sorte détourner les yeux, et marcher à reculons pour ne point apercevoir ce qui dans vos parents pourrait affaiblir votre respect pour eux;

vous devez jeter pieusement sur leurs faiblesses un voile qui les cache à vos yeux.

Ne vous permettez jamais de les dévoiler à d'autres, ou même d'en parler avec ceux qui les connaissent : à moins que ce ne soit pour demander conseil dans quelque conjoncture difficile, ou pour faire arriver jusqu'à eux quelque avertissement utile et charitable. Dieu seul doit être le dépositaire de vos tristes confidences à cet égard : en lui seul vous pouvez épancher vos douleurs et vos alarmes, parce que lui seul doit être au-dessus de vos parents dans votre esprit et dans votre cœur, et qu'il les jugera un jour comme il vous jugera vous-même. Si vous avez l'espoir de produire quelque effet salutaire sur eux par une observation prudente et respectueuse, ne le faites point avant d'avoir consulté quelques personnes

vertueuses et éclairées ; et que votre observation soit plutôt une prière qu'un avertissement. Que jamais vos paroles, ni vos actions, ni vos gestes ne s'écartent de cette vénération profonde dont vous devez honorer en eux l'image de Dieu. Une malheureuse coutume, fruit d'une mauvaise éducation ou d'une tendresse excessive de la part des parents, a profondément altéré la nature et la forme des rapports qui doivent exister entre ceux-ci et leurs enfants.

Je ne sais quelle familiarité funeste a pris depuis quelque temps la place de ce respect profond dont nos aïeux nous avaient légué les leçons et l'exemple. A cette belle hiérarchie qui constituait autrefois la famille, et qui plaçait le père bien au-dessus de ses enfants, jusqu'à cette hauteur où l'homme reçoit directement en quelque sorte les rayons

de la gloire divine, a succédé une égalité aussi contraire à la nature qu'à l'ordre de la Providence, et qui, confondant les rangs et les devoirs, est la source funeste de cette indépendance qui prépare à la société un si triste avenir. C'est presque toujours dans la famille que l'homme puise ces malheureux instincts d'orgueil, d'égoïsme et d'ambition, qui font que personne ne veut obéir ni respecter ce qui est au-dessus de soi, mais que tous veulent commander, regardant avec jalousie ce qui leur est supérieur, et avec mépris ce qui est au-dessous d'eux.

Après le respect vient la confiance, dans l'ordre de vos devoirs à l'égard de vos parents : et ici, c'est votre mère surtout que j'ai en vue, parce que la confiance d'une fille est plus facile à l'égard de sa mère, et qu'il y a même des choses qu'elle ne peut dire qu'à

elle. Mais cette confiance suppose elle-même le respect et l'amour. Comment, en effet, déposer les secrets de son cœur dans une âme qui nous est, pour ainsi dire, étrangère? La confiance suppose encore dans une jeune personne une sincère défiance de soi-même et une véritable humilité. Quel est, en effet, le but de la confiance? C'est de chercher un appui, un secours, une force qui nous manque. Or celui qui croit pouvoir se suffire à soi-même ne sent point le besoin d'aller chercher ailleurs ce qu'il doit trouver en soi. Apprenez donc d'abord à vous défier de vous-même : pénétrez-vous bien du sentiment de votre faiblesse. Ce sentiment, d'ailleurs, ne peut rien avoir d'humiliant pour vous : votre âge et votre inexpérience ne le justifient-ils pas complétement? Il faut plaindre grandement les jeunes personnes qui ne peu-

vent s'abandonner par une confiance sans réserve à leur mère : car cet abandon est une des conditions essentielles de leur progrès dans le bien, et le moindre rétrécissement du cœur à cet égard peut avoir pour elles les suites les plus fâcheuses.

Le cœur de la femme, surtout à votre âge, sent un invincible besoin de se répandre et de s'épancher dans une autre âme : et si cette âme n'est pas celle de sa mère, ce sera peut-être celle d'une amie qui, n'ayant ni plus d'expérience, ni plus de sagesse, ni plus de force qu'elle, loin de la soutenir et de l'appuyer, prêtera peut-être aux mauvaises dispositions de son cœur le secours funeste de ses encouragements. Malheur à vous, si votre mère n'est pas votre première confidente et votre plus intime amie! car aucune autre femme ne peut la remplacer vis-à-vis de vous

à cet égard. Cet abandon sans réserve n'est pas toujours possible, je le sais; mais c'est alors un grand malheur pour une jeune personne, et il est à craindre qu'elle n'en ressente plus tard les tristes effets. Il est presque toujours facile de discerner dans le monde les femmes dont l'âme a vécu dès la première jeunesse dans l'âme de leur mère. On les reconnaît ordinairement à une candeur plus douce, à une ingénuité plus aimable, à une certaine enfance du cœur qui, sans nuire au développement de l'esprit, ajoute un nouveau charme aux vertus fortes et généreuses qui conviennent à une mère de famille. Ces habitudes de confiance et d'abandon qu'elles ont contractées dès l'enfance leur ont rendu la franchise et la sincérité comme naturelles. Leur parole a quelque chose de saint : on sent qu'elle est l'écho de leur âme, tant il y a en elles un accent

profond de vérité. Leur regard est limpide comme l'eau pure d'une source : on voit qu'il ne s'est jamais voilé pour dissimuler ou cacher quelque pensée humiliante. Les attitudes mêmes et les mouvements de leur corps ont je ne sais quoi de franc, de souple et de naturel qui leur gagne tous les cœurs.

Si vous n'avez rien de caché pour votre mère ; si vous lui donnez la clef de votre âme ; si votre être tout entier est pour elle comme un livre toujours ouvert ; si elle peut lire à chaque instant vos pensées les plus intimes dans votre regard, et jusque dans vos mouvements, tombez à genoux devant Dieu, et bénissez-le du plus profond de votre âme de vous avoir donné une telle mère, et d'avoir ainsi incliné par la confiance votre cœur vers le sien. Soyez toujours enfant vis-à-vis de votre mère, et vous garderez votre jeunesse jusque

dans les jours laborieux de l'âge mûr. Or c'est là un avantage si précieux, qu'il ne faut rien négliger pour l'obtenir; car la vertu ne se développe parfaitement que dans un cœur jeune et frais encore. Elle n'est aimable pour les autres que lorsqu'elle s'allie à cette grâce, à cette suavité qui est comme le parfum de la jeunesse. Combien de femmes, hélas! n'ont jamais été enfants, même avec leurs mères! Combien ont été femmes dès la jeunesse, se tenant vis-à-vis de leurs mères dans une sorte de défiance et de soupçon, et apprenant déjà la dissimulation à un âge où l'on ne devrait avoir à se prémunir que contre les dangers d'une confiance excessive!

Quant à la reconnaissance et à l'amour que vous devez à vos parents, je croirais faire injure à la candeur de votre âge et à la droiture de votre cœur,

si je cherchais à vous prouver vos obligations à cet égard. Dieu, qui nous a commandé d'honorer nos parents, ne nous a point laissé de précepte pour nous obliger à les aimer, regardant sans doute comme inutile de graver sur la pierre, avec ses autres commandements, un précepte qu'il a gravé bien plus sûrement dans le fond de notre être. J'aime donc mieux en appeler à votre cœur sur ce point et vous abandonner à ses instincts; car je craindrais d'affaiblir la force de cette obligation en voulant la prouver, et de vous laisser soupçonner qu'il peut y avoir des enfants assez malheureux pour oublier tout ce qu'ils doivent à leurs parents.

Souvenez-vous cependant que votre amour et votre reconnaissance à leur égard ne doivent pas seulement être un sentiment du cœur, ou un instinct de

la nature, mais qu'ils doivent se manifester au dehors dans toute votre conduite, dans vos actions aussi bien que dans vos paroles, et que celui-là croirait vainement aimer ses parents, qui se contenterait d'une certaine sensibilité plutôt physique que morale, et qui ne saurait s'imposer aucun sacrifice pour leur obéir ou leur plaire. L'amour dans l'homme est effectif, et c'est pour cela que Notre-Seigneur nous dit, à propos de celui que nous lui devons : *Celui qui m'aime garde mes commandements*. Aimer, en effet, c'est chercher à plaire à celui que l'on aime; c'est préférer sa volonté à la nôtre, ses intérêts à notre intérêt propre; c'est, en un mot, se pencher vers lui plutôt que de l'attirer vers soi, c'est se donner à lui plutôt que de se l'approprier, c'est s'oublier pour penser à lui. L'amour vit de sacrifices; et, comme le dit le pieux au-

teur de l'Imitation : *Où est l'amour, là est aussi la peine ; mais cette peine, l'amour empêche de la sentir.* Si cela est vrai de toutes les affections du cœur humain, que doit-ce donc être de celle qui naît en nous la première, et qui fait en quelque sorte partie de notre nature ?

CHAPITRE XX

De la mélancolie.

Il vous semblera peut-être étrange que l'on cherche à vous prémunir, à la fleur de votre âge, contre un sentiment qui paraît réservé à cette époque de la vie où l'espérance a fait place aux tristes souvenirs, où les illusions du cœur ont été remplacées par une triste et froide réalité. Et cependant, par je ne sais quel concours de circonstances, la jeunesse est devenue, surtout chez les femmes, l'âge où le cœur a le plus besoin d'être mis en garde contre une

disposition qui en aurait bientôt détruit les qualités les plus précieuses, s'il s'y abandonnait. Cette joie pure, franche et pleine de candeur, qui prenait sa source dans l'innocence du cœur, dans le témoignage d'une bonne conscience, et dans une foi vive et agissante; cette gaieté sincère et enfantine, produite et perpétuellement entretenue par une confiance sans bornes dans la bonté de la Providence; cette sainte et douce allégresse, qui dilatait l'âme et animait les traits du visage de ses aimables reflets, tout cela est devenu bien rare aujourd'hui. L'âme et le corps, mûris par un développement précoce, traversent d'un bond, pour ainsi dire, la riante saison de l'espérance et de la joie, et arrivent à une vieillesse prématurée avant d'avoir goûté les charmes de la jeunesse.

Pour que le cœur puisse s'épanouir

dans la joie, il faut qu'aucun souvenir pénible ne pèse sur lui, et que, s'abandonnant avec une douce confiance à la Providence divine, il ne soit tourmenté ni par les coupables espérances d'une passion déréglée, ni par les sombres inquiétudes de l'avenir. Il faut que, content des biens que Dieu lui donne, il ne désire rien autre chose, et qu'il ne fasse point injure à sa providence miséricordieuse, en prévenant, pour ainsi dire, par ses désirs impatients les desseins qu'elle a formés sur lui. Par une étrange contradiction, l'homme, attaché à la vie, et craignant la mort au-dessus de tous les maux, semble pourtant se hâter de vivre, et presser le temps, comme s'il ne marchait pas assez vite et ne l'amenait pas assez rapidement au terme de sa carrière. Dieu ne nous a donné que le présent, se réservant l'avenir et nous arrachant le passé;

et, par un aveuglement déplorable, nous ne voulons point du présent qu'il nous donne : nous le fuyons comme l'on fuit un lieu où l'on est mal à l'aise, et nous nous égarons, par la distraction de nos pensées ou par l'infinie multitude de nos désirs, dans un passé qui n'est plus à nous, ou dans un avenir que Dieu ne nous donnera peut-être jamais.

Notre âme vague, inquiète et incertaine, sur l'océan toujours agité de ses souvenirs et de ses espérances. Un désir succède à un autre désir, comme la vague succède à la vague dans une tempête. Nous voulons être notre providence à nous-mêmes : nous voulons régler notre avenir, et arranger notre vie à notre gré, au lieu d'en laisser la disposition à celui de qui nous la tenons, et qui seul en est le maître. Partagés entre les regrets de la veille et les soucis du lendemain, comment la joie

pourrait-elle s'épanouir dans notre cœur et faire fleurir sur nos lèvres le sourire du calme et de la confiance? La mélancolie a encore une autre source qui n'est pas moins funeste que la première. Elle est bien souvent produite, surtout chez les jeunes personnes, par un certain vague de l'esprit et du cœur, qui tient quelquefois à une disposition maladive du corps, mais qui souvent aussi est le fruit d'une éducation imparfaite ou de la tiédeur dans le service de Dieu. Il ne faut pas s'y tromper : ce qui donne à l'esprit l'assurance et la fermeté dont il a besoin, et au cœur sa consistance et sa solidité, c'est une foi vive, nourrie et entretenue par une piété sincère et profonde. La foi seule donne une base à nos pensées, une direction à nos désirs, un but à nos espérances. Sans elle, l'esprit flotte incertain, ne sachant ni ce qu'il doit

croire, ni ce qu'il doit rejeter; le cœur ignore ce qu'il doit craindre ou espérer, chercher ou fuir, haïr ou aimer; et l'âme tout entière s'égare dans les voies tortueuses de ses désirs mobiles et inquiets.

La foi est pour l'âme une ancre salutaire qui la retient et la fixe à l'abri des orages. Mais pour qu'elle lui fasse sentir son influence vivifiante, il faut qu'elle la pénètre tout entière, qu'elle devienne en elle comme le principe d'une vie nouvelle, qu'elle circule comme une séve divine jusque dans le fond le plus intime de sa substance, qu'elle en dirige tous les mouvements, qu'elle anime toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses espérances. Une foi superficielle et morte, une foi purement extérieure, qui se contente de donner son assentiment aux vérités que Dieu a révélées, sans les faire pénétrer jusque

dans le cœur et dans la conduite de la vie, une telle foi ne suffit point pour captiver l'âme et pour la préserver de ce vague, de cette incertitude, de ces obscurités où tous les objets perdent en quelque sorte leurs couleurs naturelles, et prennent une nuance sombre qui attriste le cœur. Si vous voulez échapper à la mélancolie, gardez précieusement votre foi; ravivez la sans cesse, et dans l'onction de la prière, et dans les pures lumières de la méditation, et dans les grâces abondantes que donnent les sacrements. Prenez pour règle de vos pensées, de vos jugements et de vos actions la pure et indéfectible lumière de la foi. Accoutumez votre esprit à ne s'occuper que de choses certaines et utiles, ayant un résultat pratique, et évitez avec soin toutes ces questions incertaines et douteuses où l'esprit flotte sans pouvoir prendre de parti. Il

vaut mieux paraître savoir un peu moins que d'autres, et bien savoir ce qu'on sait.

Une troisième source de la mélancolie, c'est l'oisiveté. C'est là un des points sur lesquels les femmes se font le plus facilement illusion. Portées par le penchant de leur nature vers les travaux extérieurs et manuels, le travail de l'esprit leur coûte presque toujours, et elles se persuadent qu'elles sont suffisamment occupées lorsque leurs doigts se promènent sur une broderie ou sur quelque autre ouvrage de ce genre. Et cependant, à moins de soutenir que rien ne distingue l'homme de la brute, il faut bien convenir qu'il n'y a de véritable travail, pour une créature intelligente, que celui qui occupe son esprit et fixe ses pensées. Un travail purement extérieur et matériel, qui laisse l'imagination à tous ses caprices et le

cœur à tous ses désirs, n'est point digne d'une intelligence créée à l'image de Dieu : et si nous voulons lui ressembler dans nos actions, comme il nous l'a commandé lui-même, nous devons, comme lui, travailler toujours par l'esprit et par le cœur, en ayant toujours dans l'esprit une pensée utile et dans le cœur un sentiment élevé.

C'est là l'essence de cette belle parole de Jésus-Christ : *Prier sans aucune interruption*. Cette prière paraît, au premier abord, impossible et contraire à la nature de l'homme; et cependant il ne nous est pas permis de penser que celui qui fait l'homme ce qu'il est, ait pu méconnaître sa nature jusqu'au point de lui commander une chose impossible. Toute pensée qui élève l'esprit vers Dieu, tout sentiment qui rapproche de lui notre cœur, est une prière. Il n'est donc point d'occupation

qui ne puisse devenir une prière, parce qu'il n'en est point que nous ne puissions rapporter à lui. Et même, sous ce rapport, les femmes sont en général dans une position plus favorable. C'est une erreur de croire que leurs travaux, étant pour la plupart extérieurs, leur laissent moins de facilité pour penser à Dieu et pour occuper leur esprit de choses sérieuses. Leurs travaux, quoique manuels, n'ont bien souvent rien qui soit de nature à distraire l'esprit ou à dissiper le cœur; ils ne leur demandent qu'une médiocre attention, de sorte que, avec un peu de bonne volonté, elles peuvent, tout en les exécutant, entretenir leur esprit de pensées utiles, ou tenir leur cœur élevé vers Dieu.

Vous seriez donc inexcusable de ne pas mettre à profit votre position sous ce rapport, et de ne pas chercher à re-

lever la dignité de vos occupations, en ne laissant point absorber par elles votre attention. Votre esprit d'ailleurs, vous le savez, est doué d'une activité incessante; il faut qu'il soit toujours occupé; il n'est jamais oisif: vous n'avez que le choix des objets auxquels vous voulez l'appliquer. Si vous ne le fixez pas sur des choses sérieuses et dignes de vous, il vous échappera, et voltigera, au gré de ses caprices, sur des bagatelles, ou sur des objets qui pourront devenir un danger pour le repos de votre cœur. C'est alors qu'il se perdra dans des craintes puériles, dans des inquiétudes sans fondement, dans des tristesses vagues et sans objet; et c'est de cette manière que s'alimentera dans votre âme cette mélancolie si funeste, qui finit presque toujours par ternir la pureté du cœur et par énerver toute la force de la volonté. A force de

s'affliger ou de s'inquiéter pour des maux imaginaires, on perd la faculté si noble et si précieuse de s'associer aux véritables douleurs des autres, et de les soulager en les partageant. L'égoïsme s'entretient et se fortifie dans ces rêveries qui tiennent l'âme fixée sur ses maux et sur ses douleurs; la compassion s'émousse; le cœur vieillit et s'endurcit dans une déplorable insensibilité.

Il est une tristesse, je le sais, salutaire à l'âme, et conforme à l'esprit du christianisme et à la condition de l'homme sur cette terre. Il est bien difficile, en effet, de s'abandonner entièrement à la joie, quand on considère et les périls qui nous environnent ici-bas, et les calamités sans nombre auxquelles nous sommes exposés depuis que le péché est entré dans le monde. Nous voyons à chaque instant dispa-

raître autour de nous les objets de nos plus douces affections; et chaque jour quelque nouveau malheur ou quelque perte nouvelle ajoute quelques nouvelles larmes à cette coupe de douleurs que chaque homme doit remplir pendant sa vie. Loin de moi la pensée de vous détourner de cette sainte tristesse que notre condition nous impose, et que Dieu lui-même nous recommande. Il est, comme dit saint Paul, une tristesse selon Dieu; mais, loin de jeter dans le vague le cœur qui la sent, elle procède, au contraire, de la connaissance claire et intime qu'il a des dangers qui menacent son innocence, ou des fautes qui la lui ont déjà fait perdre. Cette tristesse, loin d'inquiéter le cœur et de tourmenter l'esprit, est mêlée, au contraire, d'une certaine suavité qui les repose doucement; et Jésus-Christ n'a pas fait difficulté de proclamer heu-

reux ceux qui versent de telles larmes.

Loin de moi encore la pensée de vous conseiller cette joie folâtre et bruyante qui emporte l'âme, la dissipe et la fatigue, et qui ne laisse après elle que le vide et l'amertume. Cette joie, loin d'être un remède ou un préservatif contre la mélancolie, en est, au contraire, et la cause et l'effet en même temps. Car l'homme n'est point fait pour ces enivrements; et quand il s'y livre, c'est toujours après avoir oublié les misères et les périls de sa condition. Il résulte de ces accès de gaieté, si peu conformes à notre nature, ce qui résulte toujours d'un état forcé ou exagéré. La nature, contrainte, pour ainsi dire, à sortir de ses limites, se venge de la violence qu'on lui a faite, et, reprenant ses droits avec une nouvelle vigueur, elle oppose à la force qu'elle subit une réaction plus puissante en-

core. Et c'est là ce qui explique ces passages rapides et imprévus de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie; ces mélancolies noires et profondes, après des joies bruyantes et inconsidérées; ces craintes puériles, après des espérances sans but et sans règle; ces abattements, ces renversements de l'âme, après ces confiances présomptueuses et ces audaces téméraires; ces impuissances et ces anéantissements, après ces moments de fièvre morale où l'on semblait pouvoir tout faire et tout oser. De là ces variations de température qui, dans quelques instants, font monter ou descendre la séve de notre âme.

Si vous voulez vous prémunir contre la mélancolie, mettez-vous en garde contre ces folles joies et ces rires bruyants, aussi disgracieux pour l'âme que pour le corps, dont ils altèrent également la beauté et l'harmonie. Conservez

votre cœur dans cette égalité d'humeur, dans cette température moyenne, également éloignée de tous les extrêmes, qui lui permet de ressentir la joie sans se dissiper, et d'éprouver la douleur sans s'abattre. Méditez souvent ces paroles du Sage : *Ne livre pas ton âme à la tristesse, et ne t'afflige pas toi-même en tes pensées. La joie du cœur est la vie de l'homme, et un trésor inépuisable de sainteté ; la joie de l'homme est la longueur de ses jours. Aie pitié de ton âme en te rendant agréable à Dieu, et modère-toi ; rassemble les forces de ton cœur dans la sainteté de Dieu, et chasse loin de toi la tristesse, car la tristesse en a tué plusieurs, et il n'y a rien de bon en elle. L'envie et la colère abrégent les jours, et l'inquiétude amène la vieillesse avant le temps. Un cœur bon et serein est un festin continuel, et sa nourriture est toujours prête.* (Ecclésiastique, ch. XXX.)

CHAPITRE XXI

Des lectures.

Si la sagesse des nations, qui aime à s'exprimer dans les proverbes, nous enseigne que l'on peut connaître un homme en connaissant ceux qu'il aime et fréquente, on peut, avec non moins de raison, juger de son caractère et de ses dispositions par les livres qu'il lit habituellement et avec prédilection. De tous les amis, les plus intimes sont toujours les livres de choix ; aussi n'est-il rien pour une jeune personne de plus important que le choix et la direction

de ses lectures ; car les livres qu'elle lit finissent toujours par exercer la plus profonde influence sur son esprit et sur son cœur. Il n'est point de mère, quelque sage, quelque habile, quelque tendre qu'elle soit, qui puisse lutter par ses conseils ou ses avertissements contre la puissance d'un livre favori. L'éloquence divinement inspirée du prédicateur dans la chaire de vérité vient se briser contre ces âmes fascinées par les charmes trompeurs d'un livre qui s'est emparé d'elles, en flattant leurs préjugés ou leurs passions. Les avis charitables d'un directeur dans le tribunal de la pénitence sont impuissants contre les séductions enivrantes de ces romans, qui n'ont souvent d'autre mérite que de répondre aux plus misérables penchants de la nature, et de nous peindre des situations où nous voudrions être nous-mêmes.

En effet, je ne sais quel préjugé entoure d'une certaine auréole de gloire l'auteur du livre le plus médiocre dans son objet et dans sa forme ; et la parole, quelque autorité qu'elle reçoive, ou du caractère de celui qui la prononce, ou de la gravité des circonstances dans lesquelles il nous parle, n'a presque jamais autant de poids que cette parole écrite qui traverse l'espace avec la rapidité de l'éclair, qui a pour auditeurs les hommes de tous les âges, de toutes les conditions et de tous les pays, et qui, par une mystérieuse sympathie, met ainsi dans une sorte de communion spirituelle toutes les âmes. Le bien et le mal, l'erreur et la vérité, ne sont jamais aussi rapides dans leur course, aussi puissants dans leur action, aussi assurés dans leurs effets que lorsqu'ils nous arrivent sous la forme d'un livre auquel la vogue ou l'esprit de parti a

donné quelque réputation. Aussi n'est-il point de responsabilité plus grande et plus terrible, aux yeux de Dieu, que celle dont charge sa conscience l'homme qui prend la plume pour parler à ses semblables.

Un livre est un docteur dont on écoute d'autant plus volontiers les enseignements, qu'ils sont plus conformes aux penchants de notre cœur. C'est un ami qui s'insinue d'autant plus sûrement dans notre familiarité, qu'il sait mieux flatter nos préjugés ou nos passions. C'est un confident à qui nous révélons sans peine nos pensées les plus intimes, ou plutôt en qui nous trouvons bien souvent le reflet de nos propres pensées et l'écho de nos sentiments les plus secrets. Vous ne voudriez pas recevoir, même en passant, un homme que vous ne connaîtriez pas, et vous recevrez familièrement un auteur sans le con-

naître autrement que par le bruit public, par les rapports si souvent trompeurs de la renommée ; un auteur d'autant plus dangereux que vous l'écoutez sans le voir, et qu'il n'apparaît à votre imagination qu'environné de cette gloire, quelquefois si peu méritée, que l'opinion publique distribue à ceux qui la flattent. Le monde juge avec une déplorable indulgence les livres où il trouve la confirmation de ses maximes, et la peinture exacte, mais séduisante, de ses vanités. Les âmes les plus pures, les esprits les plus sérieux sont souvent esclaves sans le savoir de ces funestes préjugés, et se permettent sans scrupule des lectures dont le moindre inconvénient est de leur ôter un temps précieux qu'ils pourraient consacrer au bien. Il faut qu'un livre soit bien mauvais pour qu'il soit condamné par le monde; je ne dis pas par ce monde

frivole et corrompu dont les jugements éveilleraient de prime abord votre défiance, mais par ce monde décent, honnête, sévère même quelquefois, dont l'autorité pourrait faire impression sur votre esprit.

Il est donc bien important que vous sachiez ce que c'est proprement qu'un livre dangereux, à quels signes vous pouvez le reconnaître, et quels sont les juges que vous devez prendre pour arbitres avant de former votre jugement. Il ne peut être ici question de ces livres où le vice est étalé sans pudeur, où les maximes les plus corrompues sont appuyées par les peintures les plus séduisantes. Ces livres ne sont point dangereux pour vous, parce qu'ils ne sauraient arriver jusqu'à vous, et que vous ne pourriez d'ailleurs les ouvrir sans les rejeter avec horreur. L'excès du mal en est alors le remède. Mais il

est des livres moins dangereux en apparence, où les situations les plus délicates sont représentées avec tous les charmes du style, et qui surprennent d'autant plus facilement le cœur et l'imagination, que le but en paraît plus moral et la pensée plus sérieuse. En effet, représenter par des peintures vives et frappantes les effets terribles des passions et les suites funestes d'un entraînement d'un moment, n'est-ce pas une chose utile et bonne en soi, capable d'inspirer à une jeune personne l'horreur du vice et l'amour de la vertu? Est-il possible qu'elle ne s'arme pas de force et de précautions contre les inclinations déréglées de son cœur, quand elle voit jusqu'à quel point il est dangereux de s'y abandonner, et qu'un instant d'oubli est payé quelquefois par une vie tout entière de regrets et d'amertume? Cela serait vrai sans doute, s'il y avait

un rapport et une dépendance nécessaires entre l'imagination et la volonté, si celle-ci suivait toujours dans ses déterminations les impressions de la première.

Mais l'imagination a une sphère d'action bien différente de celle de l'intelligence et de la volonté. Elle perçoit des images : elle est en nous comme un sens intérieur, qui supplée quelquefois les sens extérieurs, et qui produit en notre âme les mêmes effets que ces derniers. Voudriez-vous voir de vos yeux toutes les choses qui vous sont représentées dans ce roman que vous lisez avec si peu de défiance? Pourriez-vous être témoin, sans danger pour votre vertu, de ces intrigues, de ces scènes si attachantes pour votre curiosité, où votre esprit suit avidement tous les détails d'une passion combattue d'abord et enfin victorieuse, où il assiste à ces

luttes impuissantes d'un cœur qui se débat dans les liens où il s'est engagé, et qui finit par en être l'esclave ? Pourriez-vous entendre sans rougir ces entretiens passionnés de deux âmes qui se perdent mutuellement, après avoir épuisé toutes les ressources de leur esprit et de leur cœur pour se rendre le vice aimable, et dont les chutes semblent moins l'effet d'une volonté criminelle, que le résultat d'un entraînement excusable et d'une sorte de fatalité ? Non : vous ne voudriez ni voir ni entendre ces choses.

Et cependant vous les voyez et vous les entendez sans scrupule dans des livres, où elles sont bien plus dangereuses encore, parce qu'elles sont revêtues de tous les agréments du style, et que les personnages qui sont mis en scène parlent et agissent d'une manière bien plus séduisante qu'on ne le fait

dans la réalité. Vous les voyez, vous les entendez, ces choses ; car votre imagination, qui tient au dedans de vous la place de vos sens, vous les représente comme si vous les voyiez, comme si vous les entendiez. Vos yeux, vos oreilles, tous vos sens sont dans votre imagination, pendant que vous dévorez avec tant d'avidité ces pages brûlantes et dangereuses. Quand vous arriverez à la fin du livre, ces personnages dont les actions et les paroles ont captivé votre esprit pendant plusieurs jours, vous apparaîtront peut-être, il est vrai, malheureux et repentants. Peut-être même, en contemplant les malheurs qui les accablent, vous y reconnaîtrez la main sévère de la vengeance divine, et vous en concevrez un sentiment de crainte et d'effroi. Mais ces sentiments, les personnages du roman que vous avez lu les ont éprouvés eux-

mêmes, et l'expression de leurs craintes et de leurs frayeurs n'est pas ce qui a le moins intéressé votre esprit. Et pourtant ils sont tombés dans l'abîme, en craignant d'y tomber, je dirais presque en le fuyant. Rien n'a pu les retenir sur la pente si glissante où ils s'étaient engagés. Et c'est là précisément un des plus grands dangers de ces livres qui, plaçant en quelque sorte un moment de faiblesse entre la crainte et le repentir, nous la représentent comme excusable ou nécessaire, et nous la font aimer en nous intéressant à ceux qui l'ont commise.

Le sentiment d'effroi que vous éprouverez à la fin du livre détruira-t-il les impressions que vous avez ressenties jusque-là en le lisant? Ce sentiment, c'est la volonté qui l'éprouvera; mais l'imagination a déjà fait sa tâche: elle a vu, elle a entendu, elle a senti, elle

s'est délectée, exaltée, dans ces peintures séduisantes dont le charme ne peut être détruit par l'issue malheureuse des luttes et des faiblesses auxquelles elles vous ont fait assister. La volonté, distraite par le tumulte des choses extérieures, et par la variété de vos occupations ou de vos plaisirs, perdra ce sentiment d'effroi sur lequel vous paraissez tant compter ; mais l'imagination, plus vive et plus tenace dans ses impressions, les gardera longtemps peut-être, et les images dont elle s'est nourrie dans ses lectures viendront troubler plus d'une fois vos pensées pendant le jour, ou vos songes pendant la nuit.

Je ne crains donc point d'appeler mauvais et dangereux des livres capables de produire de tels résultats, et je n'hésite point à vous dire que, si vous voulez garder dans toute son intégrité l'innocence de votre cœur, vous ne

devez jamais les ouvrir et y jeter les yeux. Si vous voulez concevoir du vice une profonde horreur, et vous prémunir contre les piéges trompeurs de vos passions vous obtiendrez bien plus facilement ce résultat en lisant quelques livres sérieux, où la vérité est présentée simplement et sans artifice, où l'auteur, pénétré de la grandeur de sa mission, s'adresse directement à l'esprit sans chercher à s'insinuer par des détours hypocrites dans l'imagination et dans le cœur, et à vous rendre d'abord le vice aimable pour vous en inspirer ensuite l'horreur. Si vous étiez de bonne foi avec vous-même, si vous ne cherchiez dans vos lectures qu'à développer en vous l'amour du bien et la crainte du mal, ce n'est point à ces sortes de livres que vous auriez recours : vous iriez chercher ailleurs vos conseils et vos docteurs, et vous ne confieriez point

à votre imagination le soin de prêcher la vertu à votre esprit et à votre volonté. Tenez donc pour certain qu'un livre est dangereux et mauvais quand il est de nature à vous rendre intéressantes et agréables des situations dont le résultat est une faiblesse ou une faute, ou quand il rend présentes à votre imagination des actions ou des paroles que vous ne voudriez ni voir de vos yeux ni entendre de vos oreilles. Telle est la première règle que je vous donne pour juger de la valeur morale des livres que vous voulez lire.

CHAPITRE XXII

Suite du même sujet.

Il est une seconde règle, qui n'est ni moins importante ni moins sûre. Regardez comme dangereux tout ouvrage qui tend à développer outre mesure et à exalter l'imagination. Cette faculté de l'âme, vous le savez, et je vous l'ai dit bien des fois dans le cours de ce livre, est utile et précieuse quand elle est bien surveillée, dirigée avec prudence et nourrie sobrement; mais elle devient un obstacle à notre progrès intellectuel et moral dès qu'elle prend dans l'âme

une prépondérance qui ne lui appartient pas. De plus, unie aux sens par des liens très-intimes et par un voisinage dangereux, elle reçoit à chaque instant par eux, du dehors, des impressions et des images qui l'entretiennent dans une action, ou plutôt dans une agitation continuelle : de sorte que tout notre soin doit être bien moins de lui procurer de nouveaux aliments, puisqu'elle s'en cherche et s'en fournit elle-même plus qu'il ne lui en faut ; bien moins de l'exciter, que de la contenir et de la régler, et de lui refuser tout ce qui pourrait lui donner une activité et une force qu'elle ne manquerait pas de tourner contre les autres puissances. Ce n'est pas l'imagination qui a besoin d'être fortifiée : c'est l'intelligence, qui si souvent vacille dans le doute, ou dépérit dans l'ignorance des vérités qui seules peuvent la vivi-

fier et l'élever ; c'est la volonté, que nous laissons s'affaiblir dans une coupable oisiveté, ou se détériorer dans la mollesse et le plaisir. Voilà la partie faible de notre âme, celle qui réclame nos soins et notre application.

Troisièmement, soyez bien persuadée qu'il n'y a point de livres qui soient seulement inutiles, mais que ceux à qui l'on donne ce nom ont toujours quelque danger que nous n'apercevons pas, il est vrai, mais qui n'en est que plus grand, à cause de cela. Cherchez, en effet, à vous rendre compte de ce que c'est qu'un livre inutile. S'il l'était véritablement, vous ne pourriez en supporter la lecture. Il y a donc toujours quelque chose en lui qui vous le rend agréable. Or il ne peut produire cet effet qu'en intéressant en vous quelque faculté de l'âme, quelque pensée habituelle de votre esprit, quelque dispo-

sition dominante de votre cœur. Et vous appelleriez inutile un tel livre ! et vous croiriez pouvoir le lire sans profit, il est vrai, mais aussi sans péril ! Quelle idée vous faites-vous donc de vos actes et de leur valeur morale ? Vous croyez donc qu'il est permis à l'homme d'agir sans but et seulement pour passer le temps ? Ignorez-vous donc que le temps est le bien le plus précieux, surtout à votre âge ? Que s'il est dans la vie des choses que l'on peut regarder jusqu'à un certain point comme indifférentes, que l'on puisse faire ou omettre sans avantage, mais aussi sans danger, il n'en peut être ainsi d'un livre, qui renferme toujours ou quelques récits, ou quelques peintures, ou quelques maximes capables de faire impression sur votre esprit, ou sur votre cœur, ou sur votre imagination, et de laisser ainsi des traces dans votre âme et dans votre

vie. Ignorez-vous que la parole de l'homme, soit qu'on l'entende, soit qu'on la lise, est un aliment pour votre esprit, comme la nourriture matérielle l'est pour votre corps ? que votre intelligence vit, se forme et se développe de ce qu'elle reçoit par la parole, et que sous ce rapport il n'est point de paroles inutiles, comme nous l'enseigne Dieu lui-même? Un livre inutile est un livre qui amuse l'imagination et le cœur ; or dans ce qui entre ainsi dans la substance même de notre âme, il n'est rien qui ne soit important, rien que nous puissions admettre sans examen, et dont le choix ne demande de notre part les plus grandes précautions.

Il est encore une quatrième règle que je recommande à votre attention. A votre âge, avec votre inexpérience, vous ne pouvez juger seule et par vous-même des livres que vous voulez lire.

Vous êtes donc obligée d'en croire sur ce point les autres, et de former votre jugement d'après leur opinion. Mais dans une matière aussi délicate, tous ne sont pas également capables de diriger votre choix. La mode a fait à bien des auteurs une réputation peu méritée; et l'opinion publique vous offrirait bien souvent une règle peu sûre pour vos propres jugements. Vous devez donc bien choisir les juges ou les conseillers à qui vous voulez donner votre confiance. Et n'écoutez en ce genre que ceux qui la méritent complétement, et par une vertu éprouvée, et par une piété sincère et généreuse, par la dignité de leur caractère, la gravité de leur vie, par la solidité de leur jugement et par une grande expérience des hommes et des choses. Défiez-vous des livres qui vous sont recommandés par une femme mondaine, amie du plaisir,

du mouvement et des fêtes. Défiez-vous de celles dont l'esprit léger et frivole ne peut supporter aucune nourriture solide et substantielle. Défiez-vous de celles qui craignent, pour ainsi dire, de trop donner à Dieu, et qui se tourmentent vainement pour concilier dans une union monstrueuse les maximes du monde et celles de l'Évangile, les séductions du plaisir et les austérités de la vertu, voulant être tout à la fois à Dieu et à ses plus grands ennemis.

Si par quelque négligence, ou même sans qu'il y ait aucune faute de votre part, vous ouvrez un de ces livres contre lesquels j'ai cherché jusqu'ici à vous prémunir, fermez-le dès que vous sentirez votre imagination s'enflammer aux peintures qu'il lui offre, ou votre esprit s'attacher avec une curiosité trop avide à ses agréables récits : car c'est presque toujours un signe défavorable

pour le livre qui produit de telles impressions. Ce n'est pas ainsi que la vérité et le bien agissent ordinairement en nous. Leur action est plus suave, plus paisible : elle s'adresse au cœur ou à la volonté, bien plus qu'à l'imagination. Prenez garde, par une indiscrète curiosité, de laisser pénétrer dans votre âme un poison qui n'est jamais plus dangereux que lorsqu'il nous paraît moins à craindre.

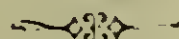
Enfin, pour terminer, et pour résumer tout ce que je vous ai dit jusqu'ici : si vous voulez bien juger du mérite d'un livre, demandez-vous à vous-même si vous aimeriez à avoir son auteur pour père ou pour directeur. Et ne regardez pas cette précaution comme exagérée ou comme inutile : car entre celui qui a composé un ouvrage et ceux qui le lisent, il s'établit des liens si intimes, qu'on peut les considérer comme une

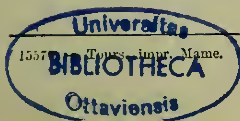
sorte de paternité spirituelle et morale, dont les effets sont bien plus profonds et plus durables que vous ne sauriez vous l'imaginer. Pour exprimer l'influence que nos actions exercent sur notre vie et sur notre destinée, on dit que l'homme est fils de ses œuvres. Mais par une raison semblable, on peut dire de lui, et de la femme plus particulièrement encore, qu'il est le fils de ses lectures, parce qu'il se nourrit de ce qu'il lit non moins que de ce qu'il fait, et que les choses qui intéressent son esprit ou plaisent à son cœur s'insinuent secrètement jusque dans les plus intimes replis de son être, et en modifient bien souvent la nature jusqu'au point de la rendre quelquefois méconnaissable. Au reste, si vous voulez lire avec fruit, lisez peu de livres ; mais lisez-les bien, avec attention, revenant par la réflexion sur ce que

vous avez lu, vous l'assimilant par une sorte de digestion spirituelle, produisant en même temps que vous recevez, joignant votre activité à cette puissance extérieure qui s'empare de votre âme, et gardant avec soin la liberté de votre esprit et de votre cœur sous cette force qui vous domine et tend à vous envahir. Car la lecture où l'on se contente de recevoir sans discernement les pensées, les jugements et les impressions de l'auteur, n'est qu'un amusement pour la paresse ou la frivolité, et accoutume l'esprit à une oisiveté déplorable et à une funeste stérilité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES





1557 — Tours, impr. Mame.

